

Et la nuit garda son secret

Robert Clauzel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION

Robert CLAUZEL

ET LA NUIT GARDA SON SECRET



ROBERT CLAUZEL

**ET LA NUIT
GARDA
SON SECRET...**

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

Les personnages, péripéties et firmes de ce roman sont purement fictifs. Toute ressemblance même minime avec des personnages, péripéties et firmes ayant existé ou existant réellement ne pourrait relever que d'une pure coïncidence. L'auteur ne saurait en être tenu pour responsable.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction Intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

*À Madame Élisabeth CLAUZEL,
ma mère.*

*Alors ces globes d'or, ces îles de lumière
Que cherche par instants la rêveuse paupière
Jaillissent par milliers... sur les pas de la nuit.*

LAMARTINE, *Méd.* II 8.

CHAPITRE PREMIER

Qu'était-il arrivé à Igor Cavendish qui justifie cette convocation mi-suppliante mi-précipitée ? Qu'était-il arrivé qui justifie ce coup de téléphone en catastrophe ? Que se passait-il exactement et où voulait-il en venir ?

Éric terminait de se raser et se vaporisait un de ces *after shave fresh up* qui encombrement la publicité contemporaine et qui au lieu de l'adoucir lui fit l'effet d'une brûlure sur le visage. Puis il s'examina attentivement dans le grand miroir rond de son cabinet de toilette. Il n'aimait pas les rasoirs électriques aussi se tirait-il de cette corvée quotidienne avec quelques égratignures qui saignaient toujours un peu. Il se tamponna minutieusement, après quoi il se lava les mains avec une savonnette au tilleul. Éric était vraiment préoccupé par le coup de téléphone de Cavendish. Ils ne s'étaient pas revus depuis une quinzaine d'années environ et voilà que soudain Igor Cavendish surgissait à nouveau dans sa vie, de façon plutôt extraordinaire.

Éric s'essuya les mains à une serviette-éponge et constata que ses coupures ne saignaient plus. Il prit un tube de dentifrice mentholé, et se brossa les dents horizontalement d'abord puis verticalement. Il se rinça la bouche et s'examina à nouveau avec complaisance. Il était brun, avec des yeux bleus, des traits réguliers et virils, le nez fin, le menton volontaire et la peau de son visage et de son torse puissant, bronzée et hâlée comme s'il revenait en permanence des bains de mer. Un petit transistor diffusait avec indifférence les stupides nouvelles politiques de ce début de journée, cycle éternel, perpétuel recommencement des activités vaines et fébriles de toute une humanité non encore sortie de son Moyen Âge intellectuel et affectif. Éric excédé, appuya sur un bouton et un peu de jazz se déversa dans la pièce. C'était l'irremplaçable Nat King Cole avec sa voix basse et voilée ; il chantait le fameux *I'm lost*, s'accompagnant au piano d'accords riches et fournis, percutants et perlés.

Éric rangea son rasoir, sa brosse à dents, le gobelet, plaça le tout dans l'armoire de toilette et traversa la salle de bains avec souplesse ; il enfila une chemise verveine dont il boucla les manches avec des jumelles d'or frappées de ses initiales. Il boutonna son col et choisit une cravate qu'il noua avec art. Puis il boutonna son gilet, revêtit son veston de flanelle grise, se vaporisa encore un dernier nuage d'eau de

toilette et sortit.

Décidément, cette conversation téléphonique lui paraissait de plus en plus étrange.

Dans son living, il jeta un œil sur les titres des différents quotidiens qui étaient les mêmes tapageuses imbécillités et se versa un verre de Chivas ; il but quelques gorgées avec délices, puis, alluma une cigarette. Malgré lui, il pensait sans arrêt à Igor Cavendish. Son esprit revenait à lui automatiquement, dès qu'il essayait de porter ailleurs son attention. Pourquoi ce coup de téléphone précipité après ce long silence ? Que fallait-il retenir des propos sibyllins et parfois équivoques tenus au téléphone par son ami de jeunesse ? Le ton de la voix autant que les circonstances assez inopinées étaient étranges. Assurément étranges. Oui, qu'était-il arrivé à Igor Cavendish son camarade de collège et d'université ? Ils s'étaient suivis de près, comme toujours en pareil cas, à l'époque heureuse de leurs études, puis, le temps aidant, s'étaient séparés et ne s'étaient plus vus que très rarement. Finalement ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre.

Éric descendit les escaliers quatre à quatre et sortit sur le boulevard dans l'air frais du matin. Il aimait flâner à pied au début de la journée, à l'heure où le soleil caresse à peine la ville, en particulier au printemps. Sa silhouette grande et élancée faisait se retourner sur lui de nombreux éléments féminins. Éric Sarrasin était en vacances et se prélassait dans son appartement parisien ; athlète endurci, habitué aux succès faciles, il n'avait rien d'autre à faire qu'à se laisser vivre, avant de regagner Marcoule où il était ingénieur atomiste. À part la recherche scientifique, il aimait la vie, l'alcool, les femmes et Paris. Son principal souci lorsqu'il était *réellement* en vacances, était de ne rien décider. Décider comportait un travail intellectuel, une dépense d'énergie qui, ajoutée à toutes les autres activités, arrivait à gâcher le plaisir de ne rien faire. Il aurait pu rejoindre Courchevel ou l'Alpe d'Huez, ou aller chasser avec des amis en Sologne ; ou bien encore participer à un safari en Afrique avec des amateurs et des professionnels éclairés, car il excellait en toutes choses ; mais le plaisir numéro un, pour lui, était de n'avoir pas d'activités.

Il en était arrivé là après bien des saturations intellectuelles et était de ceux pour qui la solitude et l'inaction représentaient un luxe suprême.

Éric était au début de cette période de paresse pure et il avait eu cette intention de flâner sans but lorsque ce coup de téléphone de Cavendish l'avait surpris. À tel point que, le monde extérieur étant un prolongement de toute affectivité, le soleil oblique matinal, les arbres fleuris des boulevards, les jolies femmes qu'il croisait, tout prenait une allure étrange et absolument inhabituelle. Il se connaissait, il resterait

ainsi tant qu'il ne serait pas allé jusqu'au fond des choses, tant qu'il ne saurait pas pourquoi Cavendish avait fait cette étrange proposition, avait proféré ces phrases insolites. C'était donc compromis.

Tout en marchant d'un pas souple sur le boulevard printanier, Éric se remémorait cette conversation téléphonique jusque dans ses moindres détails. Décidément, Cavendish était tombé fort mal à propos. Des vacances gâchées ; car il avait prévu de se rendre à Manora dès le surlendemain, comme convenu. Bien entendu, Cavendish s'y était pris de telle sorte qu'il ne puisse refuser.

Et à nouveau les phrases, les mots prononcés par Cavendish ; ces phrases, ces mots qui revenaient à son esprit, tournoyaient en lui tandis qu'il leur cherchait un sens.

Qu'était-il arrivé à son ami Cavendish, qu'il revoyait garçon bien sage et attentif sur les bancs du collège ? Igor Cavendish, si sérieux, si grave en toutes circonstances, plongé dans ses livres alors que ses camarades allaient danser ou faire du sport ; il avait fait également son chemin puisqu'il était professeur de physique théorique au Collège de France.

Une terrasse de café accueillante se présenta, fraîche et pleine d'ombre. Des touristes allemands en excursion dirigée prenaient un petit déjeuner bruyant. Les filles étaient grosses avec des shorts ridicules et des cuisses rouges. Les hommes parlaient fort d'une voix gutturale. L'air de faire un pèlerinage.

Éric décida de s'asseoir, à l'écart, dans un fauteuil confortable en rotin. Il commanda un scotch et alluma une cigarette qu'il savoura. Son regard se perdit, rêveur, dans les arbres aux feuilles roses et blondes. La circulation n'était pas encore très dense dans ce quartier retiré de grande banlieue. Il y avait de nombreuses villas, des pavillons, des parcs, des jardins fleuris... Le printemps à Paris est très doux. On lui servit un Chivas et il but à petites gorgées le meilleur whisky du monde. Des jeunes filles en minijupe vinrent s'asseoir non loin de lui, parlant fort et riant aux éclats, très généreuses de leurs jambes gainées de nylon « chair » et apparemment impressionnées par la personnalité d'Éric.

Habitué à l'hommage féminin, il laissa errer son regard sur le spectacle de la rue. Mais les camions de lait qui rentraient, les DS, les Matra, les Capri, les Chevrolet, les Cadillac, les motards bardés de cuir et casqués comme des cosmonautes ne le captivaient pas tellement... Non plus que les silhouettes féminines qui allaient et venaient...

Automatiquement, il revenait à ses pensées. C'était presque obsessionnel maintenant. Inlassablement, les mots prononcés par Cavendish dansaient devant ses yeux en lettres de feu, lui rappelant

avec une netteté extraordinaire tous les détails de la conversation.

La jeune femme blonde qui traversa avec distinction la terrasse et vint s'asseoir à la table devant lui était d'une rare beauté.

CHAPITRE II

Les jeunes filles, qui babillaient à ses côtés se turent, peut-être un peu dépitées. Éric détailla rapidement la nouvelle venue. C'était une ravissante créature avec des cheveux d'or très longs encadrant un visage fin au teint frais ; des cheveux de métal vivant, aux reflets profonds et soyeux. Elle avait de grands yeux très clairs, mauves, autant qu'on pouvait en juger, un nez mutin et des lèvres roses bien ourlées. Vêtue d'une simple robe blanche, elle était extraordinairement attirante. Son regard lumineux se posa sur lui pendant quelques secondes, puis elle commanda un lait-orange. Éric Sarasin but une gorgée de whisky et trouva que la vie était belle.

Une vague de parfum musqué lui parvint. Comme un reflux. Désormais, avec cette vision enchanteresse devant les yeux, il oubliait un peu l'effet désagréable de l'appel de Cavendish. Au diable celui-là ! Pourquoi avait-il fallu qu'il décroche à pareille heure ?

La jeune femme fouillait dans son vaste sac et en sortait divers objets. Lorsqu'une femme fouille dans cet étrange instrument qu'est son sac à main, il est à remarquer tout d'abord qu'elle ne trouve jamais ce qu'elle veut immédiatement ; ensuite il est étonnant de constater tout ce que peut emmagasiner un tel ustensile. De ses longs doigts aux ongles roses, elle avait exhibé un étui à cigarettes en or et un briquet. Tout de même arrivée à ses fins, elle plaça une cigarette entre ses jolies lèvres et battit le briquet. Une fois, deux fois, trois fois... Pas de flamme. Éric craqua une allumette et, se levant, se pencha vers elle et lui tendit du feu.

Les grands yeux mauves papillotèrent une fois ou deux, puis l'inconnue protégea la flamme de ses deux mains et aspira ; elle souffla une bouffée de fumée.

— Merci, dit-elle d'une voix agréable et un peu voilée.

Éric fit effectuer un mouvement de va-et-vient à l'allumette et la jeta dans le cendrier.

Il lui sourit et alla se rasseoir sans autre forme de procès. Mais elle avait cliché sa silhouette athlétique, ses yeux bleus intelligents et vifs.

— Je m'appelle Sylvia, dit-elle. Vous a-t-on déjà dit que vous n'êtes pas loin de l'idéal masculin tel que se le représentent pas mal de femmes en ce monde ?

Deux flammes moqueuses dansèrent dans les yeux d'Éric.

— Confiance pour confiance, j'étais en train de me demander qui était assez fou pour abandonner, ne serait-ce qu'une seconde, un tel objet d'art sans aucune surveillance par les temps qui courent.

— Peut-être simplement parce qu'il n'y a personne !

— Alors c'est une merveilleuse opportunité.

— Que voulez-vous savoir au juste ? Si je suis libre de toute attache ?

— Oui et non. La jeunesse est belle, le printemps est splendide, les femmes sont jolies. De toute façon, je considère que c'est un crime d'abandonner à elle-même une aussi jolie créature. Les fées qui se sont penchées sur votre berceau...

— Il n'y a plus de fées, et il n'y a plus de berceaux... Voilà bien longtemps de cela...

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma une autre aussitôt.

— Quand je pense que j'ai failli ne pas m'asseoir à cette table, dit-il. Quel coup du sort cela aurait été ! Tout ça pour un méchant appel téléphonique.

— Vous auriez regretté ?

— Ai-je l'impression que c'est ce que vous désirez ?

Elle éclata d'un rire léger et ses yeux lilas l'examinèrent avec une lueur d'admiration.

— Je suis en train de me demander pourquoi nous nous parlons d'aussi loin et ce que vous attendez pour m'inviter à votre table.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre ; se levant après avoir ramassé les objets répandus sur la table elle vint s'asseoir à côté de lui.

— Bonjour, Sylvia, dit-il d'une voix douce. Ça ne vous dérange pas que je vous trouve très belle ?

— Bonjour, vous ! Pas le moins du monde. Mais je suis sûre que vous savez dire des choses moins banales. Vous qui ?

— Éric...

— Sylvia Corail. Éric ?...

— Sarrasin.

— En principe, j'ai horreur de me lever tôt. C'est une mauvaise habitude que j'ai prise. Il est assez étonnant habituellement que je sois debout à pareille heure. Disons qu'il n'y a peut-être pas d'événements inutiles. Et vous ?... Êtes-vous un lève-tôt ?

— Debout à cinq heures du matin. Culture physique. Bain. Petit déjeuner. Footing...

— Cigarettes et whisky... Comment concilier tout ça ?

— C'est inconciliable.

Éric eut un sourire angélique. Il tenait son verre entre ses doigts et le tournait et le retournait, fasciné par les reflets blonds, ambrés et profonds du cristal et de l'alcool. Il percevait la présence féminine de Sylvia presque comme une aura et pourtant son esprit redevenait inquiet, anxieux. Toujours les mêmes mots, les terribles mots prononcés par Igor Cavendish. Et la légère pointe d'anxiété se transformait en ondes d'angoisse quand il pensait à cet insolite rendez-vous à Manora.

Son regard se posa sur Sylvia et il se dit qu'il aimait ses yeux mauves couleur de glycine. Sa poitrine tendait sa robe blanche, dénotant un buste parfait. Elle ne portait pas de soutien-gorge et cela se devinait.

Elle but.

— C'est curieux, dit-elle en reposant son verre (et il remarqua la grâce de sa main chargée de bijoux) il me semble que quelque chose vous préoccupe à part notre rencontre. Puis-je adoucir votre triste sort ou êtes-vous au-delà de toute ressource thérapeutique ?

— Disons que le destin a frappé à ma porte et qu'il n'a pas montré un joli minois comme le vôtre. De toute façon, ce que vous pouvez pour moi n'a rien à voir avec l'ombre sinistre qui s'est profilée sur ma vie.

— Êtes-vous journaliste ? Inspecteur de police, chanteur à la mode ou un boxeur en renom ? Ou encore un prince charmant ?...

— Il n'y a plus de prince charmant, il n'y a plus de fées et il n'y a plus de berceaux... Non. Rien de tout ça. C'est encore moins drôle. Mais ça n'a pas d'importance. Tandis que vous, il est clair que vous êtes journaliste.

Elle eut l'air légèrement surprise.

— Comment faites-vous ? Dites moi votre truc...

— Absolument au hasard. Mais j'avoue que ça vous va tellement bien. Sylvia Corail, reporter dans un grand magazine féminin...

— Exact. Et maintenant, le nom du magazine ?

Elle lui sourit et sa denture parut, éclatante et nacrée.

— Ah ! c'est plus difficile. Il me manque certains éléments. Ma vue se brouille... Ma boule de cristal se ternit...

Elle éclata de rire et croisa ses jambes, sa robe remontant jusqu'en haut des cuisses.

— Ma vue se brouille de plus en plus, dit-il.

Sylvia essaya de tirer sur sa robe, mais n'y parvint pas.

— Laissez, dit-il. Ça n'a pas d'importance, elle est trop courte de toute façon.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que *vous* faisiez dans la vie.

— C'est triste. Ce n'est pas quelque chose de bien attrayant. C'est sévère et démodé.

— Ingénieur atomiste à Marcoule. Suis-je dans le vrai ?

Il la regarda interloqué.

— Un à un, dit-elle, une lueur malicieuse dans les yeux.

Quand il fut revenu de sa surprise, il fronça les sourcils.

— Dites donc vous..., commença-t-il, et il se dit que l'affaire prenait une étrange tournure.

— Je vous écoute ?

— Il se trouve que c'est par hasard que j'ai annoncé la couleur en ce qui vous concerne, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne doit pas en être autant pour vous...

— Exact, dit l'adorable créature. Vous avez reçu un étrange coup de fil de la part d'Igor Cavendish, professeur de physique théorique au Collège de France et ce n'est pas par hasard que je suis venue m'asseoir à cette terrasse.

— Continuez et permettez-moi d'être dépité.

— Je suis au courant de cette conversation téléphonique et il est possible que cela soit une affaire plutôt extraordinaire. Ça m'intéresse en tant que journaliste. Mais je n'aurais jamais cru que vous ayez tant de charme. Ça va me faciliter les choses. Vous m'en voulez ?

Éric réfléchit profondément, puis :

— Je prendrai ma décision après m'être réuni en conseil d'administration. Comment avez-vous eu vent de cela ? Le P^r Igor Cavendish m'a téléphoné *personnellement* et je n'ai pas de table d'écoute, je suppose ? De toute façon...

Elle l'interrompt.

— Je suis la nièce de Grégoire Moebius de Strasbourg. Il a reçu le même coup de téléphone que vous, ainsi que quelques « anciens » comme vous devez le savoir. C'est lui qui m'a contactée et m'a mise au courant. Il a toute confiance en moi. Il pense que c'est quelque chose

de très grave. Il m'a donné également votre adresse, vos habitudes, votre signalement. Et je vois qu'il a été plus que modeste...

— Eh bien, voilà deux affaires convergentes pour une journée qui ne fait que commencer.

Éric râlait un peu.

— Où voulez-vous que nous la terminions ?

— Puisque vous connaissez mon adresse, que diriez-vous de passer la soirée chez moi. Rendez-vous à vingt et une heures. Je crois qu'il reste quelques bouteilles de Dom Pérignon.

— C'est épatant, dit-elle, car j'ai tout un tas de choses à faire aujourd'hui. Ça me laisse le temps. Entendu, à ce soir, chez vous.

Elle se leva et fouilla dans son sac pour chercher de la monnaie.

— Laissez cela, dit-il. Vous l'avez bien gagné.

Elle sourit et referma le sac qui émit un cliquetis confortable.

— Nous parlerons en détail de cette fameuse conversation téléphonique, dit-elle. *Bye*.

Elle lui fit un petit signe de la main et s'éloigna.

Pensif et admiratif, il suivit des yeux sa silhouette racée et sensuelle, les cheveux dorés croulants jusque dans son dos, le balancement harmonieux de ses hanches...

Pensif, admiratif et aussi de plus en plus angoissé.

CHAPITRE III

Sylvia était ravissante dans sa robe parme scintillante qui moulait étroitement ses formes. Ses yeux lilas brillaient d'un éclat de pierrerie et l'or fin denses cheveux la paraît d'une grâce subtile sans pareille. Lèvres rose clair, ongles longs de la même couleur, bas roses avec couture, souliers à talons hauts de la même teinte, elle était vraiment un objet d'art.

Il lui en fit la remarque tout en débouchant adroitement une bouteille de Dom Pérignon.

Elle eut une moue.

— Attention, dit-elle. Je fais également partie du mouvement de libération de la femme, et vous savez que nous n'aimons pas les compliments d'objet.

Le champagne moussait dans les coupes. Éric leva son verre.

— À la réussite de l'armada de vos consœurs en mal d'émancipation et aux succès de leurs revendications. *Objets disgraciés, avez-vous donc une âme...*

— Que toutes les laides deviennent belles. Que toutes les mal faites aient un corps harmonieux. Que les aigries, les laissées pour compte, les insatisfaites, les esclaves, les soumises, les protégées, les souffredouleur, embarquent pour le paradis sur terre à prix unique...

— Vous n'êtes guère aimable avec le syndicat.

— Tchin... J'espère que vous ne m'avez pas crue capable un seul instant de rejoindre les rangs de la confédération générale des femelles en péril ?...

Il soupira.

— On ne sait jamais avec les femmes.

Il but l'excellent breuvage à petites gorgées. Il était frappé à point et les coupes étaient embuées. Éric et Sylvia étaient assis dans un confortable divan. Sur le guéridon près du seau à champagne, un chandelier d'argent massif agrémentait le *living* de ses sept flammes douces. La pièce était plongée dans une agréable pénombre. Louis Armstrong, l'inimitable, grognait *Hello Dolly* quelque part, de sa voix rauque, enroué et charmeuse...

Sylvia Corail croisa ses jambes et sa robe remonta jusqu'en haut des cuisses.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

— Donc, fit la jeune femme *ex abrupto* après avoir vidé sa coupe, dès après-demain, vous partez pour Manora ?

— Oui.

— Je suppose que vous avez compris que je vous accompagnais et que cette histoire m'intéressait au plus haut point ?

— Bien sûr. C'est pour cette raison que vous vous êtes arrangée pour me rencontrer. Eh bien, puisque telle est votre volonté... Dommage, j'avais fortement parié sur mon charme personnel.

— Vous étiez cinq amis, reprit-elle. Igor Cavendish, Grégoire Moebius, vous et... quels sont les deux autres ?

— Ça vous a échappé ?

— Oui.

— Il y a Philippe-Olivier Geoffroy et Augustin Gabrino. Tous les cinq amis de collège, puis d'université.

Elle prit l'air rêveur et ses yeux mauves se firent plus brillants.

— C'est drôle la vie, dit-elle. On est jeté au hasard sur les mêmes bancs d'un lycée ou d'un collège, et on passe ainsi de nombreuses années pendant que l'amitié ainsi contractée est indéfectible ; puis la vie disperse tout cela et l'on est éparpillé aux quatre points cardinaux ; et on se crée d'autres attaches... on a d'autres horizons... Et ce passé reste accroché à une patère, dans un coin, comme un oripeau démodé...

— Oui, c'est un peu ça. On se perd de vue. On perd de vue ceux avec qui on a, somme toute, passé le meilleur de sa vie.

Louis avait fini de racler sa gorge et avait embouché sa trompette, dont il tirait des accents de cuivre poignants et déchirants.

— Ainsi en est-il advenu entre Cavendish, Moebius, Geoffroy, Gabrino et moi...

— Cependant, reprit la jeune femme, vous avez gardé vos adresses mutuelles. Chacun d'entre vous sait où joindre l'autre... et en cas de pépin... en cas d'anomalie... comment appeler ce qui vient d'arriver ?... Eh bien, tout se passe comme si Cavendish s'était rappelé de vous et vous avait convoqué pour... C'est bien ça ?

— Je ne sais que vous répondre. En fait, je suis très inquiet pour lui. Les termes mêmes de son appel téléphonique... ce qu'il m'a dit ce soir-là... ce qu'il m'a laissé entrevoir...

Il resta silencieux pendant quelques secondes.

— *Quelle chose d'inimaginable a dû lui arriver*, dit-il.

— Ce n'est pas une obligation pour vous de vous y rendre de toute façon, fit-elle remarquer en le surveillant du coin de l'œil.

— Rien n'est une obligation en définitive. Pourtant j'irai à Manora et les autres également je suppose.

Il y avait une telle angoisse dans son accent. C'était terrible à entendre.

— Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ?

Éric haussa les épaules et resservit du champagne.

— Je n'en sais rien. Il n'a rien voulu dire. Aucune explication par téléphone. Il a précisé qu'il prévenait les autres également et qu'il désirait que nous soyons tous réunis chez lui, à Manora... Nul d'entre nous ne peut refuser bien entendu.

— Vous pouvez abandonner votre travail ?

Il sourit.

— Vous savez très bien que je suis en vacances. Pour les autres, je ne sais pas... C'est leur affaire.

— Comment allons-nous nous organiser ?

Il réfléchit rapidement.

— Je propose que nous prenions ma voiture. Pas d'objection ?

— J'essayerai d'être patiente et de ne pas faire de réflexions sur votre manière, j'en suis sûre, très masculine, de conduire.

— Donc départ à six heures demain matin. Je passe vous prendre. Tenez-vous prête. Nous descendrons à l'*Auberge des Trois Farfadets*. On y est tranquille et le cadre est assez remarquable. Je me rendrai dans le courant de l'après-midi chez Cavendish où, je l'espère, nous retrouverons les autres. Nous resterons le temps qu'il faudra. Excursions dans la région et un secret à la clef ! La vie est belle.

Il s'interrompit. Son enjouement était un peu forcé. En serait-il vraiment ainsi ? Serait-ce aussi simple que cela ? Mi-sérieux, mi-partie de plaisir ? Et aurait-il le courage ou le droit de tout relater à une journaliste ?

— Nous verrons comment se présentera l'enfant, dit Sylvia. En somme, c'est l'aventure.

— Je me demande si Igor sera content d'apprendre que je viens pour une interview. Qu'en pensez-vous ?

— On traite toujours les journalistes avec beaucoup de mépris et

par-dessus la jambe. En définitive, on est bien heureux qu'ils existent. Je saurai avoir du tact. Et après tout, rien ne m'oblige à publier ce que, éventuellement, nous pourrions apprendre. Pour nous aussi, existe un secret professionnel.

Par la fenêtre ouverte, un doux parfum floral pénétrait et le voile léger se soulevait doucement dans un rayon de lune. Les flammes des bougies vacillaient et les ombres dansaient.

Éric regarda Sylvia. Elle était vraiment d'une attirante beauté et ses yeux brillaient comme des gemmes dans la pénombre chaude et douce... Et ses jambes étaient tellement fascinantes...

Deux jours plus tard.

Les essuie-glaces ronronnaient leur chanson monotone et scandée et le paysage mouillé défilait. Une pluie fine s'abattait sur tout le pays depuis plusieurs jours ; la route grise et luisante s'enfonçait vers l'horizon en ligne droite. Tout était noyé dans une uniforme grisaille. Des massifs verts dérivait de chaque côté, comme des îles, ainsi que des champs de fleurs et des arbres fleuris dont les pétales rose tendre et blancs se détachaient sur un ciel bas fuligineux. Des gouttelettes de pluie s'accumulaient sur le pare-brise, à l'endroit où les essuie-glaces ne les atteignaient pas, comme des perles de cristal.

Sylvia Corail était tranquillement assise aux côtés de Sarrasin. Vêtue d'un tailleur bleu-azur et de bas transparents couleur chair, elle fumait en silence. Radio en sourdine, la Chevrolet d'Éric fonçait sous la pluie battante. Il était près de midi. On ne devait pas tarder à arriver à Nozay maintenant, où se trouvaient en même temps l'*Auberge des Trois Farfadets* et Manora. Les fossés étaient pleins. Des flaques d'eau, sur les bas-côtés de la route, reflétaient les clartés livides du ciel tourmenté.

Éric bénissait la providence qui lui avait fait connaître la splendide et gracieuse Sylvia Corail, mais cela n'enlevait rien à son angoisse qui se faisait plus sourde, plus inexplicable à mesure que le but approchait.

— Votre rédacteur en chef vous en voudra-t-il si vous ne rapportez rien de ce voyage ? De cette mission... spéciale ?

— C'est une rédactrice.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je ferai ce qui me plaît. Je suis libre de ne pas trouver d'intérêt à ce reportage. Ou de ne rien trouver du tout. On ne vient pas me demander des comptes. Si je comprends bien, à mesure que le temps

— passe, vous êtes de moins en moins disposé à collaborer ? Tout ça à cause du M.L.F. ?

— J'ai l'impression que tout ce qui va arriver, tout ce qui va se passer, ne nous appartient pas.

— Peut-être avez-vous raison. Mais vous avez ma parole. Je ne ferai rien sans vous le dire. À moins que ce ne soit d'intérêt général... Ou quelque chose de vital par exemple.

Il y eut un silence. Éric alluma une cigarette et souffla une bouffée de fumée. Sylvia Corail croisa ses jambes et s'installa plus profondément dans le siège.

— Que vous a dit votre oncle exactement ?

— Il m'a passé un fil de Strasbourg en me disant qu'il avait peut-être un papier sensationnel pour moi et qu'il était question d'un vieux piqué de ses amis ayant fait une étrange découverte ou désirant faire une conférence de presse sur un sujet énigmatique et fabuleux. Il m'a précisé les noms de ceux qui étaient convoqués en même temps que lui et m'a conseillé de vous prendre en filature ou plutôt de vous contacter. Ou les deux à la fois.

— C'est tout ?

— Oui.

— Bien sûr, il n'a pas pu reproduire l'impression d'insolite qui se dégageait de la conversation d'Igor. Il n'a pas pu vous communiquer ce qu'il a dû ressentir lors de cet appel anormal. À moins que Cavendish n'ait été mystérieux qu'avec moi... J'ai enregistré cette conversation grâce à un système automatique. J'ai emporté la bande. Nous l'écouterons à l'auberge. Peut-être cela vous donnera-t-il une idée.

Éric fonçait sous l'ondée qui fouettait la voiture. Les nuages se faisaient et se défaisaient avec des éclaircies grises et des masses plus sombres. La route luisait. Les flaques ouvraient des yeux livides et hagards sous ces nuées souffrantes de printemps en pleine genèse. Ce paysage vert-de-gris ruisselant d'eau, de fleurs et de prairies, parlait d'étranges choses qui se préparaient et d'événements ou d'avènements imminents tandis que les coups de fouets de l'averse marquaient des flux ou des reflux comme un océan de pluie...

CHAPITRE IV

La Chevrolet continuait son périple. Après avoir rejoint Nozay, Éric avait pris la route de Redon et roulait maintenant plus lentement. Vers le Morbihan, cela sentait déjà la lande, la lande bretonne, désolée, sinistre, parsemée de rochers aux formes étranges. Le plafond était très bas, les nuages couraient, mais il ne pleuvait plus tout d'un coup. *L'Auberge des Trois Farfadets* leur apparut bientôt nichée au pied d'une colline à quelques kilomètres de Nozay.

L'auberge au toit de chaume avec ses quatre tourelles, sa façade grise interrompue de multiples fenêtres à petits carreaux et envahie de glycines, avec sa cour pavée de dalles rondes, sa poterne, sa vieille diligence repeinte trônant au centre, ses neuf cheminées hautes comme celles d'un vapeur, était pourtant d'aspect accueillant. Il était treize heures lorsqu'Éric vint se garer dans la cour. Il y avait d'autres voitures et le restaurant semblait bondé derrière les vitres embuées. Au fond s'étendait un grand parc de conifères. Cet asile contrastait avec la tristesse générale du paysage. Éric et Sylvia traversèrent la cour et se dirigèrent vers l'entrée principale. Ils retinrent deux chambres au premier étage et pendant qu'on montait leurs bagages, ils passèrent à table, où, après un scotch bien tassé, on leur servit leur repas.

Six huîtres. Foie gras des Landes en terrine avec pain de seigle. Homard grillé aux trois sauces arrosé d'un Muscadet au fin bouquet. Salade d'endives. Fromage Saint-Nectaire sortant tout droit d'une cave d'Auvergne. Pâtisserie maison et ananas au kirsch. Ce fut un excellent menu qui leur fit oublier l'insolite de ce déplacement en dehors du commun. Cependant, une certaine nervosité ne les quittait plus maintenant et les grands yeux de Sylvia, reflétaient une vague inquiétude. Ils n'avaient pas reparlé de ce rendez-vous à Manora, ni de la bande magnétique enregistrée. Pourtant depuis qu'elle savait qu'Éric l'avait en sa possession, elle brûlait d'impatience d'en connaître le contenu. Elle brûlait d'impatience de savoir en quels termes Igor Cavendish s'était adressé à eux.

Éric fit servir une framboise sauvage qu'ils sirotèrent avec délectation après un café à l'arôme tropical. Sylvia fumait cigarette sur cigarette maintenant. La salle se vidait petit à petit. Les consommateurs quittaient l'établissement mais cette masse, ce

brouhaha, ces garçons en veste blanche, stylés, le sommelier en tablier bleu qui s'inquiétait du « bouchon » de votre vin, faisaient comme une toile de fond floue, impersonnelle, mouvante, énervante...

Éric avait rendez-vous à Manora vers dix-sept heures. Que se passerait-il ensuite ? Serait-il, seraient-ils tous retenus à dîner par Cavendish ? Éric se débrouillerait-il pour faire inviter Sylvia Corail à la table d'hôte ? Ni l'un ni l'autre n'auraient su le dire. De toute façon, Sylvia devait se tenir en permanence à l'auberge où Éric savait la joindre. Ne pas trop s'en éloigner en tout cas.

Le jeune homme se leva, éparpilla les miettes de pain tombées sur son pantalon, et prit son porte-documents dont il ne s'était pas séparé depuis leur arrivée. Sylvia se leva à son tour et il la fit passer devant lui.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient dans la chambre d'Éric. Il y avait un frigo abondamment garni dont il sortit une bouteille de scotch. Il en servit deux verres et fit asseoir la jeune femme.

Alors, sur la table d'hôtel, pendant que la pluie se remettait à tomber au-dehors et qu'on entendait un roulement sourd dans le lointain, pendant que les glycines remuaient doucement derrière les vitres, grappes tendres balancées par le vent, ils écoutèrent l'incroyable enregistrement.

Éric enclencha l'appareil. Un bruit de fond. Un déclic. Puis :

— *Allô..., fit une voix lointaine et grave. Allô...*

— *Allô, oui, j'écoute, fit celle, plus forte, d'Éric.*

— *Je suis bien chez M. Éric Sarrasin, à Paris ?*

— *Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?*

Un peu de friture.

— *P' Igor Cavendish. Comment vas-tu ?*

— *Cavendish ! Par exemple !... J'étais à cent lieues de penser à toi. D'où me téléphones-tu ?*

— *De Manora, en Bretagne. C'est ma propriété, à côté de Nozay, en Loire-Inférieure.*

Encore un peu de friture sur la ligne.

— *Cavendish !... Ça fait bien une quinzaine d'années que nous ne nous étions ni revus, ni écrit. Tu étais complètement sorti de ma mémoire. Eh bien ça fait drôlement plaisir de t'entendre. Nous devrions constituer un groupement des anciens et faire un dîner annuel, ou quelque chose comme ça. Mais que t'arrive-t-il ?... Pourquoi m'appelles-tu ex abrupto à travers notre passé et à une heure aussi tardive ???*

Quelques grésillements, encore un peu de fading, puis :

— Allô... allô..., fit Cavendish. Allô, tu m'entends ?

— Oui... oui... ce téléphone ne « marche » pas bien, mais je t'entends tout de même. Ah ! ça va mieux...

— Écoute-moi. J'ai téléphoné à Marcoule, mais tu n'y étais pas. Là, on m'a dit que tu étais en vacances et très probablement dans ton appartement parisien. On m'a donné ton numéro. C'est pourquoi me voilà avec toutes mes excuses pour ce dérangement.

— Tu ne me déranges pas, au contraire.

— Que deviens-tu ? Tu n'es toujours pas marié ?

— Non. Célibataire endurci. Il y a tellement de femmes dans le monde ! Je n'aurai pas le temps de les connaître toutes.

Coup d'œil sévère de Sylvia Corail.

— Tant mieux... enfin... tant pis et tant mieux à la fois. Ce que j'ai à te dire est... est assez... anormal...

Un silence.

— Que se passe-t-il ? Il t'est arrivé un accident ?

— Non... non... C'est plus grave, beaucoup plus grave que cela... Tu sais que je me suis toujours occupé de physique théorique et que c'était là, en même temps que mon métier, ma principale raison de vivre. Écoute... je sais ce que ce coup de téléphone peut avoir d'étrange et d'insolite pour toi après tant d'années...

— Peut-être... Mais, rassure-moi maintenant. Qu'est-il arrivé ?

Encore le bruit de fond fait de grésillements.

— J'ai également appelé Moebius, Geoffroy et Gabrino... Tu sais que tous les cinq nous étions très liés... Nous formions un groupe à part dans nos classes et nos amphis. Nous avons des goûts communs... des façons de voir identiques... nous avons la même optique sur la vie... Et le même amour de la physique. Nous étions des « bûcheurs »...

— Les meilleurs de toutes les classes et de toutes les facultés...

— Moebius est marié, mais cela ne fait rien. Geoffroy également. Toi, Gabrino et moi-même sommes restés célibataires. Je préfère...

— Mais pourquoi ?... Pourquoi ?...

— Oh, tu vas voir... Encore mes excuses si c'est un peu long, mais il faut que cela soit ainsi. Lorsque nous sommes sortis de l'Université, Moebius, dont le père était alsacien...

— Est allé s'installer à Strasbourg ! Je sais. Gabrino et Geoffroy sont restés à Paris et moi j'ai mal tourné. Alors ?...

— En ce qui me concerne, tu dois le savoir, j'ai enseigné, j'enseigne toujours la physique théorique au Collège de France. Mais là, en même temps que l'enseignement, j'ai poursuivi des travaux personnels... et c'est à ce sujet que...

— Je ne savais pas que tu poursuivais des travaux personnels. Les as-tu rattrapés au moins ?

Un silence, puis :

— Ne plaisante pas, reprit Igor Cavendish d'une voix empreinte de tristesse. Je suis allé trop loin je crois... J'ai... je suis prisonnier de mes théories... Je ne sais plus... Je ne sais pas ce qui m'arrive... Quelque chose de fantastique, d'indicible, de fabuleux... Je ne peux rien te dire au téléphone... Est-ce que ça te gênerait de venir passer le prochain week-end à Manora ? Les autres ont accepté. Ils ont tous accepté... C'est à côté de Nozay, sur la route de Redon, vers le Morbihan. Tu ne peux pas te tromper. Tout le monde t'indiquera Manora... Est-ce que je peux compter sur toi ?... Comme les autres ? J'ai tellement de choses à vous dire...

Sa voix s'était faite subitement angoissée tout à coup, et en même temps comme brisée par l'émotion. C'était comme une supplique et non comme une invitation. On aurait dit que toute la détresse du monde était dans son accent, et que, de la réponse positive d'Éric, dépendait le sort du physicien... sa vie...

— Oui, répondit Éric après une hésitation. Oui, bien sûr... Je ne demande pas mieux. Je te remercie de ton invitation. Et même si les autres...

On devinait qu'il voulait dire que même si les autres n'avaient pas répondu à cet appel, il serait venu, lui, tout de même. Mais Cavendish le coupa avec une sorte de sanglot dans la voix.

— Ne me remercie pas... ne me remercie pas... C'est moi qui te remercie... qui vous remercie tous... Il faut que...

Il s'interrompit, puis reprit presque aussitôt.

— Excuse-moi une seconde... Ne coupe pas...

On entendit un petit choc comme celui que ferait un appareil posé sans ménagement sur un corps dur.

Puis quelques pas lointains allant en décroissant.

Ensuite un bruit comme celui de volets qu'on referme.

Des pas à nouveau.

Un bruissement dans l'écouteur.

— Allô ?

— Oui, je suis là.

— Ah ! ça va mieux. Donc je disais que c'est moi qui vous remercie d'accepter... Il faut absolument que je vous montre... que je vous explique... que vous voyiez de vos propres yeux ce qui se passe... cette chose extraordinaire... Vous êtes à la fois des hommes de science et des amis. En tant que scientifiques, vous comprendrez... Je suis sûr que vous comprendrez. En tant qu'amis, vous m'aiderez, vous me porterez secours... Si ce n'est pas trop vous demander...

— Ne préfères-tu pas que je vienne, que nous venions tout de suite ?

— Non... non... le week-end suffira. C'est bien assez... Merci... Mille fois merci...

De la friture sur la ligne.

— Ne peux-tu me donner quelques explications maintenant ? Je vais ronger mon frein en attendant de savoir...

— Je ne peux pas... comprends-moi, je ne peux pas te dire ça au téléphone. D'abord tu me prendrais pour un fou, ensuite...

— Ensuite ?

— Non... on... ne me demande rien... rien... plus rien...

Alors, chose curieuse pour un homme de son rang, il se mit à sangloter convulsivement à l'autre bout du fil.

Puis il raccrocha.

Éric arrêta le magnétophone et regarda Sylvia. Elle était encore comme fascinée par l'écoute. Elle leva les yeux vers lui comme si elle sortait d'un rêve et la couleur des glycines parut terne à côté de l'éclat merveilleux de ses prunelles.

— Extraordinaire, murmura-t-elle.

Il y eut un silence, peuplé par la « furia » de la pluie et le roulement sourd du tonnerre, au loin.

— Absolument anormal, n'est-ce pas, comme comportement ?

— Oui, dit-elle. Qu'est-il arrivé à votre ami ? Qu'a-t-il fait ? Pourquoi ne rien dire ?...

— J'ai pensé que peut-être il en était empêché, mais ça ne tient pas. Ça ne tient pas... En fait, il nous a bel et bien appelés au secours.

— Oui, c'est un appel de détresse. Et il a raccroché. Vous n'avez pas cherché à le rappeler ?

— J'ai cherché à le rappeler, mais je suppose qu'il avait débranché l'appareil ou je ne sais quoi.

Un autre silence.

— Quelles conclusions tirez-vous de tout cela ? demanda Éric.

— Qu'il s'agit d'un homme extrêmement agité, accablé... Peut-être a-t-il trop travaillé et a-t-il été victime d'un accès de psychasthénie ou de délire aigu ?... C'est peut-être sa santé, son équilibre mental qui sont en danger... Sa voix... son intonation... Le fait qu'il ait raccroché...

— N'avez-vous rien remarqué d'autre ? N'avez-vous pas fait attention à autre chose ? N'avez-vous été frappée par rien d'autre que par le timbre de sa voix ?

Elle haussa les sourcils, surprise. Elle cherchait à se souvenir.

— Non, dit-elle. Non... j'ai entendu un homme angoissé à l'extrême. Fébrile... Cherchant désespérément de l'aide... l'aide de ses amis... Non, je ne vois rien d'autre. Que fallait-il remarquer ?

— Contre toute attente, ce n'est pas pendant qu'il parle qu'il faut porter toute son attention ; *c'est pendant qu'il ne parle pas.*

CHAPITRE V

— Pendant qu'il ne parle pas ?

Elle tressaillit jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Ce n'est pas ce qu'il dit qu'il faut écouter. *C'est quand il ne parle pas...*

— Pendant les silences ?...

Elle réfléchissait. Essayait de se rappeler.

— Il y avait de la friture sur la ligne, dit-elle. Un peu de friture, comme dans les communications compliquées et en zigzag. À un moment donné, il s'est certainement levé et est allé fermer une fenêtre, ou plusieurs fenêtres... je ne sais pas. C'est ce que vous voulez dire ?

Il lui versa un verre de scotch, ainsi qu'à lui-même, et but. Après quoi, il alluma un cigare, posément, sans se presser, puis :

— Je vais repasser la bande, dit-il en rembobinant. Vous ferez très attention, mais non plus à ce qu'il dit, c'est entendu une fois pour toute et nous avons bien compris son message, mais à chacun de ses silences. Écoutez bien.

Il repassa l'enregistrement entièrement. Depuis A jusqu'à Z. À nouveau la voix de Cavendish s'éleva, grave et triste, inquiète et éplorée. Et à chaque fois qu'il se taisait, Sylvia et Éric redoublaient d'attention, essayant de saisir ce qui se passait ; à chacun des silences, ils essayaient de se transporter *là-bas*, à Manora, dans l'ambiance même de la pièce.

Ils écoutèrent la bande deux fois, trois fois, quatre fois... et à chacun des passages, *ils écoutaient intensément les silences...*

Et au fur et à mesure, la stupéfaction, la surprise, l'incrédulité se peignaient sur les traits de Sylvia, s'accroissaient. À mesure *qu'ils écoutaient la friture*. Ce fut Sylvia qui parla la première.

— Mais... c'est... c'est absolument anormal... absolument anormal... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous faites comme moi, n'est-ce pas ? Plus on écoute entre les phrases, plus on en vient à se poser cette question : QUI ou QUOI était auprès de Cavendish... *autour de lui* quand il a téléphoné ?

— Vous pouvez repasser encore une fois l'enregistrement ?

— Autant de fois que vous le désirez.

Et ils se replongèrent dans cette fantastique audition où il n'était plus question d'écouter la voix de Cavendish, mais ce qu'il y avait AUTOUR de cette voix, ce qu'on pouvait percevoir pendant que cette voix se taisait. Et ça, c'était surprenant... Bien sûr, la première fois, on ne faisait guère attention. On pouvait très bien prendre ça pour de la friture, mais lorsqu'on analysait ce bruit de fond, ces bruits multiples et minuscules, superposés et interférents, c'était tout autre chose.

— Comment interprétez-vous tout cela ? demanda Sylvia.

Sarrasin souffla une bouffée de fumée. Il se leva et alla à la fenêtre où le paysage pleurait sous la pluie. Au loin, la lande semblait rejoindre le gris du ciel et se perdre dans les nuées. Il resta rêveur pendant un instant, puis revint vers le centre de la pièce. La lampe de chevet rutilante projetait des lueurs sanglantes dans cet intérieur agréable quoiqu'un peu austère. Sylvia leva ses grands yeux vers lui et il y retrouva la lande, la pluie et les glycines.

— C'est difficile, dit-il, répondant en retard à la question. Il y a plusieurs sortes de bruits à mon avis. Tout d'abord, il faut faire abstraction de l'artefact, le bruit de la ligne, cette fameuse friture. On y arrive très facilement. Ensuite on distingue plusieurs groupes de sonorités. Il y a des *cliquetis* légers et des *grincements*. Ensuite, on dirait que se superposent des *sifflements* aigus, des sifflements puisés ou modulés de façon lente et intermittente. Enfin, *comme un bruit de crécelle*, par moment.

— C'est une ambiance sonore inexplicable en tout cas. À quoi l'attribuer ?

Éric eut un geste évasif.

— Je ne sais pas. Un fait est certain, c'est absolument anormal.

— Des appareils, des machines ?

— Non, aucun appareil, aucune machine ne peut réaliser une telle ambiance sonore, cette foule de bruits... Autre chose ! À un certain moment, vous l'avez remarqué, il « s'excuse » et va fermer la fenêtre. À partir de ce moment, les bruits multiples semblent baisser en intensité et si j'ose m'exprimer ainsi, en multiplicité.

— À quoi cela correspond-il d'après-vous ?

— Aucune idée. Comme si ces sources sonores existaient dans la proximité immédiate de Cavendish, mais beaucoup plus loin également. Le fait qu'il ait fermé les fenêtres...

— Vous me faites froid dans le dos...

Elle frissonna encore.

Une lueur cinglante illumina le paysage et la pièce. Il y eut comme un gigantesque déchirement de soie, quelque part, au dehors, puis un coup de canon violent retentit, répercuté dans toutes les directions.

Sylvia avait sursauté.

— Tout ça s'annonce fort mal, dit-elle. Et si vous n'alliez pas à ce rendez-vous ?...

Il consulta sa montre tandis qu'un roulement sourd, continu, faisait trembler les vitres et les lustres.

— Ce sera bientôt l'heure, dit-il. Il faut que j'y aille. J'espère surtout que je n'aurai pas à regretter de ne pas y être allé plus tôt.

— Vous n'avez aucune idée de ce que peut représenter cette ambiance sonore autour de la VOIX ?

— Non... ce n'est pas possible. Espérons qu'il y a une explication naturelle. Tout finit toujours par s'expliquer.

Il y avait bien sûr une explication, comme il y en avait une pour CE qu'ils allaient découvrir beaucoup plus tard à une dizaine de kilomètres de Manora, apparemment sans rapport aucun avec Cavendish ; mais ni l'une ni l'autre n'étaient naturelles, ni conformes aux lois de la logique ou du raisonnement.

L'heure approchait où allaient se retrouver les cinq amis de jeunesse, les cinq camarades qui avaient fait leur chemin chacun séparément dans le vaste domaine des sciences et dans la vie, et à qui l'impossible révélation allait être faite. L'impossible révélation qui allait les laisser dans un état de perplexité et de désarroi sans commune mesure avec tout ce qu'ils avaient pu envisager concernant l'insolite appel de Cavendish.

L'heure approchait où pour cinq scientifiques chevronnés, le mot science lui-même allait ne plus avoir aucune signification.

CHAPITRE VI

Igor Cavendish était grand et mince. Des cheveux poivre et sel soigneusement tirés en arrière, le visage glabre, un peu cireux, éburnéen. Deux rides verticales accusées à la commissure des lèvres. Des yeux vifs, intelligents avec de larges cernes. Costume sobre. Nœud papillon. Il allait et venait dans le salon-bibliothèque du rez-de-chaussée, à Manora. De nombreuses portes-fenêtres donnaient sur un parc verdoyant et luxuriant noyé de pluie ; et cela faisait un vaste murmure liquide enveloppant le domaine du physicien. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était à la fois intime et austère avec des boiseries sculptées, des poutres apparentes, des bibliothèques à l'anglaise surchargées de livres, reliés cuir pour la plupart.

Ils se trouvaient tous là réunis, ayant répondu à son appel, assis dans de profonds fauteuils de cuir. Ils s'étaient retrouvés avec un grand plaisir et s'étaient exclamés sur leur changement physique et sur leur âge. Sarrafin était le seul à avoir gardé un aspect jeune et très viril en dépit de ses quarante ans.

Grégoire Moebius était arrivé le dernier avec sa Hilton (il aimait les voitures anglaises). Il en était sorti sous la pluie battante, ayant à peine le temps d'ouvrir un énorme parapluie noir ; il avait traversé la cour et rejoint le hall où ils l'attendaient. Pendant que Jérémie se saisissait de son manteau noir à col de velours et de son pépin, il avait aussitôt distribué de généreux *shake-hand*. La raie sur le côté, les cheveux peignés avec soin, imberbe, des yeux noirs, un léger début d'embonpoint, il faisait penser un peu à Ray Milland. Grégoire Moebius était un spécialiste international des « computers » et des grands complexes de cerveaux électroniques. Mais ça n'allait pas lui servir.

Augustin Gabrino était arrivé à Manora l'avant-dernier. Complètement chauve, le crâne luisant et osseux, un nez busqué de grand aigle royal, des pommettes saillantes, pipe éternelle au coin de la bouche, mastic de grosse toile au col relevé, il avait sauté de sa DS avec son porte-documents et son énorme valise de cuir et s'était dirigé à grands pas vers le seuil grand ouvert. Il avait retrouvé Cavendish, Geoffroy et Sarrafin avec un sourire moqueur, comme si c'était une chose amusante, un rendez-vous secret. Gabrino était l'assistant du P^r Georges Durand, de l'Observatoire de Paris. C'était un astrophysicien

en renom. Ses facultés intellectuelles allaient être d'aucun secours.

La Jaguar violine de Philippe-Olivier Geoffroy avait fait gicler des gerbes d'eau arrachées aux flaques qui gardaient l'entrée de Manora et avait troublé leur regard un instant. Il avait fait claquer sa portière et leur était apparu comme un géant barbu qu'il était. Les cheveux clairsemés sur le front et le bas du visage envahi d'une épaisse toison qui le faisait ressembler à Estève, le célèbre troisième ligne-aile de l'A.S. Béziers, mal fagoté, les vêtements déformés aux entournures, le nœud de cravate mal serré, il était venu en quelques enjambées leur serrer la main, leur laissant l'impression d'avoir les os broyés. Prix Nobel de Biologie.

Éric avait été là avant eux, bien sûr, puisqu'il était tout près de Manora, à quelques kilomètres seulement et qu'il avait fait le voyage en deux étapes. Lorsqu'il avait aperçu le domaine avec ses quatre tours, son aspect ramassé, ses cheminées hautes sur pattes, sa façade envahie de lierre, il avait été frappé par une sorte de malaise, comme devant un lieu maléfique. La propriété de Cavendish était grande et somptueuse, tapie à l'orée d'un parc immense, précédée d'un jardin d'ornement, cernée d'un mur assez haut dont le sommet était garni de tessons de bouteilles, mais dont l'air sévère et docte n'en faisait pas une demeure très accueillante. Il avait dévalé la côte et franchi la grille. Dans le jardin, des milliers de tulipes multicolores, véritable feu d'artifice floral, étaient la seule note gaie de cet endroit rébarbatif. Lorsque Sarrasin avait salué Cavendish qui l'attendait dans le hall, il avait pensé que ce décor, ce site, correspondaient bien, somme toute, à la personnalité du physicien.

Après les premiers échanges de souvenirs, les rappels, les histoires passées, les plaisanteries habituelles, après que Jérémie leur eût désigné leurs chambres, ils s'étaient retrouvés au salon et là on avait débouché un vieux scotch. Gabrino avait bourré sa pipe de tabac hollandais qui fleurait bon le miel ; Moebius avait allumé un énorme cigare et ils s'étaient apprêtés à écouter ce que Cavendish avait de si mystérieux et de si étrange à leur dire.

Au cours des premiers contacts avec lui, rien n'avait transparu de son affolement, de son angoisse, rien n'avait rappelé le ton suppliant de ses appels téléphoniques. S'ils avaient pu, chacun de leur côté, constater que Cavendish était alors fébrile, agité, qu'il leur lançait un véritable S.O.S. et si, pendant ces quarante-huit heures qui précédèrent ce fameux week-end, ils s'étaient perdus en conjectures, il n'en était rien maintenant. Après les politesses préliminaires, ils n'avaient d'yeux que pour la grande silhouette anguleuse de Cavendish qui semblait très à l'aise. Sarrasin n'avait parlé de la présence de Sylvia Corail à personne. Ni à leur hôte, ni à son oncle

Grégoire Moebius.

Éric laissa courir une dernière fois son regard sur la vaste pièce, s'attarda sur le merveilleux clavecin à l'autre bout, sur la harpe et sur le rouet et se dit que Cavendish savait s'entourer de belles choses, puis il alluma une cigarette et souffla une bouffée de fumée.

Cavendish allait parler.

Il parla et ce qu'il dit fut vraiment inattendu.

— Je dois d'abord vous remercier..., commença-t-il d'une voix assurée. Vous remercier vivement d'avoir accepté mon invitation. Je n'osais réellement l'espérer. Je n'osais croire que pas un seul d'entre vous ne manquerait. Et voilà que vous avez répondu au-delà de toutes mes espérances. Merci mes amis... mes chers amis...

Il observa un silence au cours duquel il sembla se concentrer intérieurement, puis ;

— Pourquoi j'ai décidé cette petite réunion ? Pourquoi après tant d'années me suis-je manifesté, ai-je éprouvé le besoin de vous revoir ? De vous rassembler ici ? Vous l'avez deviné, compris peut-être... Il m'est arrivé quelque chose de très grave. Quelque chose qui n'est pas du domaine du *naturel* ou du *logique*. J'ai fait appel à vous car il se trouve que vous êtes justement mes amis, mais tout en même temps des hommes de science. Telles sont les deux raisons primordiales qui m'ont décidé à sortir de mon silence. Telles sont les deux raisons qui ont dicté mon comportement actuel. J'en viens au fait.

Il se versa à boire et avala une rasade. Puis, tranquillement, debout devant eux, agité soudain d'un très léger tremblement, en proie à une grande fièvre, il alluma, après l'avoir bourrée, une pipe en écume, qu'il teta à plusieurs reprises.

Il faisait doux et bon dans ce manoir de la campagne bretonne et le voile de la pluie pouvait bien secouer sa large chevelure au-dehors, les éclairs sourdre à l'horizon comme s'ils cherchaient à percer la grisaille, le tonnerre rouler sa bosse aux quatre points cardinaux, ils ne pouvaient pas ne pas se sentir plutôt euphoriques ; calés confortablement dans leurs vastes fauteuils, ils étaient sur le point d'entendre l'ineffable récit. Sarrasin n'avait pas parlé de son enregistrement non plus, mais il se proposait bien de le leur faire écouter en dehors de Cavendish.

— Pour commencer, reprit celui-ci, j'espère que vous savez que la physique théorique a toujours été ma raison de vivre. Eh bien, je n'aurais jamais cru qu'elle m'amène si loin. Si l'on considère l'homme et son habitat, je veux dire l'Univers visible et matériel *qui ne va pas sans lui*, on est amené à se poser de multiples questions. Vous

connaissiez aussi bien que moi les fameux tests concernant « ce que l'on sait », « ce que l'on peut savoir », « ce que l'on ne sait pas et ce qui reste du domaine du raisonnement par élimination » et « ce que l'on ne saura jamais »...

Il s'interrompit et regarda pleurer les vitres ruisselantes pendant un court instant, les yeux dans on ne sait quel monde inconnu. Déjà ses invités étaient surpris. L'Univers ? Où allait-il en venir ? Il reprit :

— Débarrassons-nous rapidement de ces questions préliminaires que suscite cette mécanique gigantesque qu'est l'Univers. Première question : l'Univers a-t-il été créé à un moment donné ou a-t-il toujours existé, de toute éternité ? Nous savons scientifiquement qu'il est en expansion, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une gigantesque explosion en cours. Par conséquent, si l'on inverse le processus par l'imagination, on obtient le contraire d'une explosion : une contraction jusqu'au point 0 où l'Univers n'était qu'un atome extrêmement condensé, infiniment pesant. L'atome primitif. Cet atome primitif a-t-il été créé ou existe-t-il de toute éternité par lui-même, doué d'un processus cyclique d'explosion et de contraction ? C'est gênant pour l'esprit cette matière pulsatile au fil des siècles, existant depuis toujours, pour elle-même, par elle-même... La matière serait divine dans ce cas. L'Univers serait Dieu. Écartons cette hypothèse et voyons ce que l'on peut dire en continuant à être logique. Nous sommes arrivés jusqu'à l'atome primitif. Continuons à remonter le cours du temps. Avant l'atome primitif il n'y avait rien. On admet que c'était le néant. Cet Univers dans lequel nous vivons peut-il être né de RIEN ? RIEN peut-il s'organiser spontanément en quelque chose, en ce merveilleux ensemble doué de tant de visibles intentions ? Force nous est d'admettre une intervention AUTRE. Une énergie spirituelle intense, un champ électromagnétique se transformant en lumière, la lumière se transformant elle-même en particules, en matières, au cours de l'explosion gigantesque. Mais ce phénomène « univers », fait en définitive d'une titanesque multiplicité d'ondes électroquantiques enroulées sur elles-mêmes et formant la matière, existe par rapport à un système de référence. Je me suis demandé si ce système de référence, ce substrat, échappait en permanence à nos investigations ou s'il nous était accessible... Comment se faire une idée ? Comment envisager, approcher un tel mystère ? Explorer le substrat dans lequel se meut l'Univers, n'est-ce pas un problème essentiellement métaphysique ? Et quel moyen possédons-nous ?

Éric Sarrasin sursauta.

Il se passait quelque chose.

Il regarda les autres. Chacun d'eux affichait une expression d'étonnement ou de stupéfaction particulière propre à leur

tempérament. En plus de l'étrangeté des propos, de toute façon eux aussi s'étaient rendu compte de l'anomalie.

CHAPITRE VII

C'était difficile à définir. Tout d'abord, les propos de Cavendish devenaient de plus en plus insolites. Que voulait-il dire ? Pourquoi ces généralités sur l'Univers ? Qu'était à ses yeux le *substrat*, le système de référence ?...

Mais là n'était pas le plus curieux.

Éric le fixa attentivement. Il fixa sa silhouette dégingandée qui allait et venait devant eux. Exactement entre le tableau noir et le bureau. Moebius s'était redressé et s'était agrippé aux bras de son fauteuil. Gabrino avait retiré la pipe de sa bouche et la tenait à quelques centimètres de ses lèvres... Cavendish continuait à s'exprimer, mais il se passait quelque chose d'étrange, d'impossible, d'absolument anormal.

Sa voix était devenue plus faible, plus lointaine. C'était extraordinaire ce qu'ils ressentaient tous confusément. La voix de Cavendish leur parvenait, non pas comme s'il parlait devant eux, mais comme s'il était à quelques dizaines de mètres.

Il continuait :

— Vous avez également entendu parler du système GRASER, le laser à rayons gamma, dont le principe est l'activation d'un filament de béryllium associé à un isotope particulier déterminé par le calcul, et qui nécessite un complexe énorme d'ordinateurs pouvant traiter des milliers et des milliers d'opérations à la fois. Dont le « pompage » est pratiqué par des lasers ordinaires répartis de façon annulaire autour de lui.

Éric regarda Gabrino, Moebius regarda Éric et les autres. La plus intense stupéfaction se lisait dans tous les yeux maintenant. C'était extraordinaire. Cavendish, dont le comportement avait été anormal dès le premier coup de fil, dont les propos bizarres allaient des théories de l'Univers à celle du substrat en aboutissant à un point expérimental aussi particulier que le Graser, n'avait pas l'impression de s'apercevoir de quoi que ce soit.

Sa voix était si loin maintenant qu'elle semblait presque venir de l'extérieur. Elle n'était pas affaiblie. Ce n'était pas une baisse propre de l'intonation. C'était vraiment comme si leur ami leur adressait la parole depuis un point de l'espace fort éloigné...

Ils comprendraient encore quelques fragments de la suite :

— Toute l'idée est là. Ce Graser émettant des rayons gammas cohérents, en phase, ne pourrait-il être appliqué à... Ce Graser émettant des rayons gammas cohérents, en phase, ne pourrait-il être appliqué à...

Moebius se leva d'un bond.

— Cavendish !... appela-t-il.

Mais le physicien ne l'entendait pas. Il continuait à parler et à répéter semblait-il la même dernière phrase, mais aucun son ne leur parvenait. Et d'ailleurs, un deuxième étrange phénomène l'affectait.

Cavendish continuait à parler, à aller et venir devant eux, à quelques pas, mais sa silhouette paraissait se faner et les couleurs s'estomper, comme si, tout en restant à la même distance, il était dans un monde lointain.

Un à un, ils se levèrent, Sarasin, Moebius, Gabrino, Geoffroy, les yeux fixés sur l'impossible spectacle de cet homme dont les contours pâlissaient devant eux, dont la voix n'était plus audible...

— Cavendish !... cria Moebius pour la seconde fois.

Il tourna des yeux affolés vers Éric.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il angoissé. Voyez-vous la même chose que moi ?

— Oui... oui..., fit Éric. Je pense que nous sommes témoins du même phénomène.

Effarés, les autres acquiesçaient à leur tour.

La silhouette de Cavendish allant et venant, s'adressant à on ne sait quel auditoire, s'agitait toujours contre le tableau noir. Mais cette silhouette était devenue si pâle, si pâle, qu'on se demandait si ce n'était pas un reflet ou un fantôme.

— *Mais il disparaît !!!*

— *Il devient invisible... Grands Dieux !!!*

— Non, non... pas invisible... C'est un effacement progressif.

— On ne le voit presque plus !

— Il faut faire quelque chose...

— Igor... Igor... Est-ce que tu m'entends ? Qu'arrive t-il ? Que se passe-t-il ?

Moebius fit un pas vers l'extraordinaire phénomène.

— Ne bouge pas, conseilla Gabrino. On ne sait pas à quoi nous avons affaire.

— Mais on ne peut laisser s'accomplir une chose pareille !

La porte s'ouvrit derrière eux.

Ils se retournèrent comme un seul homme.

Jérémie.

Jérémie le serviteur de Cavendish. Sa grosse tête ronde, ses yeux à fleur de peau contemplant l'impossible spectacle, il avait l'air plein de commisération, immobile sur le seuil.

— Que se passe-t-il Jérémie ? demanda Gabrino d'une voix altérée.

Jérémie hocha tristement la tête.

— Ça devait arriver... ça devait arriver..., dit-il. Il a touché aux *forces*... Il ne fallait pas...

Cavendish n'était plus qu'une forme floue qui s'agitait faiblement au centre de la pièce. Il fallait faire un réel effort pour l'apercevoir. On le voyait à travers le marbre de la cheminée et la boiserie de la bibliothèque. Et on avait l'impression que ces vagues reflets dessinant par instant l'habitus d'un bipède humain, continuaient à faire conférence devant l'invisible.

Ils étaient abasourdis, sidérés, immobilisés, incapables du moindre geste, de la moindre réaction.

Pendant un moment encore, à l'endroit où se trouvait Cavendish, quelques instants auparavant, on put voir aller et venir l'étincelle brillante de son bouton de manchette. Tout ce qui restait de lui. Puis cet éclat disparut à son tour, et, aussi impensable que cela puisse paraître, il ne resta plus rien.

Plus rien de Cavendish. Plus rien de visible ni d'audible.

Jérémie ferma la porte et pénétra dans la pièce.

Le silence était seul troublé par la pluie triste qui noyait Manora sous son linceul liquide. Les horizons s'éclairaient toujours de lueurs intermittentes. Le roulement sourd du tonnerre se rapprochait peu à peu.

La lumière baissa d'intensité, puis reprit.

C'était inimaginable.

Le premier, Moebius, sortit de l'hébétude, de cette sorte de prostration dans laquelle les avait plongés cette impossible disparition. Car c'est bien ce qui venait de se passer. En plein XX^e siècle, un homme venait de disparaître sous les yeux des quatre hommes de science qu'ils étaient.

— Nous n'avons pas rêvé, n'est-ce pas ? Aucun de nous n'a rêvé cette chose là ? Cavendish vient bien de disparaître sous nos yeux ?...

— Une chose pareille est-elle possible ?

— Seigneur... qu'est-il arrivé ? Que s'est-il passé exactement ?

Jérémie s'avança encore.

— Que vouliez-vous dire au sujet de Cavendish ? Au sujet des forces ?

Il eut un geste évasif.

— Je ne sais pas. Il parlait toujours de choses étranges, de *forces inconnues*. Il sera allé trop loin... Je ne suis pas un scientifique, je ne suis qu'un homme modeste, mais il ne faut pas défier le ciel... ça non ! J'avais le pressentiment qu'il lui arriverait malheur un jour ou l'autre...

— Mais enfin, ça dépasse l'imagination ! Avait-il déjà parlé d'un phénomène semblable ? Craignait-il quelque chose qui ressemble à ça ? À ce qui vient de se passer ?

Gabrino s'était avancé vers l'endroit où Cavendish avait disparu et il soufflait la fumée de sa pipe dans tous les sens, faisant de véritables nuages.

— Non, il n'est pas devenu invisible, estima Éric. Il semble qu'il ait été exclu de notre espace-temps.

— Exclu de notre espace-temps ! s'exclama Moebius comme s'il venait de recevoir une tonne de plomb sur les épaules. Exclu de notre espace-temps ! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide.

— C'est pourtant ce qui vient de se produire sous nos yeux.

— Cherchons dans toute la pièce. Palpons dans tous les sens. Peut-être est-ce un simple cas d'invisibilité ?

— Un simple cas d'invisibilité ???

— Il faut fermer la porte. Il faut fermer la porte.

— Je l'ai refermée dès que je suis entré, dit Jérémie. Personne n'a pu passer par là. Même pas un homme invisible.

— Homme invisible..., répéta machinalement Geoffroy comme en lui-même.

En fait, aucun d'eux n'y croyait. C'était évidemment tout autre chose.

Malgré tout ils fouillèrent la pièce de fond en comble, pour une ultime vérification, comme poussés par l'illogique, émettant des nuages de fumée. Mais rien de vivant ne put être mis en évidence. Nulle part ils ne rencontrèrent le corps de Cavendish. Les nuages de fumée ne dessinèrent pas sa silhouette.

Après une bonne heure d'efforts, ils durent s'avouer vaincus et c'est

absolument effondrés qu'ils durent convenir de leur mésaventure et de la réalité de la chose. Cavendish avait bel et bien disparu, sous leurs yeux, AILLEURS, dans un autre monde, dans un autre espace-temps, dans un autre système de référence.

— Mon Dieu ! fit Gabrino, et il se laissa aller dans son fauteuil.

Geoffroy s'essuyait le front où perlait une sueur froide.

— De toute façon, veillons à ce que cette pièce reste fermée. Nous n'ouvrons que prudemment, ne laissant passer qu'une personne à la fois.

— Je n'ai jamais entendu pareille ânerie. Non... Non... Cavendish ne s'est pas rendu invisible. C'est sans doute bien plus grave que cela. Cavendish *n'est plus ici*.

Jérémie les regardait tour à tour, sans expression. Ils étaient tous incapables de réaction, incapables de formuler la moindre hypothèse. Il leur semblait être dans une sorte de flou intellectuel ou l'idéation était ralentie et lourde. Ils étaient placés devant un fait accompli, vérifié par leurs sens non abusés et ce fait était en lui-même impossible.

Ils avaient vérifié expérimentalement un événement qu'ils savaient ne pas pouvoir exister. Ils avaient assisté à l'indicible sachant bien qu'il n'y avait aucune explication à cela.

Geoffroy, le géant barbu, se mit à bégayer au bout d'un moment, sans raison :

— Il... il... faut... faut... avertir... la po... police..., dit-il.

Il y eut un silence.

La pluie redoublait de violence à l'extérieur et tambourinait les carreaux comme si elle voulait qu'on lui ouvre, comme si elle voulait se frayer un passage, pénétrer dans la pièce pour ajouter encore à leur trouble, à leur inquiétude, à l'insolite de la situation...

CHAPITRE VIII

Sylvia n'était pas restée inactive pendant tout ce temps-là. C'eût été mal la connaître. Dès qu'Éric avait tourné le dos, elle s'était débrouillée pour se faire prêter la Méhari d'Exeter, le barman aux yeux bleus, qui n'avait pu lui refuser, sur la vue d'une carte de presse et du plus beau des sourires. Puis, munie d'une carte d'état-major, elle avait décidé sous la pluie battante, de visiter les environs immédiats de Manora.

Rompue à tous les sports, ski, ski nautique, surf, karaté, tennis, natation, sachant conduire un poids lourd aussi bien qu'une « pétrolette » en passant par toutes les voitures de tourisme, ayant son brevet de pilote en poche, les armes de poing n'ayant pas de secret pour elle, et, pourtant, gracieuse et féminine comme on ne l'est pas, Sylvia était d'un tempérament téméraire et aventureux. Séduire Exeter avait été un jeu d'enfant. Bien serrée dans un manteau de pluie avec capuchon, chaussée de bottes tout-terrain, assise au volant de la voiture, elle était prête à apporter sa contribution personnelle à l'affaire.

Les essuie-glaces ronronnaient tristement et le paysage mouillé, gris et vert, tremblait derrière le pare-brise. Elle parvint rapidement jusqu'au point où l'on domine Manora et trouva la demeure sinistre avec sa façade de lierre, ses hautes cheminées, ses tours. Sinistre et tapie comme une bête à l'orée de son parc d'ornement.

Elle s'approcha et vit les voitures, dont celle d'Éric, garées dans la cour. Elle vit les fenêtres éclairées, et, parvenue devant la grille, elle contourna le domaine, bien décidée à explorer pouce par pouce toute la périphérie. La pluie tambourinait le capot et la carrosserie, le moteur tournait rond.

Au bout d'un certain temps, après avoir erré autour de Manora et de son grand parc qui n'offrait rien de particulier si ce n'est le mur de pierre effondré en plusieurs endroits, elle s'enfonça vers l'intérieur des terres.

La Méhari est une bonne sauteuse ; prévue à cet effet, elle remplit bien son rôle ; mais cela cahotait durement.

Rapidement, après quelques champs de pommiers et quelques haies, le paysage redevint désolé. Une grande étendue désertique fit place

aux arbres nichés autour de Manora. La pluie redoubla d'intensité, l'horizon s'illuminait de part et d'autre de lueurs crépusculaires et sonores. Le ciel, s'abattait sur la terre. Des champs de bruyère et d'herbe sauvage, des ronces, des buissons, de grosses pierres bossues et ventruées qui montaient la garde, une région de collines sur la droite, au loin, tel était le décor dans lequel s'enfonçait la Méhari jaune qui faisait jaillir des gerbes d'eau à chaque flaque.

Après avoir zigzagué au milieu de cette lande désolée, elle parvint au niveau de formations montagneuses qui se dressaient à l'ouest. Là, il fallait quitter la piste et couper à travers champs. Ce qu'elle fit en espérant que la voiture n'aurait pas trop à souffrir de ce périple et qu'Exeter ne regretterait pas sa générosité. Bientôt, après avoir sauté sur des cailloux à demi enterrés, après avoir évité des sous-dénivellations pleines d'eau de pluie, elle se présenta entre deux collines assez abruptes, un véritable défilé. Là, la végétation était un peu plus dense. Elle s'y engagea délibérément et parvint jusque dans un cirque naturel...

Alors elle sut qu'elle n'avait pas fait tout ce chemin pour rien. Elle sut qu'elle avait eu raison de prospecter les alentours. Elle coupa le moteur et se cala en arrière dans son siège, littéralement fascinée. Elle ferma les yeux un instant, pâle comme une morte.

La pluie avait diminué d'intensité. Quand elle rouvrit les yeux, elle constata qu'elle n'avait pas rêvé. La *soucoupe volante* était là, à cent mètres devant elle. Immense. Comme un disque ; ou plutôt comme deux couvercles métalliques plaqués l'un contre l'autre. Immobile. Luisante comme de l'étain poli.

Sylvia Corail était restée pendant un moment sidérée, incapable de réaction, incapable du moindre geste tant cette rencontre était ineffable et inattendue.

Une *soucoupe volante* ! Un OVNI ! Un de ces mystérieux objets qui défrayaient toutes les chroniques journalistiques depuis ces dernières années ! Une de ces extraordinaires soucoupes volantes responsables de ces lueurs dans le ciel, responsables de ces photos prises habilement, un peu floues, et qui défiaient toute analyse ! Un de ces insolites objets aperçus par des témoins les plus variés et les plus divers dans l'espace et dans le temps. Aperçus par des paysans ou des pilotes d'avions, des cosmonautes ou même par des astrophysiciens comme Clyde Tombaugh (1).

Bien sûr, Sylvia, amateur de sensationnel, avait lu et relu toutes les revues, et les mises au point consacrées. Elle s'était même fait la réflexion, devant la multiplicité étonnante des témoignages, qu'elle-

même n'avait jamais rien vu de semblable.

Et voilà qu'elle se trouvait nez à nez avec un de ces objets volants. Et celui-là était bien réel. Elle l'avait bien *réellement* sous les yeux. Elle ne rêvait pas.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Elle regretta de ne pas avoir emporté d'appareil photographique ou de caméra. Mais on ne peut pas tout prévoir.

Cet engin était bien tel que la plupart des témoins oculaires avaient l'habitude de les décrire. La partie inférieure reposait sur le sol. La couleur était celle de l'étain ou du plomb fondu. Cela brillait sous la pluie.

Sylvia, toujours au volant, écarquillait les yeux pour essayer d'apercevoir des détails. L'engin avait au moins vingt à trente mètres d'envergure et une dizaine de hauteur. Pas de hublots. Pas d'aspérités. C'était lisse. Circulaire.

Il n'y avait pas de lueur non plus et on n'entendait pas de bruit de moteur.

Était-ce dangereux ?

Cela l'avait-il repérée ?

Elle était hésitante. Que faire ?

Finalement, et comme tout avait l'air parfaitement calme et immobile, elle prit le parti de sauter à terre. Elle fourra les clefs de la voiture dans son sac et avança vers l'objet.

Sylvia serra son capuchon autour du cou en tirant sur la petite cordelette. La pluie glissa sur son visage et ses grands yeux couleur de glycine contemplèrent l'inimaginable spectacle. Elle parcourut lentement la distance qui la séparait de l'appareil, en trébuchant parfois sur une racine, ou sur une motte de terre. Très lentement. Seule devant cette écrasante apparition, ses bottes pataugeant dans d'innombrables flaques d'eau, elle parvint jusqu'à une dizaine de mètres de l'engin. Elle s'arrêta, la respiration courte, un peu blême. Tout semblait mort et figé autour d'elle. Cette masse métallique ne bougeait pas. Personne tout autour. On ne distinguait toujours pas de hublots ou d'issue. Pas d'instruments ou antennes ou collimateurs sur les parois lisses, absolument lisses... La pluie s'était faite légère, légère... comme un voile ténu...

Les yeux toujours fixes, Sylvia avança encore, de plus en plus prudemment. Enhardie par l'aspect pétrifié de cette chose, elle s'approcha.

Il y avait des traces de brûlures tout autour. Dans un vaste

périmètre, l'herbe, les plantes sauvages, même les pierres étaient carbonisées.

Son pied buta sur des cadavres d'oiseaux morts. Ce n'était donc pas si inoffensif...

Et si cela s'élançait dans le ciel tout d'un coup. Et si cela repartait ? Elle était folle de se tenir si près...

Il fallait fuir.

Pourtant une force inconnue la pressait d'aller de l'avant. Contre toute considération, elle vint encore plus près. Elle était sous le disque maintenant. L'extrémité inférieure reposait sur le sol, et, au-dessus d'elle, comme une aile immense, ronde et sinistre, la partie discoïde se dressait à cinq ou six mètres de hauteur.

Elle avança encore.

Si cet engin démarrait brusquement, elle était carbonisée. Ce qu'elle faisait était d'une folle témérité. Elle le ressentait profondément, mais la curiosité était la plus forte ; elle allait peut-être enfin savoir... Voir de près ce mystère et peut-être avoir des explications...

Elle était juste devant la paroi de la partie inférieure renflée qui touchait le sol. Nul ronronnement, nulle vibration, nul bruit n'en provenait. Pas de lumière non plus. Cet engin semblait avoir été déserté...

La paroi n'est plus qu'à quelques centimètres. Elle peut la contempler tout à loisir, en examiner les détails.

De près, ce métal inconnu n'est pas lisse. Il est rugueux. Il comporte un fin réseau pointillé en relief. Comme du papier de verre. Une odeur âcre s'en dégage. Âcre et douceâtre en même temps. Une odeur caractéristique mais nouvelle pour Sylvia. Elle a envie de toucher le métal... elle y pose la main rapidement... c'est froid... rugueux au toucher. En levant la tête, elle voit l'immense disque qui la domine.

Par moments, son cœur bat plus vite et elle a envie de fuir. Mais elle se dit que toutes les découvertes ne se font parfois qu'au prix d'un danger important...

Elle pense aux premiers hommes de l'espace, puis dans la Lune... aux pionniers... Eux aussi ont risqué leur vie à maintes et maintes reprises. Elle est sur le point de faire une fabuleuse découverte... Il faut continuer.

Elle tourne autour de l'embase parfaitement circulaire. Tout est de structure uniforme. Ce vaisseau n'a pas l'air de vouloir livrer son secret.

Et soudain, elle sursaute !

Là !

Une ouverture !

CHAPITRE IX

C'est extraordinaire !

Elle a contourné l'embase prodigieuse de ce vaisseau venu de l'espace et alors qu'elle ne s'y attendait plus, elle vient de découvrir une ouverture.

Une ouverture ovale un peu plus grande qu'un homme, béante, sur le flanc de l'appareil. On peut même distinguer le sol fait du même métal, qui monte légèrement vers l'intérieur. Le reste est noyé de pénombre. Au fond on ne distingue pas.

Elle inspecte les arêtes aiguës de cet orifice. Pas de système de fermeture visible. L'âcre odeur est plus forte maintenant.

Est-elle devenue folle ?

Va-t-elle rester là devant cet incommensurable danger ?

Ne vaudrait-il pas mieux partir ? Aller chercher quelqu'un ? Des témoins oculaires ? Des photographes ?

Elle hésite. Elle sait qu'elle n'est plus à une tentative près. Elle va pénétrer à l'intérieur. Elle va commettre cet acte insensé.

Sachant bien que c'est de sa part un geste de folie pure, elle se présente sur le seuil de l'inimaginable sas.

Elle le franchit ; grimpe la marche que fait le bord inférieur et se retrouve entre quatre parois métalliques. C'est un bref couloir qui monte en pente douce. Il y a une autre porte ovale au fond. Elle regarde autour d'elle. C'est le même matériau, granuleux comme du papier de verre. Elle inspecte le bord libre de l'ouverture et n'arrive pas à détecter de système de fermeture. Pourtant cela doit bien se fermer.

Elle ne peut plus reculer maintenant. Elle met un pied devant l'autre, lentement. Le sol est dur comme le serait un sol de métal. Elle se demande un instant quel rapport a cet objet avec Cavendish ou simplement s'il peut y avoir un rapport. Ne peut répondre à cette question pour l'instant.

— Seigneur !... murmure-t-elle tout bas. Protégez-moi...

Elle n'en continue pas moins cependant. Elle parcourt tout le couloir. Le jour envoie un éclaircissement glauque et diffus de l'extérieur

vers l'intérieur. L'âcre odeur est de plus en plus forte. Dans quel monde étrange et étranger pénètre-t-elle ? C'est inconcevable.

Et si quelque chose se fermait ? Si elle allait rester prisonnière et que le vaisseau décolle ?... Elle se rappelait les relations de vitesse de déplacements foudroyantes, de décollages fulgurants, d'arrêts brusques, de changements de direction à angle droit. Son organisme à elle, n'était pas prêt pour de telles accélérations. Ce serait la mort par arrêt circulatoire aigu...

Elle est oppressée maintenant. Elle réalise avec acuité toute la folie de sa tentative, toute la folie de cette exploration.

Elle continue.

Le couloir fait un coude, c'est la raison pour laquelle elle n'apercevait pas encore l'intérieur.

Elle suit la galerie et a pendant quelques secondes l'impression d'être claustrée. Cela dure peu car elle parvient à un deuxième seuil, le dernier segment de la courbure à rayon de courbure inverse du premier et débouchant à l'intérieur de l'objet.

Haletante, elle contemple l'extraordinaire spectacle, ayant de la peine à réprimer un cri.

L'intérieur d'une soucoupe volante !

Était-elle la première femme au monde à voir cette chose inouïe ? Était-elle le premier être humain à visualiser ce qu'il y a *dans* un OVNI ? Était-elle la première et la seule à avoir eu accès à ce domaine hautement interdit ?

Elle est palpitante sur cet ineffable seuil, écarquillant ses prunelles, son cœur battant à tout rompre dans sa poitrine.

Première constatation : on peut voir de l'intérieur vers l'extérieur. À *travers* la paroi de métal ; du dedans au dehors. Ce qui n'est pas le cas en sens inverse.

Une large baie circulaire cerne la pièce laissant voir le paysage montagneux. Elle distingue même, de l'endroit où elle se trouve, la trouée par laquelle elle est arrivée, et sa voiture garée au loin. Elle voit le jour glauque et spectral, le paysage inondé de pluie, les nuages bas, quelques champs de fleurs mauves à flanc de colline...

Puis son regard détaille ce qu'il y a dans la salle ronde. Cette salle, sans doute le poste de commande, occupe toute la partie inférieure de l'appareil, toute l'embase ; elle est plus bas que le disque lui-même.

Elle s'enhardit encore et y pénètre délibérément.

Au centre, deux cônes, sommet contre sommet, stalactite contre stalagmite, sol-plafond. Faits du même métal brillant granuleux et

entourés d'un cylindre de matière transparente. Une sorte de sablier dans une colonne de « verre ». Sur les parois des deux cônes courent de multiples taches lumineuses. Dans tous les sens. De petits spots de toutes les couleurs – *et même de couleurs qui n'existent pas sur terre et qu'elle voit de ses yeux étonnés pour la première fois* – courant tout le long de la surface des deux cônes, s'entrecroisant, s'enroulant en spirales, en phases pendant quelque temps puis semblant exploser dans toutes les directions.

Il y en a de toutes les dimensions, punctiformes très brillants, ou ronds comme des pois chiches, ou comme une pièce de cinq francs. Ce ballet incessant fait comme un fourmillement, comme un feu d'artifice.

Autour de cette colonne centrale, trois anneaux d'une matière inconnue, comme de l'albâtre. Trois anneaux superposés, à hauteur d'homme, tenant sans l'aide d'aucun support, immobiles...

Le cœur battant, Sylvia fait le tour de cet élément central. Le sol que ses bottes foulent est également métallique, mais dépourvu de granulations et rugosités.

Son attention se porte sur la cloison périphérique circulaire. Elle se divise en deux segments. Le segment supérieur est en quelque sorte la « vitre » panoramique.

Le segment inférieur comporte une avancée en pupitre. Sur ce pupitre unique et circulaire courent également d'autres étincelles tournoyant à grande vitesse. De multiples points lumineux de couleurs diverses ceignent le poste de commande. Parfois certains s'arrêtent net, oscillent, ou s'enroulent en spirale, puis repartent. Parfois ils dessinent des images bizarres : des créneaux, des arabesques, des sinusoïdes, des faisceaux d'ondes avec des nœuds.

Parfois une de ces étincelles stoppe net et clignote, comme affolée.

Tout cela est rapide, silencieux, extraordinaire, incompréhensible.

À hauteur d'yeux et suspendues dans le vide, des boules aux reflets luisants, de différentes grosseurs. Métalliques.

Sylvia fait lentement le tour de cet étrange lieu et repère au total quatre groupes de quatre boules suspendues. En les observant attentivement, on découvre qu'elles sont affectées de plusieurs mouvements ultra-lents. Tout d'abord une sorte de spin : elles tournent sur elles-mêmes. Ensuite une sorte de translation qui les écarte de leurs positions initiales, puis les y ramène. Le plafond est légèrement voûté et semble de nacre. Des lueurs vagues et sourdes y rougeoient faiblement, comme des yeux. Mais cela est flou, lent, disparaissant à un endroit, réapparaissant à un autre.

Enfin, au sol, quatre cubes métalliques répartis près de la paroi périphérique aux quatre points cardinaux. Comme des sièges.

Elle se demande s'il y a des pièces et étages supplémentaires, et si oui, quel en est l'accès. Elle reste ainsi, tournant lentement autour du cylindre central et se demandant à quel extrême et ahurissant degré de technologie tout cela peut bien correspondre. Quelle apparence peuvent bien revêtir les maîtres de cet engin, les maîtres de cette technicité.

C'est alors qu'elle aperçoit au sol quelque chose d'insolite.

Elle s'arrête, aux aguets, retenant presque sa respiration. Elle observe avec minutie.

Là, devant elle, le long de la paroi verticale du panneau, *une ombre descend* lentement. Une sorte de plage ou de tache noire, glisse et atteint le sol, s'y coule, devenant alors plan horizontal. Là, elle s'immobilise.

Sylvia recule d'un pas.

D'autres taches naissent au même endroit, polymorphes, et glissent à leur tour, deviennent planes et se regroupent autour de la première. Puis elles se mettent à avancer très lentement dans la direction de Sylvia.

La jeune femme les observe de tous ses yeux, comme hypnotisée. Il n'y a aucun relief. Même pas une fraction de millimètre. Ce sont vraiment des taches vivantes, à même le sol. « *Des êtres plans* » pense-t-elle. « *Des êtres à deux dimensions* », et sans le vouloir, elle évoque la démonstration d'Einstein concernant les êtres plats devant la sphère.

Les taches avancent toujours, vivantes, ineffables, vers la jeune femme.

C'est alors qu'elle a un haut-le-corps. Un chuintement crissant vient de retentir. Suivi d'un autre.

Les issues viennent de se refermer.

CHAPITRE X

L'inspecteur Crabe serra les mâchoires. Cheveux en brosse, yeux enfoncés et petits mais vifs et intelligents, pommettes saillantes, bouche mince, revêtu d'un mastic mouillé et fripé serré à la taille, il était furieux. Il extirpa une gauloise bleue sans filtre d'un paquet en mauvais état et la plaça au coin de sa bouche, puis l'alluma hâtivement avec un briquet.

Il était plutôt maigre ; assez grand.

Il se mit à faire les cent pas sur le tapis qu'il avait mouillé de ses grosses bottes.

Après avoir tapoté machinalement la cendre de sa cigarette au-dessus d'un cendrier, il fit volte-face.

— *Disparu ?* proféra-t-il d'une voix cassante. Disparu sous vos yeux ?

Il s'immobilisa face à eux, et le glacié délavé de ses yeux bleus les fixa sans aucune bienveillance, sans battre des paupières. Ce regard avait un éclat métallique insupportable.

Crabe était accompagné de deux gardiens qui restaient près de la porte, massifs et neutres comme des bovins.

— Il se tenait à l'endroit même où vous vous trouvez, fit remarquer Éric Sarrasin d'un ton plutôt acide.

Il n'aimait pas la personnalité de ce flic.

Ce dernier resta de marbre. Il était venu de Nantes dans la soirée sans perdre de temps. C'était un grand policier en ce sens qu'il avait choisi sa carrière pour ce qu'elle représentait à ses yeux. Il avait suivi l'École de Police avec succès et passé brillamment tous ses concours. Il alliait une solide intelligence de son métier à un bon sens précis et populaire ainsi qu'à une connaissance intuitive et expérimentale de l'âme humaine. C'était un tireur d'élite et, de plus, judoka ceinture noire douzième dan. Une rareté. Mais ça n'allait, de toute façon, lui être d'aucun secours.

Il examinait les quatre hommes qui l'avaient appelé en catastrophe, comme s'il était au zoo, et qu'ils soient, dans leurs cages, d'étranges spécimens de races disparues.

Il se décida, après s'être un tant soit peu calmé :

— Voyons, vous m'avez fait venir pour enquêter sur la disparition de Cavendish, votre hôte et ami, et vous me racontez des fables maintenant ? Vous voulez que je vous coffre tous les quatre ?

Il y eut un lourd silence, chargé d'un ne sait quelle menace.

— Vos noms, prénoms et qualités, reprit Crabe d'une voix glaciale.

Il sortit un calepin de sa poche et commença par Gabrino. L'inspecteur fut très minutieux, demandant des précisions, des dates, des noms de lieux...

Lorsqu'il en eut terminé avec les identités, petite opération qu'il voulait humiliante, il relut son calepin puis le fourra dans sa poche.

— Parfait, dit-il.

Il se mit à la place qu'occupait l'infortuné Cavendish, devant le tableau noir.

— Nous allons reprendre depuis le commencement. Je vous avertis que si vous recommencez à me raconter des imbécillités, vous ne terminerez pas la soirée ici. C'est clair ?

Sarrasin commençait à se dire que l'affaire prenait une tournure qui ne lui convenait guère. Il était évident qu'ils allaient avoir de la peine à se faire comprendre. Ils avaient longuement hésité à prévenir la police après avoir fouillé la demeure respectable de fond en comble. Pourtant il avait bien fallu qu'ils se décident. Il importait d'en référer aux autorités.

Mais expliquer ça à un représentant de la loi, c'était un autre histoire.

— Alors, reprit celui-ci impitoyable. Vous m'avez appelé pour la soi-disant disparition du P^r Igor Cavendish. Je vous écoute.

Ce fut Sarrasin qui décida de tenter la relation des faits pour la seconde fois et de façon plus précise.

— Cavendish et nous, dit-il en se levant, étions des amis de collège et d'université. Nous nous étions en fait très peu quittés pendant notre jeunesse, partageant un goût commun pour les sciences, les mathématiques, la physique, l'art classique, avec une certaine idée de la morale et de l'ordre traditionnels. Puis la vie nous a séparés. Sans nouvelle, ou presque, les uns des autres depuis pas mal d'années, Cavendish se rappelle soudainement à notre souvenir en nous convoquant à cette réunion extraordinaire. Quelque chose comme une découverte scientifique ou une invention dont il n'aurait plus été le maître...

— L'apprenti sorcier en somme ?

Sarrasin hésita, puis :

— Si vous voulez. Peut-être est-ce finalement quelque chose comme ça. De toute façon, il n'a rien voulu dévoiler au téléphone. Il a préféré nous donner rendez-vous à Manora pour le surlendemain. Aujourd'hui donc, puisque nous voilà. Il est à noter (et je n'en ai parlé à personne sauf à une amie qui m'accompagne) que j'ai pu obtenir l'enregistrement intégral de cette conversation téléphonique et que j'y ai relevé de curieuses anomalies.

— Vous avez cet enregistrement ?

— Oui.

— Nous verrons ça tout à l'heure. Continuez.

Les trois compagnons de Sarrasin écoutaient avec beaucoup plus d'attention tout d'un coup.

— Donc nous nous retrouvons ici en fin d'après-midi, et, après les préliminaires, Cavendish nous fait asseoir et se met à nous expliquer la raison scientifique de cette étrange convocation. Un peu fumeuse à mon avis. Je le revois encore, debout, approximativement où vous vous trouvez, inspecteur, allant et venant de long en large. Il se met alors à développer sa théorie sur l'Univers et ses recherches sur un certain substrat, sur un système de référence. Nous n'avons pas très bien compris. Puis il cite une expérience plus précise portant sur le Graser.

— Graser ?

— Une sorte de laser à rayons gamma. Du domaine de l'expérimentation pour l'instant. En fait, aucun de nous n'a pu saisir le rapport entre Cosmogénèse et Graser. Il n'a pas eu le temps matériel de poursuivre. Première constatation : sa voix devenait insensiblement plus lointaine... comme s'il s'éloignait... Puis, nous vous l'avons déjà dit, sa silhouette s'est mise à diminuer de luminosité, et il s'est *comme effacé* dans l'espace, devant nous. Je me rappelle, et mes collègues également sans doute, que seul a subsisté pendant quelque temps, le reflet de son bouton de manchette. Enfin tout s'est évanoui...

Le policier excédé eut une réaction curieuse : son visage devint hermétique, il s'enferma dans un mutisme de mauvais aloi, s'assit et se mit à écrire, les ignorant totalement.

La mauvaise humeur du tonnerre lointain semblait persister autour de la maison, faisant comme un roulement continu, parfois ponctué de crises de colère plus violentes. La pluie chantait l'isolement et la désolation. Éric téléphona à plusieurs reprises à l'*Hôtel des Trois Farfadets* où, à son grand étonnement on lui apprit que Sylvia Corail avait emprunté la voiture du barman et n'avait pas reparu depuis...

Crabe fulminait en silence. On aurait dit qu'il allait éclater. Il avait fini de prendre ses notes et s'était levé.

— Ainsi vous maintenez vos sornettes ridicules ! Vous osez me jeter cette version à la face, vous, des hommes de science, et vous pensez que vous allez me faire avaler une chose pareille ! Quel jeu jouerez-vous ? Quel jeu crétin et imbécile ? Pour qui vous prenez-vous ?

— Écoutez... commença Geoffroy en se levant à son tour.

Crabe suivit des yeux le déroulement de sa haute silhouette.

— Vous voulez que nous chantions la messe en Grégorien ? dit-il. Vous voulez qu'on vous invite à une partie d'osselets ? Vous voulez qu'on se tape sur le ventre avec une petite cuillère en bois ? Je suis le P^r Philippe-Olivier Geoffroy, biologiste à l'institut Pasteur. Prix Nobel. J'ai vu exactement ce que vient de décrire Éric Sarrasin. C'est *très exactement* ce qui s'est passé. Si vous ne voulez pas nous croire, si vous estimez qu'on joue au bouchon, ou à se tamponner le nombril avec un pot à tabac, vous aurez en définitive des ennuis avec vos supérieurs. C'est tout ce que vous récolterez.

— Inutile de chausser vos bottes de sept lieues, grogna Crabe. Je veux bien croire une chose, c'est que votre ami a disparu.

— Écoutez, dit Gabrino, la pipe entre les dents. Il se passe réellement quelque chose d'extraordinaire ici. Je suggère que nous écoutions l'enregistrement téléphonique pratiqué par Sarrasin. Peut-être cela vous aidera-t-il dans votre crise de croissance !

— Écoutons toujours la bande magnétique, proposa Moebius placidement. Inspecteur, qu'est-ce que vous risquez ?

Crabe rata l'hémorragie cérébrale de très peu car ce n'était pas son heure.

— Soit, dit-il en mettant sa fureur en réserve. Allons-y. Mais dépêchons nous.

Éric Sarrasin installa son magnétophone et leur fit écouter l'étrange enregistrement. Ils furent très attentifs pendant toute la durée de l'audition, mais plus particulièrement Gabrino, Moebius et Geoffroy. Sarrasin passa et repassa la bande plusieurs fois de file, leur faisant remarquer les anomalies déjà repérées, puis il réembobina.

— Voilà, dit-il en s'épongeant le front. Eh bien ? Qu'en pensez-vous ?

— Je n'en sais rien, grogna Crabe. Nous garderons le tout comme pièce à conviction avant de le confier au laboratoire. De toute façon,

je vous rappelle qu'une bande magnétique n'a pas cours en justice. Les truquages sont trop faciles à effectuer.

— Décidément, inspecteur, c'est nous qui n'avons pas cours à vos yeux !

— Quelle est cette personne qui vous accompagne ?

— Il s'agit de Mlle Sylvia Corail, journaliste du grand hebdomadaire féminin *La Femme et la Vie*.

— C'est ma nièce, dit Moebius. Je l'avais discrètement prévenue de l'affaire.

— Oui, et c'est elle qui, contre mes conseils, s'est absentée de l'hôtel où nous sommes descendus et n'a pas encore réapparu.

— Elle doit prendre des photos dans les environs.

— Je suggère, reprit Crabe, que vous restiez ici à la disposition de la police. Je vais de ce pas chez le juge d'instruction. Nous allons entreprendre des recherches. S'il s'avère que Cavendish a disparu comme vous le prétendez, que diriez-vous d'une quadruple inculpation pour meurtre ?

Il fit un signe aux flics qui l'accompagnaient et traversa la pièce à grandes enjambées. Ils sortirent, laissant les quatre amis absolument éberlués.

— Le repas est servi, fit Jérémie en entrant. Je suppose que ces messieurs doivent avoir l'estomac dans les talons. Il est plus de vingt-deux heures.

À l'impossible nul n'étant tenu, ils passèrent à la salle à manger en silence tandis que l'inconcevable commençait à suinter goutte à goutte dans l'atmosphère feutrée de Manora, ruisselant sur les murs et emplissant son intimité de ses maléfiques desseins.

CHAPITRE XI

Les événements n'allaient pas tarder à prendre une tournure encore plus dramatique.

À peine s'ils avaient touché au repas, sans conviction et sans grande faim. Ils s'étaient à nouveau réunis dans le salon-bibliothèque et avaient encore réécouté la bande.

— Ce Crabe est un imbécile, dit Geoffroy. Quel est votre point de vue sur le sujet ? Cet enregistrement est extrêmement curieux.

— Ces bruits de fond sont assez inhabituels, dit Moebius. Des cliquetis, des sifflements, des bruits de crécelle. QUI ou QUOI était autour de Cavendish ? Pourrons-nous jamais un jour répondre à cette question ?

— Que lui est-il arrivé ? Qu'a-t-il pu inventer qui l'absorbe ainsi dans l'espace-temps ? Car c'est bien ce qui semble être advenu de notre malheureux ami, n'est-ce pas votre sentiment ?

— Il a peut-être trouvé le moyen de rejoindre le Substrat Primitif... Enfin, cette chose dont il parlait, ce système de référence de l'Univers, ce trou dans l'espace-temps...

Jérémie servait le café, du café très fort, et laissait la bouteille ventruée d'*irish* whiskey avec des cigares et du tabac pour la pipe.

Éric Sarrasin était inquiet pour Sylvia. Il n'osait se l'avouer, mais son absence prolongée n'était pas pour le rassurer. Il avait téléphoné à nouveau et elle n'était toujours pas rentrée. Exeter commençait à se faire du souci pour sa voiture ; Moebius pour sa nièce. Gabrino revenait d'une petite expédition personnelle.

— J'ai trouvé quelque chose de curieux dans la chambre de Cavendish, dit-il. Un appareil de radiographie portatif.

— Un appareil de radiographie portatif ! Tu es sûr ?

— Oui. Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Il était malade ? Il se faisait radiographier à domicile ?

— Jérémie !

— Oui, Monsieur.

— Cavendish était-il malade ces temps derniers ?

— Heu... non... non... Je ne crois pas...

— Des radiologues sont-ils venus lui faire des clichés à domicile ?

— Non plus.

— Cet appareil alors ?

— L'appareil à rayons X ? Je n'en sais rien. Il a toujours été là. Mais Monsieur ne s'en est jamais servi. Du moins à ma connaissance.

— Il faudra fouiller plus minutieusement partout, ses bibliothèques, ses classeurs, ses dossiers. Peut-être arriverons-nous à nous faire une idée sur ses travaux. Peut-être retrouverons-nous des radios. Mais je ne pense pas que cela nous mène à grand-chose. D'ailleurs, quelle peut être notre action même si nous découvrons le sens précis de ses recherches ? Il n'y a pas de laboratoire ici.

— Quant à aller le rechercher dans l'invisible, cela me paraît au-dessus de nos forces.

Éric buvait son café brûlant à petites gorgées. L'arôme velouté en était délicieux. Que pouvaient-ils faire en effet ? Et contre la police également ? Il faudrait donner des explications et quelles explications pouvaient-ils donner à des gens comme Crabe ? C'était une drôle d'affaire en vérité.

— Pour en revenir à cet enregistrement... commença Geoffroy de mauvaise humeur, quelle est donc ton idée ?

— Je n'en sais rien. Une foule de bruits autour de Cavendish à ce moment-là. Dedans et peut-être aussi dehors.

— Des bruits produits par qui ? Par quoi ?

— Tu m'en demandes trop. Tout ce qu'on peut évoquer, c'est une multiplicité de sources sonores dans son environnement immédiat et à l'extérieur. Multiplicité et variété ; *comme s'il était entouré ou assiégé d'êtres minuscules.*

— À quoi fais-tu allusion ?

— Je n'en sais rien. Comment veux-tu que je sache ?

Vingt-trois heures.

Ils avaient décidé de tout reprendre à zéro. Aidés et conduits par Jérémie, ils avaient à nouveau fouillé le Manoir de fond en comble. Caves, cul de basse-fosse, rez-de-chaussée, premier et deuxième étages, greniers et dépendances. Mais l'évidence était là, il n'y avait rien à observer, rien à retenir, rien de suspect, rien qui soit susceptible d'attirer leur attention ou de les mettre sur la voie. L'orage s'était

enfui comme un maraudeur et la pluie avait cessé. Tout autour du manoir, des flaques liquides luisaient sous la lune argentée quand elle voulait bien percer les nuages échevelés.

Ils avaient fouillé bureau et bibliothèque et avaient essayé de se faire une opinion. Les livres étaient des livres scientifiques du plus haut niveau et couvraient toutes les branches des sciences physiques et cosmographiques en allant jusqu'à la métaphysique et la philosophie. Ses écrits, des cours, des conférences, des généralités concernant les propos qu'il avait tenus et ayant trait aux différentes hypothèses cosmogoniques. Rien sur le Graser et l'application particulière qu'il pouvait en avoir faite.

En dehors de cet incompréhensible appareil portatif à rayons X, ils ne mirent à jour aucune autre instrumentation, aucun laboratoire secret.

En ce qui concernait le fameux appareil d'ailleurs, c'en était bien un et en état de parfait fonctionnement. Pourtant, s'ils ne comprenaient pas la raison de sa présence sous ce toit, la découverte qu'ils n'allaient pas tarder à faire allait être d'une incalculable portée, les mettant soudain face à face avec un fait ahurissant. Pour l'instant, nul ne soupçonnait, n'était à même de soupçonner quoique ce soit à son sujet. Il avait l'air inoffensif et en réalité il l'était. Pourtant, quel n'allait pas être leur désarroi quand ils allaient s'apercevoir de la chose indicible. Ce pas n'était pas encore franchi. La nuit de Manora n'était pas encore assez avancée. Il fallait progresser degré après degré vers l'ineffable constatation.

Après cette fouille minutieuse, après cet inventaire des écrits, des documents et des livres, après s'être assurés qu'ils avaient mis le nez partout, dans tous les coins et recoins, ils s'étaient retrouvés au salon-bibliothèque du rez-de-chaussée avec tout de même un minimum de papiers et de dossiers. Ils se mirent à tout compiler par le menu, mais rien ne transparut qui puisse les éclairer. C'étaient des travaux habituels, inhérents à la fonction de Cavendish. Rien d'extrapolé ou de transcendant. Aucune indication, d'aucune sorte.

Jérémie apportait encore du café. La nuit allait être longue et pleine d'inconnu...

— Pour nous résumer, dit Gabrino en allumant sa bouffarde et en soufflant un nuage de fumée, nous avons assisté à un événement relevant du domaine de la magie alors que nous sommes des esprits positifs. C'est une observation expérimentale que nous avons faite et nous n'avons pas rêvé. Pour l'instant, pas d'explication. L'enregistrement de Sarrasin attire notre attention sur d'étranges bruits produits dans l'ambiance immédiate de Cavendish donnant à

penser qu'il est au milieu d'une forêt sonore, qu'il est *assiégé par on ne sait quoi d'incommunicable*. En ces lieux, notre ami nous tient d'étranges propos sur des théories cosmogoniques en cours, sur les deux forces contraires de l'Univers, explosion et implosion, et nous parle de ses recherches sur un certain *substrat* ou système de référence... Que veut-il dire exactement ? Dans son esprit, le substrat a-t-il remplacé l'éther ?... Ce substrat qui serait du tissu « *non-étendue-non-durée* », l'a-t-il rejoint, en disparaissant devant nous ? Est-ce ce qu'il redoutait ? Et que viennent faire ses allusions au Graser ? En quoi le laser à rayons gamma peut-il avoir un rapport avec une théorie aussi abstraite ?

— Peut-être a-t-il mis au point un Graser qui effectue des trouées dans l'espace-temps ?

Un silence.

— Toutes les hypothèses sont permises, cependant où serait cet appareillage ? Il n'y a rien ici. Apparemment.

— Peut-être s'est-il irradié lui-même et est-il devenu sensible à des forces d'attractions inconnues ?...

— Vous rendez-vous compte à quoi nous en sommes réduits ? C'est inconcevable !

— Peut-être est-ce une propriété du point de l'espace où il a disparu.

— Pensez-vous ! Crabe s'est promené là (et nous-mêmes également) pendant plus d'une heure sans qu'il se soit passé rien d'anormal.

Sarrasin se leva et alla se placer à l'endroit précis où Cavendish avait disparu. Il regarda ses mains avec anxiété.

— Eh bien, fit Geoffroy, le géant barbu. Qu'est-ce que tu veux nous faire croire ? Qu'on peut sauter d'un espace à l'autre par ici ? Allons... allons... soyons sérieux.

Éric regardait autour de lui avec la plus minutieuse attention. Chose curieuse, il semblait *palper* l'espace ambiant.

Alors il se passa un fait extrêmement bizarre. Il prit sur le bureau de Cavendish un pot à tabac de moyenne grosseur, en grès, et, le tenant à hauteur de ses yeux, il lui fit opérer un mouvement de translation, de va-et-vient, à quelques pouces de son visage. C'est alors qu'ils poussèrent tous une exclamation de surprise.

Le pot à tabac disparut exactement comme si on le glissait dans une fente invisible ou dans un trou.

Sarrasin l'avait aussitôt lâché comme s'il s'était brûlé.

— Vous avez vu ?

— Que s'est-il passé ?

— Où est le pot à tabac ?

— Il m'a échappé, expliqua Sarrasin. Échappé des mains... comme si on me l'avait enlevé, comme s'il avait été aspiré... Extraordinaire ! Il y a là réellement une curieuse propriété de l'espace.

Ils se mirent à parler tous à la fois.

Jérémie entra avec des documents sous le bras qu'il posa sur une petite table. Chose curieuse, ils ne devaient les examiner qu'un peu plus tard, alors qu'ils avaient une importance primordiale. Mais alors, un des sommets de l'inexplicable allait être atteint, à cette occasion précise.

Le téléphone sonna. Geoffroy répondit. C'était Exeter qui s'inquiétait de plus en plus et qui leur faisait savoir que Sylvia Corail n'était toujours pas rentrée.

CHAPITRE XII

Vingt-trois heures trente.

L'incompréhension au-devant de laquelle allait Sylvia Corail allait être sans commune mesure avec tout ce qu'elle pouvait craindre ou imaginer.

Cela faisait des heures maintenant qu'elle était prisonnière de la soucoupe volante. Il faisait nuit et, de l'endroit où elle se trouvait, elle pouvait apercevoir que la pluie avait cessé puisque des nuages dévoilaient par moments le grand disque laiteux de Séléné.

Sylvia était toujours à la même place. Immobile, effrayée. Une douce lumière verte venue d'on ne sait où éclairait l'intérieur de l'appareil. Les ballets d'étincelles lumineuses produisaient toujours leur formidable scintillement dans la chose centrale et autour d'elle. C'en était vertigineux.

Les taches noires, les êtres extra-plats étaient maintenant à ses pieds, c'est-à-dire à même le sol métallique et disposés en cercle autour d'elle.

Si elle n'avait pas bougé d'un centimètre, c'est que les « planaires » comme elle les désigna aussitôt mentalement et improprement, semblaient doués d'un curieux pouvoir. Aussi elle n'en pouvait plus de rester debout à la même place dans les quelques centimètres carrés de surface qui lui étaient autorisés. Elle était prisonnière de ces taches rondes et noires, étranges dessins animés d'un non moins extraordinaire équipage.

Elles étaient venues autour d'elle assez rapidement, semblant glisser comme l'ombre portée d'objets invisibles, et s'étaient regroupées autour de la jeune femme. Elles l'avaient encerclée et l'empêchaient de se mouvoir librement à l'intérieur du vaisseau spatial. Étaient-ce les occupants de cet objet volant ? Étaient-ce les astronautes de l'infini ? Étaient-ce les extraterrestres géniaux qui avaient construit cet appareil ? Ou bien simplement des gardiens ? Ou un système d'anticorps contre toute intrusion extérieure et jugée hostile ?

Pourtant Sylvia ne leur voulait aucun mal. Ne pouvaient-ils « appréhender » cette notion ?

Elle n'était pas entravée mais ne pouvait quitter le cercle délimité par les planaires ameoboïdes polymorphes.

En effet, lorsqu'ils s'étaient rangés à ses pieds, elle avait essayé de fuir. Mais elle avait rapidement compris l'inutilité de toute tentative de ce genre. Chaque fois qu'elle faisait un mouvement vers eux, elle ressentait une intense décharge électrique dans tout le corps. C'était d'autant plus violent que plus proche des taches noires ; comme s'il y avait des barreaux immatériels. Comme si elle était dans une cage *électro-quantique*.

Aussi, terrorisée maintenant par sa folle imprudence, elle se tenait debout dans cet espace réduit, cernée par les taches noires, à la limite de l'épuisement nerveux et physique.

Sylvia pensait à Éric et se demandait s'il aurait l'idée de fouiller les environs pour la rechercher. Elle pensait à Éric et aux autres, et désespérait d'être retrouvée ou même libérée, car en admettant qu'ils battent la campagne et qu'ils découvrent la voiture abandonnée et l'engin, quel moyen d'action auraient-ils contre ces forces inconnues ?

Elle se demanda si les vrais occupants de l'objet n'étaient pas dans la coupole supérieure et quelle forme ils pouvaient revêtir. Elle n'allait pas tarder à être fixée à ce sujet.

Tout à coup elle se fit plus attentive, retenant tous ses mouvements et presque sa respiration. Quelque chose allait se passer. Elle en était comme avertie intérieurement par une sorte d'état second hyper-réceptif. Oui, à n'en pas douter, un événement nouveau était sur le point de survenir.

Quelques minutes s'écoulèrent au cours desquelles son cœur battit plus vite dans sa poitrine. Elle avait conservé son manteau et ses bottes, mais elle n'avait pas chaud, ni froid. La climatisation devait être cybernétique et parfaite.

Un mouvement se dessinait parmi les « planaires ». Ils abandonnaient leur groupement en cercle et s'éloignaient, assez distants les uns des autres, devant elle. Elle observa ce mouvement d'ensemble avec une certaine curiosité et un certain espoir. Les êtres plats, les taches, dessinaient maintenant sur le sol un « chemin » allant de l'endroit où elle se tenait jusqu'à la porte qui s'était refermée après son arrivée.

Elle se retourna.

Un être plat se tenait derrière elle.

Il ne lui restait donc qu'une seule possibilité. Il fallait suivre la voie indiquée. « On » lui montrait le chemin. Était-ce pour la rejeter à l'extérieur ou pour tout autre chose ? La porte coulisssa en chuintant et

elle revit le couloir coudé qui conduisait au sas en pente douce. Mais cette fois, la paroi latérale gauche laissait voir une deuxième ouverture ovale qu'elle n'avait nullement remarquée en arrivant. Une galerie s'amorçait montant dans les flancs de l'engin et donnant accès aux étages supérieurs.

En présence de quelles formes de vie allait-elle être mise en présence maintenant ? Qu'allait-on faire d'elle qui avait violé ce seuil ineffable, avec sa « primitivité » et ses « microbes » ?

Elle fit ce qu'on lui suggérait.

Elle avança vers le sas et constata que les planaires lui « emboîtaient le pas ».

La mort dans l'âme, Sylvia tourna dans la galerie montante. Cela grimpait en pente douce, en spirale. C'était un simple couloir métallique fait du même matériau et la luminescence phosphorée en baignait l'atmosphère. Il y avait des détails auxquels elle ne prêtait pas attention car elle était trop traumatisée, mais qui auraient pu l'éclairer sur la forme de vie à laquelle elle allait avoir affaire, ou lui donner une vague idée. Une chose était certaine : toutes ses connaissances, toutes ses facultés sportives et de combat, son arme, tout cela était vain ici et ne lui serait d'aucune utilité. Elle se demanda si elle avait peur de la mort. Elle frissonna.

Sylvia continuait à monter le long de la courbure. La paroi interne avait changé d'aspect. Elle était devenue nacrée et translucide. On devinait d'étranges choses de l'autre côté, c'est-à-dire vers l'intérieur de l'appareil.

Tout d'abord elle se demanda si « quelque chose » ne tournait pas juste derrière la paroi interne à une vitesse démentielle : des reflets, des lueurs, cinglant à toute allure évoquaient quelque rotation vertigineuse et on ressentait une douce vibration presque imperceptible, mais réelle.

Ensuite, par moments, et toujours à travers la paroi de nacre, des foyers rougeâtres, ou verdâtres, ou bleus, s'allumaient ici et là en pleine masse... Parfois des éclairs aveuglants jaillissaient et illuminaient la courbure. Cela ne faisait ni bruit ni mal.

Était-ce le moteur de ce fabuleux engin ? Était-ce le réservoir d'une invisible énergie ? Et si oui de quelle mystérieuse nature ?

Talonnée par les taches, elle continuait à monter. Bientôt elle eut l'impression qu'elle dominait ce qu'elle pensait être le moteur car les rougeoiements se faisaient en dessous maintenant.

Puis la paroi redevint opaque, et, soudain, le sol, horizontal.

Il restait encore une boucle à franchir. Ce qu'elle fit lentement,

devinant qu'on touchait au but.

Une deuxième porte ovale apparut et elle vint s'y heurter. Une drôle d'odeur flottait dans l'air. Une odeur indéfinissable. Âcre et nauséuse. Cela devenait désagréable. Les taches s'étaient immobilisées derrière elle. Sylvia comprenait qu'elle avait grimpé au flanc du moteur central et qu'en ce moment, elle se tenait sur le seuil de la partie supérieure de la coupole. Et que là, peut-être, étaient *ceux* qui commandaient le navire. Ceux qui étaient responsables de cette merveille. Ceux qui étaient les représentants de cette extra-humanité.

Elle était à la fois folle d'inquiétude mais pleine d'une curiosité morbide. Allait-elle être enfin mise en présence de spécimens de ces fameux extra-terrestres ?

Elle n'eut pas trop le temps de réfléchir. Avec un léger chuintement et un sifflement doux, le panneau coulisssa.

Alors les taches se firent pressantes et elle ressentit des courants électriques dans son dos. Elle fut presque « bousculée » en avant par des décharges successives.

Elle pénétra sous une immense coupole.

Toujours la même luminescence. Toujours la nuit au-dehors.

Une pièce, grande, circulaire, nue.

Vide.

Le sas se referma derrière elle.

Elle était à nouveau prisonnière.

Enfermée dans la coupole supérieure.

Elle regarda à ses pieds. Les taches ne l'avaient pas suivie.

Elle regarda autour d'elle avec une anxiété et une angoisse grandissantes. Cette pièce était vide et il était probable qu'elle correspondait exactement à la partie supérieure renflée de l'engin. La visibilité était parfaite, et, de façon panoramique, la campagne environnante lui apparaissait sous la lune, tandis que, haut dans le ciel, l'astre des nuits semblait courir, parfois occulté par l'ouate grisâtre de restes de nuages.

L'odeur âcre et nauséuse, qui n'arrivait pas à être nauséabonde, était maximale. Il faisait plus chaud que dans le reste de l'appareil à tel point que, oppressée, elle laissa tomber son manteau à ses pieds, préférant s'en débarrasser et être libre de ses mouvements.

Il y avait cette odeur et cette température *tiède*.

Mais ce n'était pas tout.

Il y avait aussi cette impression de présence formidable qui

l'environnait.

Cette pièce semblait vide, mais il y avait quelqu'un !

Quelqu'un qui la regardait !

Elle se sentait atrocement observée. Qui ne s'est déjà retourné malgré lui dans la rue, ou ailleurs, surprenant un regard posé sur lui. C'était ce qu'elle éprouvait, mais multiplié par dix, par cent...

Et Sylvia n'osait bouger dans cette pièce *vide*. Elle restait là, immobile, angoissée, vêtue d'une courte jupe mauve et d'un chemisier blanc. Abandonnée. Isolée. Offerte.

Seule avec cette présence invisible, cette tiédeur et cette odeur insupportable.

Et cette impression de nid !

CHAPITRE XIII

Vingt-trois heures cinquante-cinq.

Sylvia écarquilla grands ses yeux, sentant l'affolement la gagner. *Quelque chose commençait à sortir de l'invisible.* La tiédeur de couveuse associée à l'odeur de putréfaction étaient presque matérielles maintenant. Sylvia, opprimée, presque défaillante, s'appuya à la cloison. Ses mains étaient moites. Sa respiration difficile, son cœur de plus en plus rapide. Elle promena son regard autour d'elle. Ça et là, dans l'espace vide, devant elle, des choses vagues et floues commençaient à apparaître.

Des choses vagues, floues, indistinctes, informes...

L'infâme surgissant du néant...

Des fragments innommables s'agitaient dans l'espace au milieu de la pièce. Verdâtres. Impossible de savoir encore ce que c'était. Des morceaux de couleur glauque se dessinaient, des lambeaux d'êtres ou de choses inconnues, des « flashes » d'existence ça et là, comme un puzzle qui se complétait progressivement en s'individualisant par plages indistinctes. Au bout d'un moment, cela faisait comme un réseau. Un réseau glauque, spectral, comme un tas de filaments entrecroisés. L'ensemble était vaguement tronconique, au milieu de la salle, et atteignait la moitié de la hauteur. Un réseau qui n'était pas immobile mais qui semblait au contraire animé de mouvements lents. Très lents. Cela lui rappelait quelque chose, mais ça ne se précisait pas dans son esprit. Et la fantasmagorie continuait à se matérialiser devant elle, insensiblement.

Une sorte de tas de matière gélatineuse avec des mailles dans tous les sens. Et cette matière vivait. Et il y avait quelque chose *dessus* qui commençait à apparaître à son tour.

Le cœur de Sylvia battait de plus en plus fort. Elle allait périr. Elle le savait. Elle allait être punie de son audace et de sa témérité. Mais de quelle mort ignominieuse ? De quelle terrible façon ?

En haut de ce cône fantastique, d'autres lignes apparaissaient. Des lignes rondes, des lignes enchevêtrées, dessinant encore autre chose. Coiffant le tout. Mais encore trop indistinct pour qu'on puisse savoir

ce que cela représentait, à quoi cela correspondait.

Le spectre d'un être informe se dressait, translucide, devant ses yeux affolés.

L'impression de présence était d'une acuité extraordinaire maintenant. Des bruits curieux commençaient à frapper son oreille comme si *cela* venait d'une autre dimension, comme si *cela* se matérialisait, faisant irruption dans cet espace-temps qui était celui de Sylvia.

Des bruits mous, atroces, de chair contre chair ; des bruits horribles et abominables d'une intimité d'être à peine imaginable.

Le réseau tronconique, en tas de sable, était sans cesse en mouvement ultra-lent et chaque maille, chaque entrelacement, se formait et se déformait inlassablement.

Les bruits mous s'accroissaient encore, bruits visqueux, bruits de translations, bruits de glissements, bruits de succions...

Enfin CE qui était au milieu de la pièce parut avec tous ses horribles détails, avec une netteté diabolique, après une dernière augmentation de luminosité.

Alors elle crut sa dernière heure arrivée. Elle crut qu'elle ne pourrait supporter la terrible vision. Elle crut qu'elle allait devenir folle ou mourir d'horreur et d'épouvante.

Pourtant il n'en fut rien. Ses jambes se dérobaient sous elle mais elle resta debout ; elle tint bon. Tout tourna pendant un instant devant ses yeux, mais elle ne perdit pas connaissance. Elle crut que son cœur allait éclater, mais il finit par se calmer. Elle crut vomir, mais elle se domina.

Une sueur froide couvrait son corps ; ses dernières pensées volaient vers Éric qui devait être à sa recherche ; elle fit un terrible effort sur elle-même. Un effort surhumain. Elle s'obligea à contempler l'être abominable. Ou plutôt *les* êtres abominables.

Ainsi c'était ce qu'il y avait dans cet OVNI visitant la Terre. Ainsi c'étaient là les fameux extra-terrestres, les occupants de cette fabuleuse machine.

DES VERS !

Un tas innommable de gros vers blancs ; des milliers et des milliers de vers blancs ou de limaces, ou de chenilles (un compromis des trois) qui se tordaient dans tous les sens, abominablement. C'était cet incessant grouillement qui était à l'origine des bruits mous, des bruits de chair contre chair déjà perçus. C'étaient ces vers d'un blanc verdâtre, par endroits recouverts de poils, segmentés, annelés, avec

des pseudopodes en dessous et deux yeux rouges en leur partie antérieure qui étaient à l'origine de cette odeur. On pouvait apercevoir leurs viscères à l'intérieur, très vaguement ; petits filets sanguins rutilants, ou spirales verdâtres. Sur cet amas, sur ce tronc de cône de l'horreur, un être bizarre était juché qui semblait les couvrir.

Une sorte d'ombelle de méduse, immense, recouvrant le sommet et débordant de chaque côté, flasque, gélatineuse, luisante, rosée.

Par endroits des plaques de chitine la cuirassaient ; ces plaques brunes se mouvaient lentement au rythme de la palpitation sourde qui affectait ce corps informe. Légèrement translucide, cette ombelle laissait voir également par endroits d'effrayants organes qui grouillaient : filets sanguins, filets nerveux, spirales blanchâtres, masses sombres d'origine ineffable.

De longs tentacules visqueux, sans ventouses, pendaient par dizaines de chaque côté et descendaient le long du tas de vers.

Cet être avait comme une face avec deux yeux. Fermés pour l'instant par deux paupières plissées.

Sur son flanc droit s'ouvrait un orifice qui était certainement un orifice génital, car, parfois, le monstre *accouchait* d'un énorme ver blanc. Très régulièrement. Et cette larve nouveau-née s'amalgamait dans le tas de cette horrible vermine.

Soudain, l'être ouvrit les yeux ; cette ombelle gélatineuse couvant cette abomination de larves, cette ombelle faiseuse de monstres, crustacés par endroits, ouvrit ses paupières et deux yeux apparurent en plein magma.

Et cela regardait Sylvia.

Ces yeux étaient constitués comme des yeux humains : pupille noire, iris rosé, sclérotique, cornée.

Et ils avaient une expression.

Sylvia put nettement lire une sorte de crainte ou de supplication. Elle sentait posé sur elle le regard de la bête, de l'extra-terrestre. Cela avait-il peur d'elle ? Ce n'était pas possible. Pourtant c'était bien cette étrange impression qu'elle ressentait. C'étaient des yeux battus, habitués à refléter la peur, la souffrance, la résignation, l'humiliation... C'était très net.

Les paupières se refermèrent.

Sylvia éprouva alors quelque chose d'étrange. Comme si quelqu'un fouillait dans son psychisme, dans son esprit, dans son cerveau. Comme si un être psychique lisait dans ses circonvolutions cérébrales. Était-ce l'ombelle ? Y avait-il d'autres entités invisibles dans cette

pièce ?

Parfois, de gros vers se détachaient du tas et roulaient jusqu'à ses pieds, provoquant chez la jeune femme un mouvement de répulsion. Mais ils se mettaient aussitôt à gigoter et à ramper vers le tas matriciel et probablement nourricier pour s'y intégrer à nouveau. Quelques instant s'écoulèrent au cours desquels Sylvia ne pensait qu'à s'appuyer à la paroi, essayant presque de faire corps avec elle... Essayant de retarder sa fin qu'elle imaginait avec horreur.

C'est alors qu'elle se sentit libérée psychiquement comme si *on* avait fini d'explorer son état mental.

L'être ouvrit les yeux à nouveau mais son regard la transperça. Avec étonnement, elle put y lire au lieu de la crainte de tout à l'heure, une sorte de surprise. C'était ça ; l'ombelle, la cosmo-méduse la regardait avec un mélange d'étonnement et de surprise. Ses tentacules remuaient doucement, prêts à se détendre.

Cette bête – comment la nommer autrement ? – après avoir d'abord exprimé la faiblesse et la peur, était maintenant pleine d'assurance et même, Sylvia crut deviner de l'insolence.

Pour la deuxième fois les yeux se refermèrent.

Sylvia respirait avec peine.

Finalement, le cosmozoaire rouvrit une troisième fois les yeux tandis que les tentacules s'agitaient de façon fébrile et désordonnée.

Alors la jeune femme sursauta. Ce qu'elle reconnut maintenant dans les monstrueuses prunelles, était à peine croyable.

Dans leur fixité, elles exprimaient à la fois un mélange de mépris, d'ironie, et surtout une intelligence vive, alliée à une terrible et froide cruauté.

CHAPITRE XIV

Vingt-quatre heures.

La grande horloge du salon-bibliothèque sonna lentement douze coups de son timbre cassé. Gabrino, Sarrasin, Moebius et Geoffroy, étaient de plus en plus interloqués par tous les événements survenus. Ils avaient disserté pendant de longs moments et essayé de trouver des explications, mais il n'y en avait pas. Tout au plus avait-on fait remarquer que la disparition de Cavendish avait été très progressive. Comme un effacement. Tandis que l'objet avait réellement été aspiré par un trou dans l'espace. De toute façon, il y avait là un lieu géométrique de propriétés nouvelles de l'espace-temps. Était-ce par là que Cavendish avait obtenu de surgir ailleurs ? Était-ce cet endroit de Manora qu'il avait traité spécialement ? Cela paraissait la seule hypothèse à laquelle se raccrocher.

Mais comment ? Et de quoi s'agissait-il exactement ?

Le téléphone sonna de façon stridente dans la pièce et résonna douloureusement à leurs oreilles.

Éric se précipita.

— Alors ? demanda-t-il d'emblée.

Il savait que c'était Exeter.

— Elle n'a pas reparu, fit l'autre au bout du fil. Ça devient véritablement anormal.

— Oui, acquiesça Sarrasin. Ça commence à sentir le brûlé. Est-ce que vous pouvez vous débrouiller pour ce soir ?

— Pour la voiture ? Oui. On me raccompagne. Mais je me fais du souci pour la jeune femme.

— Nous allons prendre une décision, dit Éric. Merci de nous avoir prévenus. J'espère que ça va s'arranger. Désolé pour votre voiture, on s'en occupera de toute façon.

— La question n'est pas là. C'est bien embêtant s'il est arrivé quelque chose au véhicule, mais c'est plus embêtant pour Mlle Corail. Puis-je vous aider ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je vais alerter la police et nous allons

commencer les recherches immédiatement. Prévenez le veilleur de nuit et donnez-lui notre numéro de téléphone. Merci.

— Bonsoir, monsieur et bonne chance.

Il raccrocha.

— Cette fois c'est sérieux, dit-il. Sylvia Corail n'est pas encore rentrée à l'hôtel. Le fait qu'elle ait emprunté cette voiture et qu'elle ne l'ait pas rendue dans des délais raisonnables à son propriétaire, est extrêmement inquiétant.

— Exact. Ce n'est pas une fille à agir de la sorte.

— Alors ? Un accident ?

Sarrasin haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. J'ai l'impression qu'il faut nous attendre à tout dans ce secteur. Pour moi, elle aura voulu « traîner » autour de Manora et... comme toutes les diableries semblent s'être déchaînées dans le coin, tout est à craindre, tout est à supposer.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Moebius, l'œil froid. Nous ne pouvons tout de même pas battre la région à nous quatre ! Et quant à faire réintervenir Crabe ?

— Ça me paraît rien moins que compliqué, coupa Gabrino en bourrant sa pipe consciencieusement.

Jérémie entraît à nouveau avec du café brûlant.

— J'ai posé les radiographies sur cette table, dit-il d'une voix impersonnelle. C'est tout ce que j'ai trouvé. Si vous avez le temps d'y jeter un coup d'œil.

Ils ne répondirent pas. Ça ne les emballait pas de regarder les radios de Cavendish. Ils étaient actuellement partagés entre plusieurs tendances : continuer à fouiller la maison tout au long de la nuit, prendre quelque repos pour être en forme le lendemain, ou faire des recherches concernant la jeune femme. Ils étaient perplexes et vraiment peu enclins à déchiffrer des radios.

Pourtant, ces clichés contenaient une des clés de l'énigme de Manora. Si l'on peut dire. Elles allaient en tout cas se révéler être de première importance et les faire bondir de stupéfaction et d'incompréhension. Elles allaient tout d'un coup donner une autre dimension au colossal mystère de ce manoir perdu dans la lande bretonne.

Et quelle dimension !

Pour l'instant, ils n'étaient pas tellement chauds pour faire de la médecine et les quatre pochettes marron semblaient les narguer, négligemment posées sur une table basse.

Sarrasin revint devant le tableau noir et se mit à nouveau à palper l'espace autour de lui. À l'endroit précis où avait disparu le pot de tabac. Il prit un gros volume sur le bureau de Cavendish, un traité de radiologie justement. Il essaya, le tenant du bout des doigts, de le faire glisser dans toutes les directions, à hauteur de ses yeux. Et soudain, cela se produisit à nouveau, la moitié du livre était devenue invisible.

— Regardez ! s'exclama-t-il. Voilà le trou dans l'espace... C'est là... Je tiens toujours le livre...

Les autres s'approchèrent et firent cercle. Ils observaient de tous leurs yeux ce gros volume seulement en partie visible, partagé en deux par une ligne presque verticale.

— Je le tiens solidement, reprenait Sarrasin, car il semble *tiré* de l'autre côté... Ça tire d'ailleurs très fort en ce moment.

Il essaya de le ramener vers lui, mais ce fut très difficile. Impossible même.

On le vit alors peiner et lutter contre on ne sait quelle force, puis, finalement, le tome III de Radiologie clinique disparut dans le néant. Comme s'il avait été aspiré.

— Ouf ! fit-il. C'est fantastique ! Il y a là une boutonnière, un sas, une sortie, qui fait communiquer notre univers avec un autre.

— Ça n'explique rien, bougonna Geoffroy dans sa barbe inculte. Ce n'est pas par là que Cavendish est passé.

Il vida d'un trait sa tasse de café et se versa de l'*irish* whiskey.

— Ça n'explique rien, reprit-il en maugréant. Il y a deux manières de sortir d'ici. Par cette boutonnière et par effacement.

Puis il regarda les autres, un peu effaré de ce qu'il venait de dire.

— Bien sûr, dit Gabrino. C'est dur à avaler.

— Si nous mettions un fil d'Ariane à la patte d'un de ces objets, proposa Moebius. Nous le ferions basculer de l'autre côté, dans l'Ineffable, et nous regarderions ce qui se passe. Si le fil est englouti à son tour, ou bien si nous pouvons ressortir cet objet et le récupérer...

— Excellente idée, dit Éric. Au travail.

— Ça nous mènera à quoi ?

— Je ne sais pas, moi. Il faut faire quelque chose de toute façon.

Ainsi fut fait. Ils prirent sur une étagère un gros dictionnaire Larousse et l'entourèrent des spires très serrées d'un fil électrique trouvé dans le tiroir du bureau. Il y avait bien cinq mètres de fil solide et souple.

Sarrasin qui semblait avoir très bien repéré l'ouverture spatiale, fut

chargé de l'expédier *dans le substrat* ; puisque substrat il y avait.

Après quelques tâtonnements, le dictionnaire fut aspiré à moitié dans l'invisible.

— Attention, dit Sarrasin. Aidez-moi à tenir le fil.

Le gros dictionnaire disparut tout entier et le fil pendit verticalement, accroché à rien. Éric en saisit l'extrémité inférieure tandis que Geoffroy le relayait derrière, comme en cordée. Mais, manifestement, il ne se passait rien.

Alors Geoffroy et Sarrasin tirèrent, doucement d'abord, puis comme cela résistait, plus fort, et enfin de toutes leurs forces. Au bout d'un certain temps et sous les yeux de Gabrino qui avait des crispations dans la mâchoire, et de Moebius imperturbable, quelque chose sortit du néant.

Cela avait bien la forme vague d'un parallélépipède rectangle, cela ressemblait bien à un livre, mais plus enflé ; contusionné, semblait-il. Et noir comme du charbon. Comme du graphite. Nigrescent, brillant. Cela tomba au sol lentement, très lentement, comme dans un film au ralenti.

Éric et Philippe-Olivier avaient lâché le fil et regardaient absolument abasourdis ce bloc charbonneux, cet énorme diamant noir, rejoindre le sol tout doucement. L'objet se posa en douceur sur la moquette sans qu'aucun d'eux ouvrît la bouche. Ils avaient retiré quelque chose du néant, mais cela semblait fossilisé, carbonisé, « diamantisé ». Comme si cela avait « vécu » des siècles en quelques secondes, « de l'autre côté ».

C'était maintenant immobile, inerte, minéral, presque anodin.

Sarrasin rompit le premier le silence :

— On dirait que cela s'est fossilisé, dit-il. Comme si cela avait séjourné des années dans...

Il ne continua pas.

— Il faut également admettre un changement considérable dans les particules de ce livre, car il se comporte différemment en pesanteur, fit observer Geoffroy. De toute façon, ce qu'il y a *de l'autre côté* est assez fantastique. Si c'est ce qui est arrivé à Cavendish...

— Nul ne le saura sans doute jamais...

— Qu'allons-nous faire de ça ?

Jérémie était entré à nouveau et demeurait immobile. Il jeta un regard effrayé sur le bloc pétrifié couleur de jais et ne dit mot. Puis il se mit à ranger consciencieusement tasses, cafetière et sucrier sur un plateau.

— Vous n’avez pas regardé les radios, fit-il remarquer simplement.

— Tiens c’est vrai, dit Sarrasin. Laissons cela pour l’instant. Voyons ces clichés. Cela fera diversion.

Écœuré, il se dirigea vers les pochettes marron tandis que les trois autres se penchaient avec précaution sur le bloc noir. Ils les ramena sur le bureau.

Négligemment, il sortit le premier négatif de son enveloppe et – comme il n’y avait pas de négatoscope – le présenta contre la clarté diffuse de la lampe de bureau.

Il eut alors un haut-le-corps. Ses amis l’entendirent pousser une exclamation sourde.

— *Mon Dieu !* s’écria-t-il.

Il tourna vers eux un regard halluciné.

CHAPITRE XV

Zéro heure trente.

Il les regardait comme s'ils n'existaient pas.

La nuit continuait son bonhomme de chemin dans le royaume des ténèbres. L'astre des nuits s'allumait par moments lorsqu'un nuage en fuite le lui permettait, répandant des lueurs laiteuses dans les flaques hagardes de la campagne mouillée. Les nuées couraient, rapides sur un firmament pur où étaient rivés des diamants étincelants... L'aube se préparait en silence quelque part, mais pour l'instant, la nuit de mystère baignait toute chose.

Fébrilement, Sarrasin sortit les clichés les uns après les autres et ses amis l'entourèrent. Par-dessus son épaule, chacun put se rendre compte, bouleversé, à chaque épreuve, de la présence de la formidable anomalie.

Chaque négatif comportait une impossibilité hallucinante, majeure, entière, pourtant étalée, là, sous leurs yeux épouvantés.

Puis les clichés passèrent de main en main, examinés par transparence contre le jour électrique de la lampe de bureau. Et c'étaient chaque fois les mêmes exclamations, la même émotion, la même stupéfaction sans borne. Ce qu'ils voyaient ne pouvait pas exister, ne pouvait pas être l'expression de la réalité.

Et pourtant c'était bien là, révélé par de banales radiographies.

— Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible, balbutia Éric. Il faut... il faut...

— Comment réaliser un négatoscope ? Il faudrait avoir une vue d'ensemble.

— C'est incroyable ! incroyable !... Seigneur Dieu ! Qu'est-il arrivé à Cavendish ? Que lui est-il arrivé *exactement* ?

Jérémie revenait avec une grande vitre de verre dépoli.

— Peut-être pourrez-vous faire avec ça ?

Lui ne comprenait pas. Cela dépassait son entendement. Il savait que les quatre hommes venaient de découvrir quelque chose de renversant, de fantastique, mais il ne savait pas quoi. Il voyait bien les

clichés, mais il ne savait pas lire une radio.

Sarrasin prit la vitre de verre dépoli et ils la dressèrent contre la lampe de bureau, la calèrent solidement avec des piles de livres et fixèrent aussi le pied du luminaire. Jérémie décidément très précieux, apportait encore du scotch transparent.

Ainsi se trouva réalisé un négatoscope de fortune, la lampe éclairant de manière diffuse et en nappe la surface vitrée. Il n'y avait plus qu'à fixer les radios avec le scotch. L'éclairement était uniforme, ça leur permettrait de mieux se faire une idée. Si tant est que devant cette fantasmagorie on puisse s'exprimer de la sorte.

— Celui-ci, commença Sarrasin d'une voix blanche, c'est le cliché supérieur.

Alors, en les comparant les uns aux autres, ils reconstituèrent un ensemble, un puzzle dont chaque épreuve était une partie. Il y avait sept négatifs au total. Une fois assemblés soigneusement et dans l'ordre une fois « scotchés » aux endroits voulus, on obtenait un tout cohérent dont chaque pellicule était un élément.

— Voilà, dit Sarrasin avec terreur.

Ils se reculèrent.

On y voyait parfaitement, le système était ingénieux. Il y eut un long silence.

— Jérémie ! fit Sarrasin, au bout d'un instant.

— Oui, Monsieur ?

— C'est tout ce que vous avez trouvé ? Il n'y a pas d'autres radios ailleurs ? Vous avez bien cherché ?

— Je pense que oui. Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres, Monsieur.

— Est-ce vous qui avez aidé Cavendish à prendre ces photos ?

— Non... non...

— Il a dû faire ça tout seul dans ce cas. L'appareil était muni d'un système automatique. Il faudra que nous examinions cet engin tout à l'heure. Mais d'abord est-ce bien Cavendish ?

— Oui, à n'en pas douter, grogna Geoffroy d'une voix rauque. Sur chaque pochette, il y a ses initiales : I.C.

— Possible, murmura Gabrino.

— C'est certain... c'est lui, dit Moebius. Regardez bien ici... Voilà ses deux bridges en or. Vous savez qu'il était porteur depuis très longtemps de ces deux bridges : un à gauche au maxillaire supérieur ; l'autre à droite au maxillaire inférieur. Ça ne peut être que lui.

— *Oui, mais alors si c'est lui, qu'est-ce que c'est ?*

— Il n'y a pas d'explication à cela.

— Qu'est-il arrivé au professeur ? demanda Jérémie d'une voix altérée.

Il contemplait les radios et réalisa soudain qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il avait quand même vu des clichés et se rappelait vaguement. Évidemment, ce qu'il avait sous les yeux était différent. En tout cas, lui, Jérémie, commençait à voir une différence.

— *Qu'est-ce que c'est ?* Toute la question est là. Qu'avons-nous sous les yeux ? Un truquage ? Un amusement de savant fatigué ? Cavendish était assez pince-sans-rire pour...

— Pourquoi aurait-il fait ça ? Pour lui seul ? Pour la galerie ? Non, c'est autre chose. Croyez-moi, ces photos sont l'expression de la réalité. Une atroce, une effroyable réalité. Quelque chose qui nous échappe. C'est peut-être pour cette chose-là qu'il nous avait appelés. De plus...

Il s'interrompit, puis reprit presque aussitôt :

— De plus, cela peut expliquer bien des points.

— Tu as une idée ? C'est bien de la chance. Fais-nous en profiter.

Ils ne pouvaient plus quitter des yeux ces images ahurissantes. Ils étaient comme fascinés, hypnotisés.

Sarrasin réfléchissait autant que faire se pouvait.

— Écoutez, dit-il au bout d'un moment. En présence de Cavendish, nul d'entre nous ne pouvait s'en rendre compte, n'est-ce pas ? Et en vérité, personne ne s'est rendu compte de rien...

On ne lui répondit pas. Mais l'idée semblait faire son chemin car il reprit d'une voix plus assurée :

— C'est ça... c'est bien ça... Voyez-vous, il existe une notable différence entre *le téléphone et l'oreille humaine*.

Ils le regardèrent avec surprise.

— Bien sûr, grogna Geoffroy. C'est une explication. *Il existe une véritable différence entre le téléphone et l'oreille humaine*.

Jérémie les regardait sans comprendre. Finalement, sans autre forme de procès, ils acquiescèrent tour à tour, se rangeant à l'idée exprimée par Sarrasin.

— Effectivement, dit Gabrino. Ceci est une bonne explication à cela. Mais Dieu du ciel, qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

— Je vois que nous sommes tous d'accord. *Cavendish ne s'est pas méfié du téléphone*. On ne saurait penser à tout. Et si nous avons été

incapables de savoir QUI était Cavendish, ou ce qu'il était devenu, *le téléphone ne s'est pas trompé.*

— Trahi par un téléphone. C'est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule.

La première émotion passée, ils se reprenaient peu à peu. Mais s'ils émettaient des hypothèses sur certains des effets possibles de CE qu'ils avaient sous les yeux, rien, absolument rien, ne pouvait les éclairer sur la vraie nature de cet extraordinaire phénomène.

Ils avaient tous encore en mémoire les bruits, les étranges bruits, les sifflements, les cliquetis, les bruits de crécelle de la bande magnétique. Ils avaient cru, pensé, que l'ambiance de Cavendish recelait des présences, ou des appareils, ou des « envahisseurs » quelconques. Mais, il n'y avait personne. Maintenant ils en étaient sûrs. Bien que cette assertion ne soit qu'une partie de la vérité !

Jérémie posa la question de savoir pourquoi l'oreille et le téléphone leur paraissaient des choses si différentes.

— Notre oreille est incapable de reconnaître qui était Cavendish, mais le téléphone lui a su. Regardez.

Jérémie ne comprenait pas pourquoi le téléphone était capable de reconnaître qui était Cavendish. Lui en tout cas ne s'était aperçu de rien. Cavendish était Cavendish et il n'avait pas remarqué de changements notables.

— Regardez bien ces radios, essaya d'expliquer Sarrasin.

Jérémie regarda de tous ses yeux. Les clichés assemblés montraient la tête d'un homme surmontant ses épaules, ses bras et le buste. Finalement il se rappelait certaines images médicales de ce genre, aussi était-il étonné de ne pas voir de *squelette*, comme on est en droit de s'y attendre habituellement avec ce genre de cliché.

En fait, *il n'y avait pas* de squelette. Tout juste les maxillaires avec les dents. Vaguement des orbites.

Mais pas de vertèbres. Pas d'humérus, pas de gril costal...

Pas de cœur non plus.

La silhouette transparente montrait bien une tête, un cou, des épaules, un thorax...

Mais à l'intérieur, il n'y avait que des points, des traits des grilles, des réseaux. Cela faisait penser à des circuits imprimés. Une multitude de circuits imprimés. À la place du cœur, un enchevêtrement inextricables de points, de ronds, de circuits...

— *Un robot !* murmura Jérémie.

Un silence.

— Cavendish... je veux dire M... était un robot ? répétait-il hébété. C'est bien ça ?...

— A moins d'un truquage, et je ne comprends pas pourquoi il s'agirait d'un truquage, *Cavendish serait un robot*.

— Mais...

— Bien sûr, nous savons ce que vous pensez... Nous le connaissons tous depuis longtemps. C'est inexplicable. Tout est inextricable. Peut-être s'est-il transformé progressivement en robot ? C'est peut-être en fait ce qui lui est arrivé... C'est peut-être le résultat d'une atroce expérimentation sur lui-même... Mais c'est tellement fantastique...

Jérémie était épouvanté tout d'un coup, comme une bête avant l'hallali.

— Un robot... un robot... répétait-il comme en lui-même. Monsieur était un robot !

Sarrasin se demanda un moment si Jérémie n'en connaissait pas plus long sur toute cette histoire et s'il n'avait pas été un aide pour Cavendish. Un assistant.

— Et le téléphone ? pourquoi le téléphone l'a-t-il trahi ?

— C'est quelque chose à quoi il n'a probablement pas pensé, expliqua Sarrasin. Notre oreille ne perçoit que les vibrations acoustiques. Mais le téléphone, en revanche, est capable de saisir des courants induits, de capter des ondes électromagnétiques... Or le fonctionnement d'un tel ensemble ne va pas sans créer des ondes électromagnétiques. C'est ce que nous a transmis l'appareil. Ces cliquetis, ces sifflements, ces bruits de crécelle, n'étaient que la traduction du fonctionnement de ce robot vivant. La traduction d'un phénomène comportant des inductions électromagnétiques.

— Nous nageons dans l'invraisemblable, conclut Geoffroy. Invraisemblable depuis A jusqu'à Z... C'est inouï. Vous rendez-vous compte que nous en sommes à discuter de la transformation de Cavendish en robot ! Nous en sommes à nous demander comment un être peut tenir debout, se déplacer, faire contracter ses muscles, être fait de chair, avec une apparence inchangée, et être rempli de circuits comme un complexe électronique ? Nous en sommes à nous demander tout cela. À nous demander comment Igor Cavendish, que nous connaissons depuis si longtemps les uns et les autres, a pu se *transformer en robot*. Transformer son cerveau en celui d'un automate. Nous en sommes à nous demander si ce n'est pas pour cela qu'il nous a appelés au secours, pour l'aider à retrouver un milieu intérieur normal. Nous en sommes à nous demander comment il a pu faire et si ce qu'il redoutait n'était pas de disparaître dans le substrat universel

dont il a commencé à nous parler... Et quelle relation il existe entre ses propres paroles, sa mutation mécanique monstrueuse, le Graser, son appel désespéré et son exclusion de notre espace-temps... C'est à devenir fou !!!

— *Excusez-moi, dit Cavendish. J'ai dû avoir un malaise...*

CHAPITRE XVI

Zéro heure quarante-cinq.

La foudre serait tombée au milieu d'eux qu'ils n'auraient pas été plus abasourdis. Ils avaient pivoté d'un bloc.

IGOR CAVENDISH !

Le P^r Igor Cavendish se tenait debout près de la porte-fenêtre. Bien visible. Bien en chair. Un peu pâle peut-être, mais présent. Il essuyait son front d'une main légèrement tremblante. Son front où *perlait une sueur moite*.

Maintenant qu'ils avaient eu connaissance de ces radios impossibles, les quatre amis le regardaient, bouleversés.

D'où sortait-il ? D'où venait Cavendish ? Où avait-il disparu ? D'où revenait-il exactement ? Quel était ce mystère pesant, effrayant, implacable ? Qu'avait fait et découvert cet homme ? Que lui était-il arrivé ? Sarrasin avait éteint la lampe de bureau et se tenait devant le négatoscope improvisé pour que cela n'attire pas son attention.

Gabrino s'avança vers Cavendish qui restait immobile.

— J'ai dû avoir un malaise, répétait Cavendish comme en lui-même. C'est stupide... stupide...

— Ça n'a rien été, dit Gabrino d'une voix altérée. Je vais te faire une injection de camphre.

La réaction fut anormale et brutale.

Ils virent Cavendish se redresser comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Non... dit-il d'une voix forte. Je vous interdis de me toucher.

Gabrino s'interrompt net dans son mouvement.

— Mais... fit-il.

— Je vous interdis de me faire la moindre piqûre. Même si cela recommençait... Qu'est-ce que j'ai eu ?...

Un silence.

Il les regardait maintenant à tour de rôle, véritablement désorienté.

— Qu'est-ce que j'ai eu ?... Que s'est-il passé ?...

— Un léger évanouissement, grogna Geoffroy. Nous t'avons conduit près de la fenêtre. Nous avons ouvert et l'air frais t'a fait revenir à toi.

Sarrasin, appuyé au bureau, les mains derrière le dos, défaisait tous les clichés, les uns après les autres et les empilait. Moebius, de l'autre côté du bureau, faisait disparaître la plaque de verre encombrante et la portait sur la moquette, verticalement appuyée à un meuble. Il ne fallait pas que Cavendish *sache qu'ils savaient*.

Celui-ci se dirigea vers Sarrasin.

— Que faites-vous ?

— Rien. Mais nous sommes un peu surpris. Est-ce que ces malaises te prennent fréquemment ?

Cavendish resta interloqué pendant un instant. Visiblement il ne savait que répondre.

Éric poussait les radios vers Moebius. Cavendish le regardait faire sans comprendre, avec une certaine fixité qui l'effraya sur le moment. Leur hôte disparu et réapparu fit encore un pas vers le jeune homme.

— Je voudrais savoir ce que tu fais, dit-il. Pourquoi tes mains derrière ton dos ? À quel travail vous livrez-vous tous les deux ?

— Mais rien... absolument rien...

— Écarte-toi du bureau...

L'œil de Cavendish était strié de vert tout d'un coup.

Gabrino le prit par le bras et essaya de l'entraîner. Sarrasin ne voulait pas s'écarter tant que Moebius n'avait pas subtilisé les clichés en vrac avec les enveloppes.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? lança Cavendish.

Gabrino jeta un œil. Sarrasin était toujours accoudé au meuble. Le coin d'une enveloppe marron dépassait.

Cavendish tendait le doigt.

— Ça...

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? fit Sarrasin.

— Pourquoi ne t'écarter-tu pas ? Je veux voir ce qu'il y a sur mon bureau.

Sarrasin ne put faire autre chose que d'obéir. Lentement et avec mauvaise grâce. Mais il s'agissait d'une enveloppe commerciale ordinaire. Les radios avaient disparu et il régnait un grand désordre sur le bureau. Il y avait des livres épars et tout était dérangé. De l'autre côté, au sol, gisaient le morceau de carbone attaché par un fil

électrique, lui-même carbonisé à moitié, la grande vitre dépolie et les clichés que Moebius avait réussi à subtiliser.

Cavendish semblait furieux tout d'un coup.

— Je voudrais savoir ce que vous êtes en train de mijoter tous ensemble... Vous avez profité de ma perte de connaissance pour...

Il échappa à Gabrino et se dirigea vers le tableau noir.

— Je veux savoir ce qu'il y a derrière mon bureau et ce que vous faites ici.

— Mais enfin ! dit Geoffroy. Ce que nous faisons ici, c'est nous qui voudrions bien le savoir. Tu nous convoques pour on ne sait quelle étrange découverte. Pour on ne sait quel danger et au moment où tu vas nous expliquer ce qui t'arrive de désagréable, tu es pris d'un malaise inexplicable... Lorsque tu reviens à toi, tu nous demandes ce que nous faisons là. Ce n'est pas raisonnable, mon vieux !

— Assieds-toi, dit Augustin Gabrino. Tu vas prendre un peu de café chaud.

— *Non !* Pas de café ! Rien, rien du tout...

— Alors, je vais chercher de quoi te faire une piqûre. Tu ne peux rester dans un tel état.

Déjà Gabrino se dirigeait vers la porte.

La réaction de Cavendish fut celle qu'il attendait. Il se précipita sur lui.

— Je t'interdis de me toucher, tu m'entends ? Je vous interdis de tenter quoi que ce soit. Je n'ai besoin de rien. Ça va tout à fait bien maintenant.

Ses doigts se crispaient nerveusement sur le bras de Gabrino. On ne sait pourquoi celui-ci pensa à une main de fer. Il fallait accaparer son attention jusqu'à ce que tous les objets compromettants aient disparu.

Moebius tendit à Jérémie les radios et la vitre de verre dépoli. Il fallait que Cavendish ne tourne pas la tête pendant les quelques secondes au cours desquelles il traverserait la pièce. Le domestique, les bras chargés, se dirigea vers la porte.

Cavendish se retourna brusquement.

Ses yeux se posèrent immédiatement sur Jérémie. Mais celui-ci se tenait alors juste derrière un vaste fauteuil. Il s'immobilisa, déferant.

— Ah ! Tu es là, toi ?

— Oui, Monsieur. Monsieur a besoin de moi ?

— Bien sûr. Ne pose pas de questions idiotes.

Nul ne bougeait. Gabrino échappa à l'étreinte de Cavendish et se hâta vers la porte-fenêtre. Cavendish eut encore un mouvement vers lui, que Jérémie mit à profit pour s'éclipser.

L'opération s'était bien déroulée.

On réussit à faire asseoir Cavendish qui se calmait peu à peu. Mais il était d'une extraordinaire pâleur. Ses amis l'examinaient avec une curiosité mal dissimulée.

Ils regardaient ses cheveux, sa peau, ses yeux mobiles, ses lèvres qui tremblaient légèrement. Ses mains. Ils constataient qu'il respirait normalement, qu'il *vivait* normalement, comme tout être biologique créé.

Et ils avaient en mémoire les clichés radiographiques avec les circuits à l'intérieur de son corps.

Cavendish était-il réellement un robot électronique vivant ? Était-il *devenu* une chose pareille ? Était-ce ce qu'ils avaient sous les yeux ? Allait-il finalement leur donner des explications sur sa conduite, sur ses expériences, sur sa disparition ?

Un mouvement se fit. On alluma des cigarettes et on commença à dire des banalités pour donner le change.

Un vent mauvais s'était levé au-dehors et sifflait aux interstices des portes et des fenêtres comme s'il était jaloux d'être tenu pour négligeable et qu'il veuille se manifester avec aigreur.

— Je crois que je ferais mieux d'aller me reposer, dit alors Cavendish. Je n'en peux plus. Je suis à bout de forces. Nous reprendrons tout ceci dès demain. Ce soir je ne me sens pas le courage de continuer. Ne m'en veuillez pas.

Il y eut un moment d'hésitation générale, puis :

— Tu as raison, dit Sarrasin. De toute façon, nous étions venus pour plusieurs jours. Tout ira mieux demain... Ne t'inquiète pas pour nous.

Cavendish eut un pâle sourire.

— Merci... Je pense que c'est plus raisonnable, pour l'heure. Je vais donc me retirer. Jérémie s'occupera de vous. Il est tard... Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Nous essayerons d'y voir plus clair dans la journée de demain.

Il se leva. Il semblait faible sur ses jambes.

— Veux-tu que je t'accompagne ? demanda Sarrasin.

Mais les événements ne lui laissèrent pas le temps de répondre. La porte s'ouvrit avec fracas et un souffle violent de vent froid réussit à s'engouffrer dans la pièce, faisant voltiger des papiers et se soulever rideaux et napperons.

Toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée.

Sylvia Corail, échevelée, défaillante, les habits en lambeaux, presque nue, se tenait sur le seuil. Titubante.

Et pâle comme une morte.

CHAPITRE XVII

Zéro heure cinquante-cinq.

Éric se précipita.

— Sylvia ! Dieu soit loué !...

La jeune femme regarda autour d'elle avec égarement et passa la main dans ses cheveux. Ses lèvres tremblaient. Son chemisier et sa jupe étaient déchirés et laissaient voir ses épaules, ses seins, ses cuisses gainées de nylon gris.

— Ma chérie ! dit Moebius en s'approchant à son tour. Nous nous demandions ce qui t'était arrivé... Mais que s'est-il passé ?

— Un accident... un accident... balbutia Sylvia plus morte que vive. C'est stupide... stupide...

— Asseyez-vous... Asseyez-vous... Remettez-vous...

Sarrasin lui tendit un fauteuil ; les autres, Cavendish y compris, la regardaient curieusement, se demandant ce que signifiait l'intrusion de cette jolie fille dans un pareil état, au cours de cette étrange nuit.

Moebius lui versa un verre de whisky et le lui tendit ; Sylvia but avec avidité et l'alcool lui fit le plus grand bien, brûlant sa gorge et réchauffant son corps.

— Vous avez emprunté la voiture d'Exeter, commença Éric. Qu'en avez-vous fait ? Il est très inquiet à votre sujet.

— Et au sujet de sa voiture, ajouta Moebius.

Sylvia buvait à petites gorgées ; les couleurs lui revenaient progressivement. Ses mains tremblaient légèrement, ses yeux couleur de glycine semblaient ceux d'une bête traquée. Elle était effondrée dans le vaste fauteuil et ses cheveux d'or emmêlés encadraient son tendre visage ; ses seins étaient nus et ses épaules également. Sa jupe déchirée laissait voir ses cuisses et ses jambes parfaites serrées l'une contre l'autre.

Elle rendit le verre à son oncle avec un pâle sourire. Éric lui alluma une cigarette, dont elle tira quelques bouffées avec délices.

— Vous n'avez aucun mal, constata Éric. C'est l'essentiel. La

voiture ?

— À cinq ou six kilomètres d'ici, dit-elle. Tout ceci est de ma faute... J'ai voulu visiter les environs en vous attendant et j'ai emprunté à Exeter sa Méhari. Je n'aurais pas dû. Je sais que je n'aurais pas dû... J'ai roulé longtemps, au hasard, puis la nuit venue, je me suis rapprochée de Manora où... Oh ! c'est affreux... cette voiture...

— Continuez, dit Sarrasin. Je vous en prie.

— J'ai coupé à travers champs et je... je n'ai pu éviter un petit ravin... La voiture est certainement hors d'usage. J'ai pu m'en tirer et je suis arrivée à travers la lande... J'ai couru... je suis tombée... plusieurs fois... Je me suis égarée, déchirée au ronces et aux arbres... C'est miracle que j'ai pu retrouver Manora...

Elle s'interrompt, puis :

— Je suis désolée... désolée... Je ne connais pas d'histoire plus stupide... plus idiote... Excusez-moi pour tout ce dérangement...

— Ce sont des choses qui arrivent. Mais vous n'auriez vraiment pas dû emprunter cette voiture. Si vous m'aviez attendu à l'hôtel, je serais venu vous prendre... c'était aussi simple que ça.

Cavendish semblait reprendre ses esprits. Il s'interposa :

— De toute façon, dit-il d'une voix faible, cette nuit se présente de façon assez tragique et extraordinaire. Soyez en tout cas la bienvenue à Manora. Vous avez besoin de vous changer et de prendre un bain. Jérémie !

— Oui, Monsieur.

— Vous conduirez mademoiselle dans la chambre grenat et lui préparerez un bain. Malheureusement, des effets féminins à Manora...

— Je me débrouillerai, Monsieur, dit Jérémie. Je vais préparer un bain et du café chaud.

— Merci, dit Sylvia d'une voix altérée. Je ne dis pas non.

Elle leva ses beaux yeux vers Éric.

— Je suis navrée de tout ce qui arrive, dit-elle. Vraiment navrée... Je ne sais comment m'excuser.

— Ne vous inquiétez donc pas. En définitive, l'essentiel est que vous soyez en vie et là, parmi nous... Demain tout ira mieux pour tout le monde.

Il sourit.

— Demain est un autre jour... conclut-il. Vous verrez...

Le vent redoubla de violence, faisant battre un volet quelque part et

grincer une tôle. Un chat miaula dans le domaine de la nuit. Un miaulement aigre-doux... mauvais... sinistre...

Sylvia eut un regard timide pour les amis d'Éric qu'elle voyait pour la première fois. Le sifflement du vent était immense autour de la maison, tantôt s'élevant dans les notes aiguës et tantôt traînant dans les basses comme s'il se lamentait, comme s'il gémissait de rester à l'écart, de rester dehors avec les mauvais génies de la nuit...

Elle frissonna.

Un silence s'établit alors que nul n'osa troubler pendant quelques secondes. Au-dehors, les ombres chinoises des arbres s'agitaient en tous sens, se couchant presque, secouées par ce terrible torrent de vent de nuit. Des nuages échevelés voguaient, glissaient sur le firmament glacé et laissaient parfois la plaine humide de printemps être inondée par la clarté immobile de la lune. C'était la mi-nuit et ses démons avec lesquels les hommes n'avaient rien à voir.

Cavendish se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré.

— Si vous voulez me suivre, mademoiselle, dit Jérémie.

Elle adressa un pâle sourire à Éric et se leva. Tous les regards se portèrent instinctivement sur sa silhouette féminine et sensuelle. Elle traversa la pièce d'une démarche pleine de grâce et sortit.

La chambre grenat était sobrement meublée mais très confortable. Une lampe de chevet répandait une lueur incarnat, près du lit. Dans le coin opposé, une grande lampe sur pied donnait un cône de lumière douce. Sylvia remercia Jérémie qui s'éclipsa discrètement.

Par la porte de communication ouverte découpant un rectangle de lumière crue dans cette pénombre intime, parvenait le bruit d'un robinet qui coule ainsi qu'une agréable odeur de lavande. Un volet battait à la fenêtre et le vent mugissait contre la maison, réussissant même à s'infiltrer un peu à l'intérieur car les voiles légers des rideaux bougeaient. Sylvia ressentait profondément l'étrangeté de la situation. Par ailleurs, elle était fatiguée et comme brisée par l'émotion. Pourquoi avait-elle menti ? Pour quelle raison précise n'avait-elle pas parlé de la soucoupe volante ? Elle n'aurait su le dire. Intuitivement peut-être. Elle se réservait de dire la vérité uniquement à Sarrasin. Mais sans attendre au lendemain. Elle se débrouillerait pour le voir tout à l'heure.

Il y avait des vêtements féminins sur un fauteuil, délicatement posés. Une robe de chambre et une robe toute simple. D'où Jérémie tenait-il ça ? Peu importait. Angoissée par tous les événements insolites de cette journée et au cœur de cette nuit qui n'était pas prête de se terminer, elle passa dans la salle de bains. Elle observa dans le

miroir éclairé indirectement son teint pâle et défait. Elle se trouva belle malgré sa mine des mauvais jours. Avait-elle rêvé la fantastique apparition et l'abomination qui se trouvait là-bas ? Certes non... Mais dans quelle galère étaient-ils tous engagés maintenant ? Elle avait besoin d'un bon bain pour détendre son corps et puis il fallait faire le point.

Elle se dévêtit rapidement, déposa robe, collant, slip et soutien-gorge sur le dossier d'une chaise et se plongea avec délices dans un bain de mousse verte agréablement parfumé et soyeux à la peau. Cela lui fit réellement du bien. Elle s'y prêlassa pendant quelques instants, puis se leva ruisselante et enfila une sortie de bain en éponge grenat.

Quelques minutes plus tard, elle avait revêtu la robe prune dont elle avait serré la grosse ceinture en cuir et qui, en définitive, ne lui allait pas si mal.

Elle revint au lavabo qu'elle remplit d'eau froide et, se penchant en avant, s'aspergea le visage. L'eau froide la ravigota et raffermir ses chairs. Enfin elle entreprit non pas de se maquiller, car elle avait tout perdu, mais de mettre de l'ordre dans ses cheveux. Il y avait une brosse et un peigne. Elle se brossa soigneusement en penchant la tête d'un côté, puis de l'autre, comme le font toutes les femmes qui ont une opulente chevelure. Le miroir reflétait son visage tendre aux yeux un peu cernés, ses cheveux dorés, son cou gracieux... Derrière elle, par-dessus son épaule, elle apercevait le cadre de la porte de la salle de bains avec la pénombre rouge et douceâtre de la chambre. Son regard allait de ses cheveux qu'elle lissait presque amoureusement, au décor sombre dans l'encadrement, dont elle devinait vaguement les meubles.

Elle contempla ses yeux, s'interrompant dans son geste, et les trouva beaux.

Le volet qui battait et la tôle qui grinçait, à l'extérieur, agaçaient ses nerfs. La nuit s'avancait à petits pas.

Elle manœuvra le petit levier pour vider le lavabo et l'eau s'engouffra en gargouillant. Il y avait de la laque. Elle en vaporisa un fin nuage sur ses cheveux. Elle regretta l'absence de fond de teint et de rouge à lèvres. Mais son joli minois n'avait pas besoin de ça pour être séduisant. Elle rangea la brosse dans l'armoire de toilette. Puis le peigne à l'endroit où elle l'avait trouvé. En ouvrant la petite porte latérale, elle découvrit un flacon d'eau de Cologne vert émeraude et le renifla. Ça sentait le muguet. C'était mieux que rien. Elle en passa sur ses joues et sur son cou, puis le remit en place. On était finalement assez bien reçu à Manora. Pas trop à redire. Son regard quitta son visage et plongea dans le miroir et, au fond, dans la chambre.

Elle fut inquiète tout d'un coup, sans trop savoir pourquoi.

Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'était pas normal. Ça l'avait frappée subconsciemment tandis qu'elle se pourléchait comme une chatte. Son attention avait été alertée mais elle était trop absorbée par son propre entretien pour l'avoir noté.

Et voilà que tout d'un coup, maintenant, elle n'osait plus se retourner. *Il y avait quelque chose dans la chambre.* Elle en était sûre. Quelque chose ou quelqu'un, et elle avait vu bouger tout à l'heure. Pourquoi avait-elle pensé que c'était le rideau. Non, ce n'était pas le rideau. Ni le vent.

Elle examinait avec intensité le peu qu'elle voyait de la pièce dans la pénombre et cela devenait hallucinant à force de fixité. Elle se retourna.

Rien.

Avec prudence, elle se dirigea vers la porte.

C'est alors qu'elle ressentit une impression curieuse. Comme des fourmillements sur tout le corps. Moins intense que dans l'OVNI et tout à fait différent. Cela avait rapidement commencé par les mains et les pieds et cela montait.

Cela n'était pas comme des décharges électriques, mais devenait de plus en plus intense. Que se passait-il ? Ce n'était pas douloureux, mais extrêmement désagréable. Quel était ce nouveau mystère ?

Son cœur battait très vite. Elle pensa sortir dans le couloir pour appeler Éric et se disposait à le faire, lorsque cela cessa. Tout d'un coup. C'était vraiment étrange comme sensation. D'où cela venait-il ? La foudre était-elle tombée sur la maison ? Non, il n'y avait pas d'orage. Cette idée était stupide.

Elle revint dans sa chambre et son regard parcourut la vaste pièce. Lentement. Détail après détail. Le lit avec sa couverture grenat et ses deux oreillers. Les deux tables de chevet de chaque côté. L'abat-jour grenat. La grande armoire qui avait l'air à la fois réprobatrice et pensive dans un coin. La petite bibliothèque garnie de livres. La table centrale et sa nappe brodée. La commode sinistre avec ses tiroirs fermés. La lampe sur pied comme un grand échassier. Les miroirs aux murs. Les lourdes tentures des deux fenêtres et leurs voiles légers qui se soulevaient lentement...

Qu'est-ce qui avait pu bouger dans cette pénombre ? Que s'était-il passé d'anormal dans son dos pendant qu'elle était occupée devant le miroir ? La peur du silence et de la nuit s'insinuait lentement en elle. La peur de l'immobilité et des objets inconnus tapis dans la demi-obscurité commençait à l'étreindre. Son cœur frappait à grands coups dans sa poitrine. Elle pensait avec effroi à CE qu'elle avait vu là-bas...

À CE qui s'était passé et qu'elle n'avait pas voulu dévoiler aux autres...

Et soudain, alors qu'elle s'y attendait le moins, une flamme verte ! Là... au milieu de la pièce !

Une flamme phosphorescente qui s'allume et s'éteint aussitôt. Comme un feu follet dans la chambre.

Elle étouffe un léger cri.

Plus rien.

Le vent au-dehors. Le volet qui claque.

Puis, à nouveau, sur sa droite, une autre flamme verte, brillante, éclairante, qui s'allume et s'éteint presque tout de suite, jetant un éclat verdâtre autour d'elle.

La jeune femme se sent prise de panique à nouveau.

C'est décidément la nuit des diableries. La nuit de toutes les épouvantes.

Mais ce n'est pas fini. Comme elle veut se diriger vers la porte, une autre flamme naît et meurt à quelques pas d'elle, au-dessus du sol. Puis une autre, plus haut, plus à gauche, puis deux, puis trois...

Effrayée, Sylvia n'ose plus avancer. Elle est immobilisée au centre de la pièce. Pendant quelques instants, cela se reproduit d'abondance et des flammes vertes étincelantes dansent un ballet infernal tout autour d'elle. Des reflets glauques luisent dans les verreries et dans les vitres, des ombres se profilent sur les murs, menaçantes, grimaçantes...

Cette curieuse et inexplicable chorégraphie de feux follets éphémères persiste pendant quelques minutes, provoquant l'affolement chez la jeune femme, puis cela finit par cesser complètement et la chambre retrouve son intimité. Est-ce un phénomène en rapport avec l'OVNI ? Est-elle imprégnée d'une atmosphère particulière et maléfique ? Ces curieuses manifestations sont-elles inhérentes à cette demeure ? Sans savoir pourquoi, elle pense que leur hôte, Cavendish, l'ami d'Éric et des autres, a fait quelque redoutable découverte et qu'il n'est pas impossible *que ceux qui les observent* sans intervenir aient été attirés à cause de cela en ces lieux. C'est une drôle de pensée qui l'assaille. Avec insistance maintenant.

Soudain elle fait volte-face. Le cri qu'elle veut proférer ne sort pas de sa gorge tant elle est surprise.

Entre elle et la porte de la salle de bains, un cristal cubique suspendu à un mètre cinquante au-dessus du sol, un gros cube de cristal transparent vient d'apparaître. Cet objet effarant est doué d'une

stricte immobilité et semble un pain de glace.

Sylvia recule lentement vers la sortie. Il faut absolument qu'elle retrouve Éric. Quelques pas à peine la séparent du seuil lorsque, tout d'un coup, au moment où elle croit qu'elle va échapper à tous ces sortilèges, un autre incroyable phénomène se produit.

Du cristal transparent émanent brusquement des ondes concentriques lumineuses remplissant tout l'espace et traversant son corps. Le décor de la chambre a disparu. Elle ne voit plus que ces ondes rapides dont le centre est le cristal et qui foncent vers elle à toute vitesse. Elle est comme paralysée et reçoit une série de brûlures intenses. Mais cet événement est également transitoire et ne va pas durer.

Une minute s'écoule. Deux peut-être. Sa tête tourne. Un terrible vertige la saisit. Elle est sur le point de s'évanouir...

Mais elle résiste, se redresse. Et la vision disparaît aussi brusquement, aussi inexplicablement qu'elle s'est manifestée. Le triste décor de la pièce et sa pénombre l'ont remplacée.

Alors, n'en pouvant plus, elle ouvre la porte et se précipite dans le grand couloir, autour duquel le vent mugit.

Là elle sursaute violemment.

Cavendish !

Cavendish qui marche vers elle, lentement. Grand, mince, le visage blafard, avec ses rides, son nœud papillon.

Un Cavendish monstrueux avec des yeux rouges, comme des lumières ! Des yeux rouges, lumineux, comme des projecteurs...

Il n'a pas d'expression.

C'est un être de cauchemar qui se dresse devant elle.

Elle veut hurler, mais aucun son ne sort de ses lèvres.

CHAPITRE XVIII

Une heure quarante-cinq.

Sylvia terrorisée s'enfuit dans la direction opposée. Comme une folle elle traverse le corridor dans toute sa longueur, dévale l'escalier à toute vitesse et fait irruption dans le salon-bibliothèque de Manora.

Il n'y a plus qu'Éric Sarrasin qui se lève aussitôt. Complètement paniquée, elle se jette dans les bras du jeune homme et se met à sangloter.

C'en est trop. Il y a eu trop de choses tout au long de cette terrible journée. Trop de choses démoniaques et fantastiques. Il fallait qu'elle parle. Qu'elle explique tout à Éric. Tout ce qu'elle avait découvert et vu de ses propres yeux. Tout ce qui se passait *exactement* à Manora et *autour*. Ils couraient tous certainement un très grand danger.

Éric serrait le corps de la jeune femme dans ses bras et la sentait agitée d'un léger tremblement. Des larmes coulaient sur ses joues. Sa chevelure d'or était douce et caressante et il était tout pénétré de son parfum.

Il se dégagea doucement.

— Que se passe-t-il enfin ? demanda-t-il. Voulez-vous m'expliquer ?...

Elle leva vers lui ses grands yeux voilés de larmes.

— C'est affreux, dit-elle. Il se passe des choses effrayantes... N'êtes-vous vraiment au courant de rien ?

— Si... il y a des faits inexplicables, mais...

— Cavendish... Cavendish...

Elle se retourna vers la porte comme si elle craignait de voir surgir le diable en personne.

— Eh bien ?

— Où est Cavendish à votre avis ?

— Je ne sais pas. Ils sont tous montés dans leur chambre pour prendre quelque repos. Moi je ne pouvais pas... je ne dormirai pas cette nuit. Au début de la soirée, Cavendish a eu un malaise...

Il semblait que ni l'un ni l'autre ne veuillent en dire trop. Cependant Sylvia se mit à parler d'une voix hachée, basse, rapide :

— Cavendish n'est pas dans sa chambre. Il est dans le couloir. Il était près de la mienne. Dehors. Il guettait. Je suis sûre qu'il me guettait et qu'il nous veut du mal. Il a fait quelque terrible découverte et il les aura attirés...

— Qui ça « ils » ?

— Je ne sais par où commencer. J'ai menti tout à l'heure. Il se passe des choses effroyables. Des choses non-naturelles. Cavendish n'est pas Cavendish. Il erre dans les couloirs. Il a des yeux lumineux et rouges, comme des projecteurs. Il s'est dressé sur mon chemin alors que je sortais de ma chambre... Dans ma chambre, ce n'est pas normal non plus. C'est diabolique... Le diable est dans cette maison et alentour... Il ne faut pas rester ici... Il faut fuir... fuir... Nous ne pouvons rien contre les forces qui s'acharnent contre Manora. Vous devez me croire. Je vous supplie de me croire.

Elle se tordait les mains. Il la prit par les épaules et riva son regard dans le sien.

— Voyons... calmez-vous d'abord, Sylvia... Je vous en prie... calmez-vous.

La voix d'Éric était tranquille, rassurante.

— Je n'en peux plus... je n'en peux plus, dit-elle. Je croyais être forte... mais c'en est trop maintenant...

— Racontez-moi, dit Sarrasin. Que voulez-vous dire au sujet de Cavendish ?

Elle eut un soupir haché.

— Ce n'est pas le plus important. Mais Cavendish n'est certainement pas Cavendish. C'est un personnage différent. Il y a des yeux lumineux... rouges comme des rubis... De gros yeux rouges et ronds comme des lampes... Il erre dans les couloirs de Manora. Ça m'étonne qu'il ne soit pas là, derrière moi.

Craintive, elle se retourna encore vers la porte. Mais personne ne se manifestait.

— Vous dites que ?...

— Oui... venez... Allons voir.

Avec lui elle avait moins peur. Il la suivit sans mot dire. Dans la nuit, ils explorèrent tous les couloirs, tous les corridors, toutes les galeries de la grande maison. Personne. Le décor était vide et au fur et à mesure qu'ils allumaient les lumières ce n'étaient que sinistres perspectives inquiétantes et désolées avec leurs fenêtres aux yeux

fermés et des ombres pleines de mystère.

Tout était silencieux, mis à part quelques craquements de plancher ou de boiserie, mis à part le sifflement du vent, radouci, et, sans doute fatigué de ses courses nocturnes...

Ils se retrouvèrent à leur point de départ.

— Nous ne pouvons tout de même pas ouvrir la porte de sa chambre et lui soulever les paupières pour savoir si ses yeux sont artificiels...

— Vous ne me croyez pas, dit-elle déçue et pleine d'une étrange lassitude. Vous ne me croyez pas...

Elle se sentait très seule tout d'un coup.

— Je suis tout disposé à vous croire. Mais j'aimerais que vous commenciez par le commencement car à ne rien vous cacher, je n'ai pas tellement cru à cette histoire d'accident. Qu'avez-vous fait en réalité ? Que vous est-il arrivé ? Qu'avez-vous découvert ? Parlez... Puis je vous dirai ce que je sais, ce que nous savons sur la terrible personnalité de Cavendish.

Elle regarda autour d'elle. Elle avait la gorge sèche. Éric lui versa une rasade de scotch et se servit à son tour. Ils burent quelques gorgées, puis il alluma deux cigarettes et en plaça une entre ses lèvres.

Au-dehors, la lune avait changé de secteur et était grosse et rouge dans un ciel effiloché de coton gris. Cela préluait au matin qui marchait quelque part de l'autre côté de la terre.

— Alors ? demanda Éric d'une voix douce.

— Ce que j'ai à vous dire dépasse tout ce qu'on peut imaginer, commença Sylvia. Et peut-être direz-vous que je suis folle...

Ils s'assirent sur le divan très près l'un de l'autre.

— Vous avez donc emprunté la voiture d'Exeter, qui a eu le tort de se laisser séduire, et ensuite...

— Je voulais simplement explorer les environs en touriste pour décrire le paysage, étoffer un éventuel article sur cette étrange maison et sur cette contrée. Je cherchais également intuitivement s'il n'y avait rien d'insolite autour de Manora... Tout cela m'intriguait. Cet appel... cette réunion... Il y avait là quelque chose de fondamentalement anormal. Et je m'étais dit que pendant que vous étiez tous à l'intérieur, il était peut-être bon de voir ce qui se passait à l'extérieur. J'ai donc fait le tour de la maison puis je me suis éloignée en prenant à travers la lande. Je suis arrivée à une dizaine de kilomètres environ de Manora jusqu'à une sorte de cirque sauvage délimité par des collines. Il y avait là, et je vous demande de me croire, ce que l'on

appelle une *soucoupe volante*...

Elle se tut un instant. Les traits d'Éric s'étaient figés tout d'un coup. Elle reprit :

— Un objet volant, un OVNI... Immense, comme un disque... Immobile, posé au sol et bien dissimulé dans cet endroit désert...

Alors en quelques phrases simples, précises, elle lui fit part de son extraordinaire découverte, de sa folle témérité, de son intrusion dans l'engin ineffable venu d'un autre monde. Sans rien omettre, elle décrivit les sas, la salle de commandes, les étranges processions de lumière, les êtres plats à deux dimensions, les sensations de décharges électriques lorsqu'elle voulut leur échapper ; enfin l'étage supérieur et l'être abominable en forme de méduse qui semblait couvrir un immonde tas de gros vers blancs aux petits yeux rouges ; un être qui « accouchait » d'une larve à intervalles réguliers...

Elle décrivit soigneusement cette énorme méduse translucide pourvue de plaques et d'yeux à expression humaine, munie de longs tentacules qui pendaient le long de l'horrible amas de vermine. Elle dit son angoisse et sa terreur, son épouvante sans nom lorsque sous le regard cruel de cette bête d'apocalypse, elle avait cru sa dernière heure arrivée.

Elle raconta alors comment, inexplicablement, la porte se rouvrit derrière elle sans raison apparente, et comment elle put s'enfuir de l'engin sans être inquiétée. Sa course folle vers la Méhari, son impossibilité à la faire démarrer, son équipée à travers la lande, à pied, tombant, trébuchant, complètement bouleversée, marchant droit devant elle et jusqu'à son arrivée à Manora. Puis elle parla de ce qui s'était passé dans la chambre. L'impression intense de présence, les sensations de fourmillements dans tout le corps, les flammes vertes, le cristal émetteur d'ondes... Enfin l'apparition de Cavendish aux yeux rouges et lumineux.

Lorsqu'elle se tut, Sarrasin resta silencieux pendant un long moment, les yeux dans le vague, un pli horizontal barrant son front.

— Je vous supplie de me croire, dit-elle encore. Je ne suis pas folle. Je n'ai pas rêvé... Je...

— Je vous crois, dit Sarrasin. Quelque chose de pas ordinaire s'est abattu sur cette région. Tous ces événements ont probablement partie liée, mais c'est un dédale, un véritable dédale... Je ne vois pas de fil conducteur. Il est vrai que Cavendish est *quelque chose comme un robot humain*... Une sorte de mutant...

À son tour, il la mit au courant de leur découverte. De temps à autre, Sylvia se détournait vers la porte comme si elle redoutait encore

de voir paraître Cavendish. Une sorte d'accablement les affectait petit à petit, comme s'ils avaient à supporter un poids trop lourd devant cette série de faits incompréhensibles et tragiques. Il lui fit voir le trou dans l'espace et l'endroit où, auparavant, Cavendish avait disparu.

Sarrasin à son tour n'était pas loin de penser que leur ami et savant avait mis la main sur quelque principe fondamental inconnu et n'en avait pas été maître. Que cela avait attiré l'attention d'extra-terrestres et qu'il n'était pas du tout impossible qu'ils soient là autour d'eux, invisibles mais présents...

Ni l'un ni l'autre n'avaient sommeil et la nuit continuait son inéluctable et lent déroulement. Une nuit de métal dans son inexorabilité.

— Vous pensez comme moi à des êtres invisibles autour de nous ? demanda Sylvia avec un frisson.

— Je ne sais pas... je ne sais plus... Ce qui vous est arrivé dans la chambre est révélateur. Il y a des forces qui rôdent dans notre entourage. Des forces non-naturelles... Cavendish nous a entraînés dans une aventure insensée... Absolument insensée...

Sylvia se leva, et, gracieuse, angoissée, vint se poster près de la fenêtre. Elle regarda la silhouette noire des ombres du parc dont la cime dévorait une énorme lune rousse. Le ciel était prune, les nuages plus rares, le vent semblait s'être posé quelque part.

Même à cet instant, dans tout ce qu'ils pouvaient craindre, redouter, évoquer, supposer de plus extraordinaire, ils étaient pourtant très loin de l'atroce, inimaginable et fantastique vérité...

CHAPITRE XIX

Deux heures.

— Il y a quelque chose d'incompréhensible au milieu de tout cet incompréhensible, marmonna Sarrasin entre ses dents. Si je peux m'exprimer ainsi.

Il se servit un verre de scotch et le but cul sec. Sylvia en redemanda elle aussi. Elle avait besoin de sentir l'alcool la brûler et la réchauffer. Elle était revenue s'asseoir.

Éric remplit son verre et ne put s'empêcher de regarder les belles jambes pleines et potelées de la jeune femme, ses genoux aux reflets de nylon luisant qui laissaient deviner une chair tendre et ferme.

— Pourquoi vous ont-ils laissée partir du vaisseau interplanétaire ? Pourquoi avez-vous, *et vous seule*, été attaquée dans votre chambre par toutes ces étranges choses ?... Pourquoi Cavendish s'est-il révélé à vous, *et à vous seule*, d'aussi étrange façon ?

Il alluma une cigarette et souffla une bouffée de fumée. Elle le regarda intensément. Toutes ces choses confuses, traumatisantes et mystérieuses ne possédaient pas d'explications pour l'instant. C'était trop au-dessus de leur entendement.

Soudain ils tendirent l'oreille. Un bruit de moteur. Dans la nuit. Au loin.

— Tiens, dit Sarrasin. Qu'est-ce que c'est ?

Le bruit de moteur augmenta d'intensité. La lueur des phares jaunes balaya le salon. Une voiture s'arrêta dans le parc. Il y eut un bruit de portières qui claquent, suivi de pas sur le gravier.

Sylvia et Éric se levaient stupéfaits.

Quelqu'un s'approchait.

On frappa à la porte-fenêtre. C'était l'inspecteur Crabe !

Éric alla ouvrir et le fit entrer. Celui-ci n'était pas seul.

— Bonsoir, dit-il d'une voix bourrue. Excusez-moi de vous déranger.

— Vous ne nous dérangez pas.

Crabe se tourna vers l'extérieur.

— Vous pouvez entrer ! lança-t-il à la cantonade.

Un homme s'avança et pénétra dans la pièce le plus naturellement du monde.

CAVENDISH !

— Comment ? fit Éric interloqué. Mais...

— Voilà, dit Crabe. Nous l'avons retrouvé votre Cavendish. Mais il ne s'est pas plus volatilisé dans l'air qu'un bulldozer ne peut se dissoudre dans une tasse de café comme un morceau de sucre. Nous avons cerné la région et nous l'avons interpellé, rôdant dans les environs. À pied et dans la nuit. Il paraît qu'il se promenait et qu'il ne se souvenait de rien. Il paraît qu'il a l'habitude de se balader ainsi dans la campagne, nuitamment. Curieux, hein ?

— Qu'est-il arrivé ? demanda Sarrasin en se tournant vers Cavendish. Je n'y comprends rien.

Ce qui était une façon de parler.

— Je... je pense que je suis sorti pour me dégourdir les jambes, dit Cavendish. Et j'ai dû avoir une absence de mémoire passagère... Je me suis retrouvé errant à une dizaine de kilomètres d'ici...

Un silence, puis :

— Je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur toutes ces bizarreries, bougonna Crabe. Qui est cette jeune personne ?

— Mlle Sylvia Corail. Nous vous en avons parlé. Elle avait emprunté la voiture du barman de l'hôtel et a eu un léger accident. Elle n'avait donc pas disparu comme nous le pensions.

— Où sont les autres ?

— Allés se reposer ; y compris Cavendish.

Crabe eut un haut-le-corps.

— Vous dites ?

— Oui... entre-temps, il... mais vous ne croyez jamais rien de ce que l'on vous dit, inspecteur. *Entre-temps, Cavendish a réapparu.*

— *Il a réapparu ?*

Nouveau silence plein de gêne et d'un malaise grandissant.

— Oui... et d'ailleurs je ne m'explique pas qu'on ait pu le retrouver à dix kilomètres d'ici. Il n'a matériellement pas eu le temps...

— Matériellement ?... Il y a peut-être une explication *naturelle* à cela...

Les yeux de Crabe étaient acérés comme des poignards derrière ses paupières mi-closes.

— Laquelle ?

— Il y a peut-être *deux* Cavendish.

— Que se passe-t-il ? demanda Cavendish en ouvrant la porte de l'escalier.

Les deux Cavendish se regardèrent sans étonnement. Sarrasin et Sylvia sursautèrent violemment.

Crabe ouvrit la bouche et la garda ouverte. Ses yeux semblaient lui sortir de la tête ; il resta figé, pétrifié, comme s'il avait été irradié par un rayon paralysant.

Personne ne parla pendant un long moment. Puis le Cavendish numéro un, celui qui venait de descendre de ses appartements, s'avança vers Crabe. Ses yeux devenaient rouges comme des rubis, étincelants, lumineux, éclatants...

— Non, intervint alors le Cavendish numéro deux. *Pas lui...*

Les yeux de Cavendish numéro un redevinrent en quelques secondes des yeux normaux. Humains.

En revanche, ceux de Crabe continuèrent à s'agrandir démesurément. Il finit par quitter son immobilité et regarda tour à tour les deux Cavendish ; puis Éric ; puis Sylvia.

— Je... balbutia-t-il. Je... je...

C'est tout ce qu'il trouva à dire sur le moment.

— Alors, fit Éric à son adresse, vous commencez à croire qu'il se passe ici des phénomènes curieux ?

Crabe n'était pas encore tout à fait remis. Qu'il y ait deux Cavendish, c'était encore du domaine du raisonnable. Sosies. Frères jumeaux... Cela existait dans la pratique courante. Mais ce qu'il venait de voir... des yeux qui devenaient rouges et lumineux comme des phares... Ça, c'était autre chose...

Son œil était de plus en plus rond, son visage de plus en plus pâle. Il avait un petit tic dans les paupières. Ses traits étaient crispés.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?... balbutia-t-il d'une voix éteinte.

Il se reprit :

— BON SANG DE BON SANG DE BOIS ! tonna-t-il.

Peu à peu les autres arrivaient, attirés par le remue-ménage. Et leur stupéfaction était grande au fur et à mesure qu'ils pénétraient dans la pièce.

Geoffroy se frottait les yeux. Gabrino avait le regard fuyant tout d'un coup et Moebius mit ses lunettes pour la première fois de la

soirée. Il ne devait plus les quitter.

CHAPITRE XX

Deux heures quinze.

Sarrasin regardait les deux Cavendish de tous ses yeux. Il les regardait attentivement. Bien sûr, on aurait pu admettre l'existence de frères jumeaux, ou de sosies. Mais ces deux-là étaient absolument stéréotypés. Exactement les mêmes traits, la même expression, les mêmes habits...

Comme s'ils avaient été tirés en grande série.

Quant à eux, ils n'avaient pas l'air gênés le moins du monde. Ernest Crabe semblait retrouver ses esprits progressivement. Il s'avança.

— Voyons... dit-il d'une voix blanche.

Il s'interrompit, toussota, puis :

— Si nous reprenions tout depuis le début... Tout depuis le début...

Il y eut un silence.

— Nous allons recommencer les interrogatoires d'identité...

— Vous ne croyez pas, inspecteur, que le moment est mal choisi ?...

— Vous avez une autre idée peut-être ?

— Non.

— Alors laissez-moi faire. C'est moi qui dirige les opérations, jusqu'à plus ample informé.

Il s'adressa aux deux Cavendish :

— *Qui êtes-vous ?* demanda-t-il.

L'un des deux Cavendish alluma une cigarette et jeta une bouffée de fumée.

— Vous le savez, répondit-il.

— Nous ne savons rien de ce qui se passe ici. Il va falloir trouver des explications valables, sinon je vous flanque au violon et vous aurez tout le temps pour réfléchir. Est-ce votre frère jumeau ?

— En quelque sorte.

— Comment, en quelque sorte ?

— C'est ce que j'ai dit, répondit *l'autre*. C'est en quelque sorte mon frère jumeau. Nous sommes en *quelque sorte* des frères jumeaux.

Il se mit à rire.

— Voyons... monsieur Cavendish... vous êtes un homme de science réputé et vous êtes bien et honorablement connu dans la région. Personne ne savait que vous aviez un frère jumeau...

— C'est une réplique exacte de moi-même... Je parie que si vous preniez nos empreintes digitales, elles seraient exactement superposables.

— Igor... intervint Sarrasin, ne sachant plus à qui il s'adressait exactement. Ce... cet... homme est-il une *copie* de toi-même ?

L'inspecteur Ernest Crabe regarda Sarrasin avec des yeux ronds. Il sentait peu à peu sa raison vaciller.

— Bien sûr, intervint Cavendish numéro un. J'ai combiné les bases adénine-thymine et j'ai fait une copie intégrale à partir de mes chaînes d'ADN... C'est une exacte *réplication* de moi-même. Je suis un *template* (2).

Les deux Cavendish se mirent à rire.

Et c'était curieux, étrange, insolite, effrayant de voir ces deux personnages absolument identiques jusque dans leurs moindres détails, évoluer très à l'aise comme s'ils étaient à une réception mondaine.

— Bon sang de bon sang de bois ! Malheur à vous et à votre supercherie ! tonna Crabe. Cessez ces plaisanteries stupides ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous coffrer tous. Vous vous expliquerez devant le Procureur de la République... Qui est *Igor* Cavendish de vous deux ?

— Moi, fit le Cavendish qu'il avait ramené.

Il se tourna vers l'autre.

— Vous... quel est votre prénom ? Quels sont vos prénoms ? Vos papiers et cartes d'identité...

— Igor Cavendish.

Un silence de marbre pesait sur l'assemblée maintenant. Une idée maléfique s'insinuait lentement dans l'esprit de Sarrasin et de ses amis. Une idée ahurissante, impossible... Et pourtant !

Crabe plissa ses paupières et ses yeux se firent aussi vifs que ceux d'un crotale.

— Vous osez prétendre que vous avez la même identité tous les deux ?... Il y a beaucoup de choses que je voudrais vous voir

m'expliquer. Premièrement : pourquoi avoir convoqué vos amis ici ? Deuxièmement : pourquoi ces derniers prétendent-ils que vous avez disparu, puis réapparu ?... Qu'avez-vous fait pour obtenir cela d'eux ?

— Rien. Ils rapportent spontanément ce qu'ils ont vu...

— Ce qu'ils ont vu ? Vous le maintenez ?...

— Oui... bien sûr...

— Vous prétendez que ce qu'ils ont dit est vrai... vous avez disparu et réapparu ?

— Sans doute.

— Et maintenant vous êtes deux... Je vous préviens... Outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions... mystification de la police... complicité tacite... entrave à une enquête... Ça peut chercher très loin... Vous êtes certainement une drôle d'équipe mais ça va mal finir, je vous avertis... Réfléchissez bien à ce que vous allez dire les uns et les autres... Je ne vais pas patienter très longtemps.

Il était nerveux, agité ; il tonitruait. Ses yeux lançaient des éclairs.

C'est alors que, soudain, il se calma d'un seul coup. Comme s'il fondait. Comme si la foudre venait de tomber à ses pieds. Comme s'il venait de recevoir les chutes du Niagara sur les épaules. Comme si une bombe H venait d'exploser dans sa main gauche.

Les deux Cavendish *s'effaçaient* progressivement sous leurs yeux médusés, disparaissaient lentement, s'estompaient dans on ne sait quel autre espace et quel autre temps...

En quelques minutes, les deux modèles de Cavendish avaient quitté ces étranges lieux.

Crabe desserra sa cravate. Il étouffait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Il défit son col de chemise et aspira l'air confiné à pleins poumons. Il regarda autour de lui comme s'il était au sommet d'un pic montagneux entouré de précipices. Il était devenu d'une pâleur insolite et mortelle. Il fallut le faire asseoir. Ses mains tremblaient. Ses genoux tremblaient. Il roulait des yeux effarés dans toutes les directions. Il contemplait sa montre stupidement comme s'il ne l'avait jamais vue. Il les regardait tour à tour d'un regard glauque sans expression.

Sarrasin lui versa un verre de whisky. Il le but. Finalement ses yeux se levèrent vers Éric.

— Ah !... bredouilla-t-il. Ah !... c'est... c'est donc ça... ça... C'était donc ça ?...

— Calmez-vous, inspecteur. Je suis content (si l'on peut dire) que cela se soit produit devant vous.

— Co... co... comment faites... faites-vous ?... Il y a... un... un... jeu... jeu de gla... gla... glaces... quelque part... Un... jeu... jeu...

— Non, il n'y a pas de jeu de glaces. Il n'y a pas de truc. Il n'y a pas de supercherie. Je ne vois pas comment et pourquoi.

Crabe vida un deuxième verre. Il claquait littéralement des dents.

— C'est... eff... eff... effrayant... dit-il. J'ai vu... de mes yeux... Je n'ai pas rêvé... n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Non... Nous avons tous vu la même chose... Maintenant peut-être nous croirez-vous pour la suite. Car il n'y a pas que ça...

Crabe alluma une gauloise, fébrilement ; il dut s'y prendre à plusieurs fois. Il souffla une bouffée de fumée.

Il interrogeait les autres du regard. Son visage blême était ruisselant de sueur. Il attendait des explications.

Mais personne n'en avait.

Crabe restait affalé sur sa chaise. C'était un esprit rationnel avant tout. Un positif. Un cartésien. Il ne fallait surtout pas lui parler de phénomènes inexplicables ou de parapsychologie ou encore de spiritisme. Il n'y avait que la réalité froide, expérimentale qui importait pour lui. La réalité. Les faits... Et voilà que... devant ses yeux...

Il réagit, se redressa, se leva de sa chaise comme un diable sort de sa boîte.

— Non !... Non et non ! tonna-t-il.

Il traversa la pièce, vint à l'endroit où les deux Cavendish avaient disparu, fit ce qu'avaient fait les autres avant lui, il palpa l'espace de sa main, alla aux murs, souleva les tentures...

— Puisqu'on vous dit qu'il n'y a pas de truc, fit Éric d'une voix lasse.

— Regardez donc de ce côté, demanda Gabrino.

Crabe se retourna comme un scorpion. Gabrino se tenait derrière le bureau de Cavendish. Devant le tableau noir. Il tenait un gros livre à la main : un dictionnaire encyclopédique. Il le promenait devant ses yeux, cherchant le trou dans l'espace.

Et soudain, l'ayant trouvé, il poussa le livre qui sembla être mangé par l'invisible, disparaître par une fente irréaliste.

— Où avez-vous mis ce livre ? cria l'inspecteur les yeux hors de la tête.

— Mais nulle part... il y a là un trou dans l'espace. Un trou qui débouche sur « nulle part »... Ceci pour vous montrer qu'il existe en

ces lieux des anomalies effrayantes... Des choses que nous ne voyons pas... Mais au moins, nous les admettons, nous...

— Recommencez, s'il vous plaît, balbutia Crabe d'une voix décolorée.

— Venez le faire vous-même. N'ayez pas peur... venez... Vous serez convaincu.

Crabe alla rejoindre Gabrino en regardant autour de lui comme s'il allait être exécuté. Gabrino lui mit un livre entre les mains.

— Tenez-le à hauteur de vos yeux... là... à peu près à cet endroit...

Il guidait ses moindres gestes.

— Voilà... vous y êtes...

Avec un haut-le-corps, Crabe sentit le livre lui échapper soudain comme s'il était aspiré par une terrible force et le vit disparaître. Il regarda d'un air stupide l'endroit de l'espace où ces objets s'étaient engoulis puis il se gratta le cuir chevelu comme s'il voulait l'arracher.

Il alla s'asseoir à nouveau. Ses jambes ne le portaient plus.

— C'est bon, fit-il anéanti et demandant grâce. Ça suffit... Avez-vous une explication ? Des explications ?...

— Non, inspecteur. Vous en savez autant que nous.

Sylvia Corail se leva.

— Posez donc votre vêtement, inspecteur. Il fait chaud ici.

Il se débarrassa de son mastic entre les mains de la jeune femme. Il se laissait faire. Il était complètement retourné. Il agissait comme un automate, les yeux égarés.

Il murmura, d'une voix à peine audible :

— Comment tout cela est-il possible ? Vous avez bien un avis ? Une hypothèse ?...

— Non, dit Sarrasin. Pas d'hypothèses. D'ailleurs le moment est venu de révéler à chacun ce que Sylvia a découvert...

Alors, en quelques mots, il résuma la situation depuis le début et relata l'extraordinaire équipée de Sylvia depuis sa rencontre avec la soucoupe volante jusqu'aux étranges choses qui s'étaient produites dans la chambre grenat, là-haut...

Quand il eut fini, il semblait que Crabe, dans son costume rayé et sobre, soit un peu plus tassé sur lui-même, comme s'il avait vieilli de dix ans en quelques secondes.

L'escalade allait continuer cependant, et atteindre des sommets vertigineux, des proportions inacceptables pour l'esprit humain.

CHAPITRE XXI

Deux heures trente.

Sylvia Corail marchait près d'Éric. Une immense et froide humidité nocturne s'exhalait de la terre mouillée, la lune rouge sombrait à l'horizon dans des stratus de nacre, d'opale et de perle transparente qu'elle irisait. La voûte céleste était couleur de cassis et les étoiles pâlissaient, perdaient un peu de leur éclat. On assistait à on ne sait quel prélude solennel. La nature était tout entière attentive...

Sylvia marchait près d'Éric sur les graviers crissants d'où montait une agréable odeur de pierre, de terre et d'herbe mouillée. Il semblait que le ciel se diluait vers l'Orient. Quelque chose était en marche là-bas et la nuit marquait une pause avant de s'effacer...

— N'avez-vous pas la moindre idée ? murmura Sylvia en frissonnant. Que signifient toutes ces manifestations ?... Toutes ces énigmes ?... N'y a-t-il vraiment aucun fil conducteur ?

Éric ne répondit pas tout de suite. Elle passa son bras sous le sien et son contact lui fit du bien, éveilla une bonne chaleur en elle. La chevelure de la jeune femme était claire dans la nuit de printemps. Une atmosphère de douceur et d'extrême féminité entourait Sylvia comme une aura bienfaisante. De grosses gouttes tombaient parfois des feuilles et des branches et s'écrasaient au sol, comme si les arbres pleuraient dans le « grand silence et dans la grande nuit »...

Conduits par Crabe enfin réveillé du sombre rêve cartésien qui avait été le sien, les autres avaient recommencé leurs investigations pouce par pouce, millimètre par millimètre, et suivant la méthode du policier chevronné.

— Je ne sais pas, se décida Éric. Cavendish a mis la main sur quelque effarant secret de la nature... Oui, ça doit être ça... Cavendish... un impact sur l'espace-temps... des visiteurs invisibles et extra-terrestres...

— Crabe veut visiter la soucoupe volante... Il le fera, n'est-ce pas ?

— Oui... je crois qu'il le fera. Dès qu'ils auront fini. Il faudra nous conduire à l'endroit exact.

Elle se serra davantage contre lui. Derrière eux, se dressait

l'immense bâtiment noir avec ses fenêtres tout éclairées où l'on voyait passer par moments des silhouettes sombres.

Ils s'arrêtèrent et elle vint contre lui. Elle était subjuguée par la personnalité d'Éric, ses yeux bleus, vifs, intelligents et tendres tout à la fois. Il prit sa taille doucement et serra la jeune femme contre lui. À nouveau elle se blottit contre son épaule et pressa son corps contre le sien. Elle était bien, si bien, avec lui ; elle pensait qu'il pouvait la protéger contre les sortilèges qui hantaient cette maison et ces lieux.

Ils restèrent ainsi silencieux pendant quelques instants. L'étreinte d'Éric se faisait plus soutenue et elle en oubliait pourquoi ils étaient là, le mystère, le drame... Elle rejeta d'un mouvement gracieux sa tête en arrière. Ses yeux couleur de glycine brillaient dans la pénombre nocturne ; sa lèvre était humide. Il lui prit les mains et les garda dans les siennes.

Elle aimait les mains d'Éric, fines, souples, caressantes. Pourquoi, l'espace d'un éclair, lui avaient-elles semblé vieilles, larges, osseuses... Non, c'étaient de belles mains. D'artiste, d'intellectuel, de savant...

Elle plongea ses yeux dans ceux du jeune homme qui souriait dans la nuit.

Mais tout d'un coup, pourquoi les genoux d'Éric donnaient-ils ce contact osseux et maigre ?...

Non, ce n'était qu'une impression. C'étaient tous des phantasmes.

Pourtant, en une fraction de seconde, elle voit son front dégarni. Et ce nœud papillon ? Il n'avait pas de nœud papillon !

Alors, soudain, les yeux d'Éric s'allumèrent en rouge.

CAVENDISH !

Encore et toujours Cavendish !

Elle hurla dans la nuit ; un long cri strident. Elle porta ses poings fermés à ses lèvres tremblantes.

Cavendish ! C'était Cavendish qu'elle avait tenu dans ses bras... Éric s'était transformé en Cavendish. Ou bien Cavendish avait pris l'habitue d'Éric. À deux pas d'elle, Cavendish, dégingandé, les traits émaciés, les yeux lumineux et rouges, riait d'un rire insolent.

Comme si c'était la chose la plus drôle du monde.

Elle regarda autour d'elle, éperdue. Elle voulut fuir. Mais qu'étaient ces ombres tout d'un coup dans l'allée du jardin ? Et ces silhouettes qui se dissimulaient derrière des troncs d'arbres ? Et ces pas sur le gravier ?...

Ils n'étaient donc pas seuls ? Elle tourna la tête d'un côté puis de l'autre. Sa chevelure ondoya sur ses épaules. Elle s'enfuit vers la

maison. Mais là ! deux ombres surgirent devant elle, dont les yeux rouges, sanglants, s'allumaient... Elle ressentit des fourmillements sur tout le corps. Deux autres Cavendish ! C'était insensé. Ce qui se passait était insensé. Ils lui barraient le chemin.

Derrière elle, à l'endroit d'où elle venait, il y avait trois hommes, tous semblables à Cavendish, avec des yeux étincelants. Des gens sortaient des fourrés. Des silhouettes sombres et noires, sans se gêner, en faisant craquer des branches et crisser les buissons... Et leurs yeux brillaient comme des phares ; et ils venaient vers elle en ricanant. Des yeux sanglants se mettaient à briller dans le sous-bois ici et là... Et cela venait vers elle... Ils étaient plus d'une dizaine de Cavendish à converger vers Sylvia affolée, paniquée...

Et cela continuait. Cela s'allumait au loin, très loin, dénotant d'étranges présences. Leur rang grossissait. Ils étaient de plus en plus nombreux. Il en venait de partout. De la grille là-bas, un groupe aux yeux de braise, étroites fentes enflammées, arrivait à la rescousse. Les plates-bandes étaient pleines de craquements de branches mortes. Cela réalisait une singulière illumination et les fourmillements qu'elle ressentait devenaient plus intenses. Un groupe important la cernait maintenant. Elle ne savait pas qui, ni où était le premier Cavendish. Celui qui avait pris les apparences d'Éric et qui l'avait accompagnée. Tous semblables, tous bâtis sur le même modèle, tous de grande série, ils venaient l'encercler de plus en plus nombreux. Que faire ?... Crier ? Elle ne pouvait plus. Aucun son ne voulait sortir de sa gorge. Fuir ? Elle ne pouvait plus passer. Mourir là ? Mais voulaient-ils la tuer ? Que lui voulaient-ils au juste ? Et qui étaient-ils ? Qui étaient ces dizaines et ces dizaines d'exemplaires de Cavendish ?...

C'était finalement une lente procession qui affluait vers le lieu où elle se tenait ; de tous les points du sombre parc.

Sylvia essaya de forcer le barrage des silhouettes noires aux yeux ardents. Mais comme elle approchait, les sensations de fourmillements augmentaient, devenaient intenses, intolérables.

Soudain elle entendit qu'on l'appelait du côté de la maison, et des pas précipités lui firent tourner la tête. Quelqu'un arrivait enfin. Quelqu'un qui allait être le témoin de ce prodige.

Mais celui qui venait s'arrêta net.

C'était Jérémie.

— Mademoiselle ! cria-t-il encore. Mademoiselle Sylvia !

Puis elle vit qu'un Cavendish se dirigeait vers lui dans l'obscurité. Elle l'entendit marmonner encore entre ses dents quelque chose comme « Mon Dieu » ou « Malheur » et brusquement *il s'enflamma*.

Une flamme verte jaillit de son propre corps et l'enferma dans sa clarté. Jérémie s'enflammait comme un morceau d'étoupe, comme un coton imbibé d'alcool et émettait des flammes vertes et jaunes. En quelques secondes, ce fut une véritable torche humaine. Sylvia vit son visage horrifié et ses mains d'où naissaient des flammèches.

Alors il poussa un long cri sauvage qui lui glaça le sang dans les veines. Puis il se précipita en avant, les bras tendus. Les « Cavendish » lui livrèrent passage et il vint s'abattre, toujours enflammé, aux pieds de Sylvia horrifiée. Un cri démentiel s'échappa de sa gorge et il se roula au sol comme un forcené. Mais les flammes ne s'éteignaient pas. D'un vert étrange, elles l'enveloppaient de leur aura maléfique. Les yeux du malheureux étaient exorbités et ses traits crispés exprimaient une souffrance sans nom. Ses ongles labouraient le sol comme s'il voulait chercher refuge dans la terre. Son corps se convulsait, il se cabrait, ses muscles étaient tétanisés. Son cri rauque redoubla d'intensité et passa par un paroxysme, devint suraigu.

Puis le feu s'éteignit et la malheureuse victime retomba, inerte.

Un grand silence suivit cette scène dantesque. La foule des Cavendish aux yeux lumineux et sanglants, restait immobile et muette. Sylvia réprima un sanglot et s'approcha du corps sombre étendu, sans vie, à ses pieds. De près, elle put constater avec ahurissement que, s'il était bien mort du feu vert, *il n'avait pas été brûlé*. Ses cheveux, ses vêtements, sa chair, étaient intacts.

Elle se releva épouvantée.

Il fallait encore faire face à cette foule de l'impossible. Allait-elle mourir de la même façon ? Pourquoi cela ne lui arrivait-il pas à elle ? Que voulaient-ils faire d'elle ? Quelles étaient les intentions exactes de ces « mutants », de cette foule de duplicata ?

Mais voilà qu'un mouvement se faisait soudain dans leurs rangs, dans les rangs des êtres de l'ombre et du mystère. Voilà qu'ils lui livraient également passage vers la maison. Voilà qu'ils s'écartaient. Et, les innombrables phares rouges de leurs yeux fixés sur elle, ils ricanaient tout bas, dans le domaine de la nuit.

N'y croyant plus, Sylvia commença par s'aventurer doucement, avec précaution, entre leurs rangs ; puis, s'enhardissant, elle se mit à courir. Finalement, elle traversa tout l'espace qui la séparait du perron et arriva aux premières marches qu'elle gravit comme une folle. Elle ouvrit et pénétra dans la maison, échevelée.

— Éric ! cria-t-elle éperdue. Éric !...

Juste alors, Éric, inquiet de l'absence de Jérémie et de Sylvia, descendait. Il fit irruption dans la pièce et vit qu'elle était bouleversée.

Elle se jeta contre lui en sanglotant.

— Dehors ! haleta-t-elle contre son épaule. Mon Dieu...

Éric la repoussa gentiment mais fermement et s'approcha de la baie vitrée ; il aperçut d'abord un fourmillement de braise dans les allées. Il ne comprit pas tout de suite.

— C'est affreux, dit Sylvia avec un soupir haché, effondrée. Ils sont cent, ils sont mille... Tous pareils... Des reproductions... des mutants par milliers... des Cavendish... L'un d'eux avait pris votre apparence. Il m'a piégée... C'est abominable...

Éric ouvrit et regarda la nuit. Les mutants approchaient et il comprit alors, stupéfait, comme leurs silhouettes se découpaient sur la clarté laiteuse de l'allée.

Vif, il referma avec précipitation.

— Il faut avertir les autres. Vous n'avez aucun mal ?

— Non... Jérémie... Jérémie...

— Qu'est-il arrivé ?

— Brûlé vif... des flammes vertes... un feu de spectres... pas consumé, mais mort... mort... C'est horrible... horrible...

Éric essayait de comprendre.

— Qui ? Eux ?...

Elle secoua la tête affirmativement.

— Oui... oui... Moi je n'ai rien eu... sauf des sensations de fourmillements dans tout le corps ; mais Jérémie a brûlé. Ce sont eux qui l'ont brûlé... Ce sont leurs yeux... leurs yeux lumineux...

Elle secoua sa jolie tête avec désespoir.

— Il faut fermer toutes les issues, se décida Sarrasin.

Il commença à joindre le geste à la parole bien qu'il ne se fît pas beaucoup d'illusions sur la sûreté de ce verrouillage, fermant à clef portes et fenêtres. Automatisme ? Réaction machinale ? Il n'aurait su le dire. De toute façon, il fallait faire quelque chose.

— Venez, dit-il lorsqu'il eut terminé.

Il entraîna Sylvia.

— Où allons-nous ? Où sont les autres ?

— En haut dans sa chambre. On a trouvé des choses inexplicables.

Comme si ça ne suffisait pas !

CHAPITRE XXII

Deux heures quarante-cinq.

Ils firent irruption dans la chambre de Cavendish au premier étage. Les autres tournèrent la tête d'un seul mouvement vers les nouveaux venus.

— Regardez par la fenêtre ! fit précipitamment Éric.

Et lui-même se mit à ouvrir les deux fenêtres après avoir tiré les rideaux.

Sans chercher à comprendre, l'inspecteur Crabe et les amis d'Éric se postèrent aux ouvertures donnant sur le parc. Quelle ne fut pas leur stupéfaction d'apercevoir, en plongée, une foule compacte et noire aux yeux illuminés, levés vers eux. Et il en arrivait d'autres, de toutes parts...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? proféra Gabrino entre ses dents. Qu'est-ce que cela veut dire ?...

Crabe en avait la parole coupée. Il ne raisonnait plus. Il ne voulait plus penser. Il ne pouvait que subir l'événement. Des centaines et des centaines de doubles de Cavendish étaient là, en bas, cernant la maison. Qu'avait donc inventé ce savant ? Des mutants qui pouvaient se reproduire à N exemplaires ? Une armée de mutants ?

Gabrino se rua littéralement sur la porte qu'il ouvrit. Il traversa le couloir, pénétra dans une chambre en vis-à-vis, et, après en avoir ouvert les fenêtres, se pencha au-dehors.

C'était la même chose !

Dans la nuit blême et froide qui rampait encore à la surface de la terre, des centaines et des centaines de Cavendish les assiégeaient. Il revint.

— Nous sommes cernés, dit-il, livide. Nous sommes assiégés par des humanoïdes de type Cavendish... Il a fabriqué une armée de mutants à partir de lui.

— On a l'impression, dit Geoffroy d'une voix blanche, qu'il peut se reproduire à volonté.

— C'est cela, dit Éric. Il n'a pas fabriqué un certain nombre

d'exemplaires, mais il semble plutôt qu'il puisse se dédoubler à volonté... À l'infini peut-être...

Crabe qui regardait Éric haussa les épaules.

— Il faut que je téléphone à la Préfecture, dit-il.

— Pourquoi faire ? Pour des cars de C.R.S. ? Je ne les vois pas chargeant des mutants qui peuvent disparaître en un clin d'œil, rentrer et sortir du néant à volonté...

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Avez-vous une idée ?

— Aucune idée... J'ai l'impression que Cavendish se livre à une démonstration et qu'il ne nous veut pas de mal. Sinon, il nous serait déjà arrivé des bricoles.

— Attendez ! fit Sylvia. Et Jérémie...

Éric expliqua ce qui était arrivé à Jérémie.

Un silence lourd s'établit parmi le petit groupe tandis que la nuit entrait par les fenêtres ouvertes avec de plus en plus de fraîcheur. À dire vrai, nul ne savait plus ce qu'il fallait faire.

— Vous avez fermé les portes en bas ? demanda Moebius pour dire quelque chose.

Puis il comprit immédiatement la vanité de la question.

— Oui, répondit tout de même Sylvia.

Un autre silence.

— Vous dites... reprit Gabrino au bout d'un moment, que Jérémie... en bas... brûlé ?... Des flammes vertes ?...

— Oui... C'était atroce, des flammes vertes et jaunes ; et le pauvre homme hurlait de souffrance. Cela a duré plusieurs minutes puis il s'est abattu devant moi, et il est mort... Je me suis alors approchée et j'ai constaté qu'il n'avait pas subi les effets d'un feu ordinaire puisqu'il n'était ni brûlé, ni consumé, ni carbonisé... Ses cheveux, ses vêtements étaient intacts... Mais il était bien mort.

Gabrino cherchait à comprendre, il réfléchissait, un pli soucieux barrant son front.

— Il a tué... ils ont tué Jérémie... leur valet de chambre. C'est inexplicable à la fin. De plus en plus inexplicable... C'est pousser la démonstration un peu loin.

Cette idée était une des facettes de *l'erreur* de groupe qu'ils commettaient et qui allait grandir ultérieurement.

— Ils n'ont rien fait pour le sauver... J'ai bien l'impression que ce sont leurs yeux qui ont allumé ce feu verdâtre...

Moebius se laissa aller dans un fauteuil.

— Ouf ! dit-il. J'en ai ma claque de tous ces mystères et de tous ces drames... Vivement le jour, qu'on respire un peu...

Il résumait l'opinion générale.

Geoffroy vint près du divan et se mit à ranger des livres.

Gabrino ne disait rien mais regardait vaguement par la fenêtre la nuit qui coulait sur les arbres endormis. Tout se taisait au-dehors ; une vaste et tendre exhalaison montait de la terre généreuse et s'envolait vers le firmament.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Éric en désignant les ouvrages.

— Viens voir. C'est ce que nous avons trouvé dans une cache située derrière la bibliothèque. Je ne comprends pas pourquoi c'était dissimulé.

Il désignait le meuble devant lui.

Éric s'approcha et Sylvia le suivit.

— Il y a aussi une sorte d'ascenseur cylindrique, derrière.

— Ascenseur ?

— Oui, vous verrez. Regardez ces livres anciens. Impossible de nous faire une idée sur la raison de leur présence ici. Peut-être cela a-t-il un sens ? Peut-être pas. *De la métaphysique...*

Il leur tendit quelques-uns des vieux livres poussiéreux. Sylvia, étonnée, les examinait un à un et les faisait passer à Éric.

— Bizarre, dit ce dernier. Pourquoi les avoir cachés ?...

Crabe avait fini de téléphoner en bas et revenait se joindre à eux.

— Alors ? dit Gabrino. La police de sa Majesté Démocratique arrive au secours des pauvres savants perdus ?

— J'ai demandé des hommes en renfort, répondit l'inspecteur. S'ils ne peuvent rien contre CE qui se passe ici, ils seront toujours des témoins précieux. Car je ne me vois pas en train d'aller raconter ça au juge d'instruction, au procureur ou au préfet... Et maintenant, de deux choses l'une... ou bien nous descendons pour essayer de voir ce que vont faire ces mutants... (puisque mutants il y a) voire de nous défendre... ou bien nous empruntons l'ascenseur secret et continuons notre exploration... et peut-être pourrons-nous leur échapper...

— Au point où nous en sommes, il n'y a qu'à tirer au sort.

Gabrino qui semblait avoir décidé de la suite des opérations, se dirigea vers la bibliothèque et appuya sur une moulure. Aussitôt, le panneau mural pivota lentement avec ses rayonnages et découvrit une cache semi-cylindrique, assez vaste, qui ressemblait à un monte-

charge.

Sylvia et Éric s'approchèrent.

Augustin Gabrino alla jusqu'à la fenêtre et jeta encore un œil en bas. Il revint.

— Ils sont de plus en plus nombreux ; leur foule grossit de plus en plus. C'est hallucinant ! Descendons par là... Nous verrons bien.

Cette cabine était suffisamment spacieuse pour qu'ils puissent tous s'y tenir.

Gabrino poussa le seul bouton qui se trouvait, en relief, sur la paroi, à hauteur d'homme.

Aussitôt l'appareil les emporta vers les sous-sols de Manora.

Quant aux C.R.S., ils ne devaient jamais arriver. Crabe avait été pris pour un demi-fou.

CHAPITRE XXIII

Deux heures cinquante.

L'ascenseur s'immobilisa brusquement avec une secousse. Une porte métallique coulisssa automatiquement en chuintant. Ils sortirent et regardèrent autour d'eux : ils se trouvaient dans une sorte de boyau d'égout étirant sa sinistre perspective linéaire et ronde tout à la fois. Au fond, on distinguait une grille, comme une grille de prison.

— Allons-y, dit Crabe. Suivez-moi.

À peine Éric eut-il le dernier quitté la cabine de l'ascenseur, que celui-ci fut rappelé vers le haut et la porte se referma. Une lueur diffuse parvenait jusqu'à eux depuis la grille, leur évitant d'allumer leurs torches.

Des bruits bizarres frappaient leurs oreilles. Des bruits qu'ils avaient peine à reconnaître.

Ils progressèrent péniblement le long de cette galerie et parvinrent bientôt devant la séparation. Celle-ci se leva automatiquement à leur approche. Ils purent alors pénétrer dans la pièce éclairée. C'était une très vaste salle avec murs, plafond, plancher, entièrement métalliques. Une douce lumière verte imprégnait ces lieux sans qu'on puisse en deviner la provenance.

Ils vinrent se ranger en silence les uns à côté des autres, écarquillant de grands yeux.

Le spectacle était inimaginable, celui d'une incroyable et fort complexe machinerie.

Au centre était érigée une tour métallique, une sorte de cylindre luisant de mille feux, comme s'il était chromé.

Cette tour était munie de multiples bras articulés, animés de légers mouvements et portant d'étranges appareils, comme des grilles, ou des écrans paraboloides. Cela la faisait ressembler à quelque insecte géant avec d'étranges antennes, d'étranges pinces...

Au pied de ce cylindre, s'agitaient d'extraordinaires « coléoptères » métalliques. Multifformes, brillants, nickelés, ils affectaient l'apparence de tortues géantes et se mouvaient lentement de façon grotesque et

maladroite, à l'aide de curieuses pattes de métal ; ils portaient des antennes et des pattes-mâchoires à leur partie antérieure. D'autres étaient la reproduction exacte et miniaturisée de la tour... Ceux-là, tripodiques, luisant d'un éclat inconnu, avançaient grâce à leurs ambulacres. Hérissés d'appareils bizarres et biscornus, comme la machine centrale, ils émettaient parfois une étrange lueur rouge. Ils allaient et venaient, occupés à on ne sait quelle fantastique besogne.

Un troisième type de morphologie était représenté par des navettes horizontales oblongues, munies d'effrayants prolongements céphaliques et caudés ainsi que de « pattes » compliquées qui évoquaient de gigantesques et inimaginables sauterelles.

Et tout ce monde mécanique se mouvait au sol dans un froissement de métal, sans jamais se rencontrer.

Une vibration de tonalité très basse synchronisait ce ballet de métal. De temps à autre, la partie inférieure de la Tour se ternissait selon une plage vaguement ronde et cela s'invaginait, était pris de spasmes et de convulsions. Finalement, un être métallique en sortait, avec difficulté, par asynclitisme. Comme si la machine géante accouchait d'une autre machine. Effectivement, une fois expulsé, l'être métallique *anthropodoïde* avait une certaine difficulté à se tenir sur ses ambulacres. Ce n'est qu'au bout de quelques essais généralement infructueux, que le nouveau-né robot se redressait et arrivait à une certaine autonomie de fonctionnement. Puis il « reconnaissait » ses congénères après une palpation réciproque d'antennes et se joignait au mouvement d'ensemble. Était-ce une reproduction des machines par *viviparité* ? C'était vraisemblable dans l'invraisemblable. Mais nul n'osait parler. Nul n'osait en parler. La stupéfaction, la surprise, l'incompréhension en progression logarithmique, asymptotique, les paralysaient, les clouaient sur place.

Ce n'était pas tout.

Au fond, dans un lointain brumeux, se dressait une image gigantesque comme une vue fixe en cinémascope : le planisphère terrestre. On reconnaissait parfaitement les Amériques, l'Europe, l'Asie, la Russie... Des points rouges, petits signaux intermittents fourmillaient sur cette incroyable carte d'état-major. Des filets de vapeur s'élevaient dans cette usine de l'impossible. Une odeur âcre, douce-amère, flottait, ajoutant encore si besoin était, à l'impression générale de fantastique étrangeté des lieux.

— Venez, dit Gabrino. Ne restons pas là. « Ils » vont nous apercevoir... Et alors je ne donne pas cher de notre peau.

Il y avait une porte métallique sur leur droite. Augustin Gabrino s'y dirigea et la poussa.

Ils pénétrèrent ainsi sans transition dans un immense entrepôt. Comme une gare de marchandises. Mais en fait de marchandises, ce qu'ils trouvèrent là leur donna le vertige. Un vertige terrible en rapport avec la révélation progressive de ce qui leur apparaissait de plus en plus clairement.

Des montagnes de billets de banque de tous les pays. Des montagnes et des montagnes de dollars, de francs, de livres, de marks, de yens, de roubles, etc... etc... Toutes les monnaies du monde étaient représentées. Et il y en avait une infinité... Ils allaient d'un tas à l'autre avec des exclamations sourdes.

— Seigneur ! dit Sylvia. Est-ce possible ?... Ces machines ont-elles fabriqué tout cela ?...

— Dans quel but ? Il y a là de quoi financer toutes les nations, toutes les industries, toutes les entreprises du monde pendant des années et des années...

— À quoi cela sert-il ? Il y en a trop... Il y en a trop...

Et le terrible mécanisme de l'inflation dirigée se dessina comme un spectre devant eux.

Mais qui ?... QUI ? COMMENT ? POURQUOI ?

Ils avançaient dans les rangées, dans les travées délimitées par ces masses bien classées et bien ordonnées... Tout ça était plein d'une menace incommensurable, terrifiante...

Finalement leurs pas les menèrent jusqu'à un entrepôt plus restreint par ses dimensions. Là, il n'y avait pas d'argent. Des livres seulement. Des centaines et des centaines de livres. Au hasard, ils retirèrent certains volumes et les examinèrent.

À l'endroit où était imprimé habituellement le nom de l'éditeur, on pouvait lire la mention : « *Bibliothèque des Initiés* ». « *Vente interdite au public* ».

Quelques titres au hasard les remplirent de la plus profonde stupeur et de la plus grande perplexité : « De la déviation des instincts et des tendances de leur finalité ». « *Traité des Passions* ». « De l'auto-constitution de castes privilégiées et leur fonctionnement ». « De la création des castes socio-professionnelles. Ostracisme, hiérarchie et spécialisation héréditaire ». « De l'esprit de caste. Privilèges et Profits ». « Du mécanisme de l'exploitation des masses maintenues à un niveau inférieur ». « De la division à outrance par exacerbation des égoïsmes et des sentiments d'orgueil ». « Organisation de l'Ostracisme et du Népotisme dans les castes exclusives ». « De l'intoxication des esprits et de leur déroute ». « De l'abêtissement à l'esclavage par l'audio-visuel ». « De la rébellion et la contestation non-productrice.

Leur effet boomerang ». « Des drogues, de la luxure, de l'érotisme, de la pornographie, du crime et de la violence ». « Des sociétés manipulées ». « De la suggestion dirigée en vue de l'auto-anéantissement et de l'auto-dégradation des groupes sociaux ». « De la formation de conférenciers en vue de l'intoxication des masses ». « De la politique du pain et des jeux à outrance ». « De l'apologie de l'appropriation du bien d'autrui ». « De l'avènement du règne de l'Insécurité, de l'Injustice, du Blasphème et de l'Impiété ». « Des castes privilégiées parasitant la société humaine. Symbiose. Commensalisme. Parasitisme vrai »...

Et le reste à l'avenant.

Dans toutes les langues !

— C'est un véritable état-major ! Un quartier général !...

— C'est fantastique... incroyable... Où cela peut-il mener ? Cavendish est un savant devenu fou... un schizophrène... un paranoïa...

— À quoi tout cela peut-il servir ? C'est un plan gigantesque à n'en pas douter...

— Asservissement et exploitation ?...

— Et ces machines ?

— Et au milieu de tout ce fatras... Pour quelle raison précise Cavendish nous a-t-il convoqués ? Qu'attend-il de nous ? Qui pourrait répondre à cette question ?... Nous ne savons toujours rien...

— Peut-être désirait-il simplement que nous l'aidions dans son œuvre ?

— *N'est-il pas suffisamment nombreux lui-même !* Non... il y a autre chose ; autre chose de terrible et qui nous échappe...

Il y avait effectivement quelque chose de terrible et qui leur échappait. Tout au moins pour l'instant.

Et pour cause.

Au bout de cet entrepôt, ils se heurtèrent à une énorme porte blindée dont ils découvrirent, après quelques recherches, le mécanisme. Le battant métallique s'ouvrit silencieusement et ils pénétrèrent dans un endroit curieux, inondé de lumière verte. Ils avancèrent à pas prudents. Cela tournait, suivant un rayon de courbure assez large. Le sol était fait d'un matériau bizarre et inconnu, très dur et qui semblait cassant.

Il était toujours impossible de découvrir d'où émanait la lumière douce, diffuse et émeraude. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, selon un trajet incurvé, comme si cette large galerie était *enroulée en spirale*,

ils pouvaient se rendre compte de l'effarante chose autour d'eux. De part et d'autre.

Et leur étonnement, leur surprise, leur ahurissement devant CE au milieu de quoi ils évoluaient, firent place à l'effroi et à la terreur.

Ils pouvaient à loisir laisser errer leur regard sur l'inimaginable qui garnissait les parois, et leur incompréhension totale n'avait d'égale que leur horreur et leur épouvante.

C'était (cela devenait peu à peu) tellement abominable, fantastique, effrayant, qu'ils en eurent la nausée accompagnée d'une sorte d'état vertigineux. C'était l'impossible étalé sous leurs yeux, l'incommunicable ; cela ne correspondait à rien, cela sortait de tout concept même le plus halluciné, le plus extrapolé. C'était une fantasmagorie qui ne pouvait avoir d'existence réelle ; et pourtant c'était bien là ; et une formidable présence, une monstrueuse impression de vie s'en dégageait.

Ils erraient, perdus dans l'ineffable, suivant toujours un trajet en spirale qui se resserrait maintenant de plus en plus...

Ils étaient plus morts que vifs et la peur leur nouait la gorge ; pourtant ils étaient obligés d'avancer. Ce qu'ils faisaient était irréversible. Il leur était impossible, matériellement, de reculer, de revenir en arrière, à leur point de départ.

La sensation qu'ils éprouvaient devant ces forces tapies dans l'ombre verte, devant ces milliers de facettes et ces milliers d'éclats, cette sensation était proche du désespoir.

Ainsi c'était la fin de l'humanité inscrite, là, autour d'eux, dans ces méandres. C'était là le secret des secrets, la terrible invasion, la destruction, la mort. Ainsi c'était là le secret de Cavendish ! En plus du reste. *En cas d'échec de tout le reste.*

Sylvia terrorisée, serrait à lui faire mal le bras d'Éric. Atterrés, hallucinés, ils progressaient dans la spirale de malheur au milieu des grouillements d'apocalypse... Des odeurs effarantes leur parvenaient maintenant et la hideur suintait à travers les millepertuis ; l'horrible se sublimait, rampait sur la laideur ; l'informe, le larvaire, se tordaient dans l'onde noire, les porches de la destruction fumaient dans le néant ; le démentiel répondait au rien, et l'effroi à l'effroi.

Du fond des alvéoles, l'innommable palpitait sourdement, prêt à déferler sur la société des hommes, l'ignominieux préparé par les castes privilégiées dans la mesure où elles auraient échoué ; les unités d'annihilation prêtes à l'invasion ; génocides, nécrophages, mangeurs d'âmes, tous les avides d'énergie spirituelle ; les psychophages...

Crabe était livide, hébété de voir ce qu'il voyait, d'avoir la

révélation des révélations, de constater dans quelle erreur titanesque s'était laissée enfermer la société, *d'avoir toléré ceux qu'elle avait tolérés...* Inexplicablement... Inéluctablement... Et maintenant ils étaient venus, et ils étaient là... Et ils étaient prêts... Même à détruire les leurs...

Cet effroyable mécanisme allait se déclencher... Et on ne pourrait pas y remédier, ni prévenir le mal... Cette civilisation parasitée jusqu'à la mort n'était plus viable. Elle conduisait au Grand Impasse. Il aurait fallu la remodeler. C'était absolument impossible. Il valait mieux qu'elle périsse et se désagrège en ses éléments constitutifs. On ne pouvait revenir plusieurs siècles en arrière.

Phosphorescences... Lueurs... Monstruosités... Éric était d'une faiblesse extrême tout à coup. Les autres ne valaient guère mieux et leurs yeux leur faisaient mal à force d'intégrer la terrible vision. Sylvia était prête à défaillir.

Et l'horreur abominable atteignit toute démesure lorsqu'ils parvinrent devant les matrices...

Comme des fantômes, ils s'aperçurent que la spirale s'agrandissait, les ramenant vers leur point de départ. Peu à peu.

Spirale double ? Spirale invaginée ? Ils n'eurent pas le temps de se poser la question. Ils franchirent bientôt le seuil en sens inverse, comme des automates, et, progressivement les forces leur revinrent. La peur s'évanouit.

La porte se referma.

Alors le multiple abominable qui se tenait de l'autre côté, après s'être laissé cyniquement observer, *leur dispensa les ondes de l'oubli instantané.*

— Impossible d'ouvrir cette porte, dit Gabrino d'une voix altérée. Je ne vois aucun système. Aucune serrure. Je serais curieux de savoir ce qu'il y a derrière...

— Il n'y a qu'à laisser tomber. Nous reviendrons. Remontons à Manora, conseilla Moebius. Le jour ne va pas tarder à se lever maintenant.

— C'est le plus raisonnable, dit Sarrasin. Nous en avons assez vu pour aujourd'hui.

Ils ne devaient plus jamais se rappeler l'effroyable chose.

CHAPITRE XXIV

Trois heures quinze.

Ils étaient tous remontés et avaient commencé à croiser des doubles de Cavendish dans tous les couloirs, les escaliers, la maison... Ainsi « ils » avaient investi les lieux, silhouettes noires et sinistres avec leurs yeux rouges lumineux. Il n'y avait eu aucun échange entre eux, aucune tentative d'explication. La maison était peuplée de cette foule aberrante, étrange, standardisée, anonyme...

Les quatre savants, le policier et la jeune fille étaient revenus silencieux et médusés, tout naturellement, au salon-bibliothèque du rez-de-chaussée, et s'étaient tous assis, absolument effondrés, au même endroit que la première fois, lors de la première séance ; aux mêmes places, disposés de la même façon. La pièce était pleine de robots aux yeux allumés. Il y en avait dans le salon, assis nonchalamment sur les sièges laissés libres, assis sur le rebord du bureau, debout au fond de la pièce, près des fenêtres... Il y en avait sur la terrasse, au dehors, au loin, autour de la maison. C'était une foule hallucinante, mouvante, stéréotypée, aux yeux de braise rougeoyante...

Qu'allait-il se passer maintenant ? Qu'allait-il se passer maintenant qu'ils les tenaient en leur pouvoir ? Maintenant qu'ils avaient procédé à toutes les démonstrations de leur puissance ? La même principale question demeurerait entière : pourquoi avaient-ils été convoqués et réunis à Manora ? *Pour quelle raison précise ?*

L'un des duplicata, l'un des humanoïdes, se leva nonchalamment et traversa la pièce. Ses yeux étaient d'un rouge ardent et il avait l'air narquois et ironique. Il traversa la pièce sans se presser et Éric et ses amis ne pouvaient pas ne pas évoquer les multiples et complexes mécanismes de l'intérieur de ce corps, mi-chair mi-robot. Qui était-il, celui-là, prenant la place de leur hôte ? Quel numéro de la série occupait-il ? Quel numéro d'ordre ou de fabrication ? Était-ce le numéro un, leur hôte lui-même ? Impossible de répondre à cette question, bien sûr. Il n'y avait qu'à attendre.

L'« homme » prit place derrière le bureau (ou plus exactement entre le bureau et le tableau noir) comme au tout début de la nuit. Il

souriait, pour autant qu'on pouvait juger de son expression avec ses yeux de lumière.

— *Qui es-tu ?* se hasarda alors Éric. Es-tu Cavendish, celui que nous connaissons, ou un de tes doubles ?

— Je suis Cavendish, votre hôte et votre ami. Je suis le numéro un. Celui qui vous a convoqués ici. Celui que vous connaissez et avec qui vous avez accompli vos études.

— Que signifie toute cette fantasmagorie ? enchaîna Éric après un coup d'œil sur Sylvia qui était d'une étrange pâleur.

Cavendish regarda tout autour de lui, ses amis, et la multitude de ses doubles qui remplissaient la maison.

— Je suis prêt maintenant à vous donner toutes les explications que vous attendez, dit Cavendish. Mais j'allais le faire et il s'est produit un incident, un incident que je ne comprends pas. Ma propre disparition... Je pense que tout ira bien maintenant. Mes travaux sont parfaitement au point. Cependant...

Un silence régna que nul n'osa troubler. Une inquiétude mortelle serrait le cœur de Sylvia et de ses amis. C'est alors qu'Éric se fit cette réflexion que Cavendish se tenait exactement au même endroit que la veille au moment de sa première tentative. Très exactement au même endroit. Était-ce voulu ? Était-ce une coïncidence ? Il n'aurait su le dire. Les autres aussi se firent la même réflexion et ils devinrent plus attentifs...

De toute façon, il était dit que ni au début de la nuit, ni en cette minute même, l'énigmatique Cavendish n'aurait le loisir de dissenter sur son œuvre.

Il se préparait à ouvrir la bouche à nouveau pour précisément leur faire part de ce que, sans doute, il tenait à leur révéler, lorsque le même phénomène se reproduisit. C'était inimaginable.

Encore une fois Cavendish *s'effaçait*.

Geoffroy, Sarrasin et les autres en avaient trop vu pour manifester quoi que ce soit.

Et, plus extraordinaire, tous les doubles présents, toute cette multitude qui les entourait, dont ils étaient prisonniers, tous ces hallucinants exemplaires de Cavendish se mirent à s'effacer de la même façon et en même temps que lui. Progressivement. En quelques secondes, à leur grand désarroi et à leur grand soulagement, Cavendish s'enfonçait dans l'inexprimable, dans on ne sait quel monde juxtaposé, dans on ne sait quel système de coordonnées différent du nôtre.

En quelques secondes, il n'y eut plus un seul Cavendish. Tous les doubles s'étaient enfoncés dans l'incommunicable. Il n'y eut plus rien que la nuit autour de Manora.

Ils se levèrent d'un bloc. Crabe restait la bouche ouverte. Sylvia semblait prise d'un malaise.

— Cré nom de cré nom de bon sang de bois ! marmonnait Crabe entre ses dents. Nous sommes tous devenus fous... Nous sommes tous drogués, ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible...

— Je ne sais pas ce que tout cela signifie, dit Geoffroy, mais avez-vous constaté la même chose que moi ?

Éric se rappelait parfaitement. Les autres également. Tous les autres.

Au moment où Cavendish était revenu à la même place que celle qu'il occupait la veille avant de disparaître et au moment où il s'apprêtait à reprendre ses explications, ils avaient tous éprouvé *comme une sensation de fourmillement intense*... D'abord légère, puis augmentant d'intensité et disparaissant avec Cavendish.

À peu près en même temps que lui.

— Trop de mystères... trop d'énigmes... Mieux vaut quitter ces lieux... Ce qui se passe ici est trop au-dessus de nos forces.

— C'est mon avis... Nous allons signaler tout ce qui vient de survenir *en haut lieu*. Il faut faire surveiller la maison, mais notre rôle est terminé. Du moins je le considère comme tel.

Ils s'apprêtaient à se mettre d'accord sur leur conduite à tenir, lorsqu'un grondement souterrain, terrible, soutenu, profond, fit vibrer les aires et le sol... Les murs tremblèrent ; des tableaux se fracassèrent à terre... Un miroir tomba et se brisa... Un éclair aveuglant illumina l'espace extérieur d'une lueur laiteuse. Une porte claqua quelque part...

— Un tremblement de terre ! Fuyons, dit Éric. Aux voitures...

Ils se précipitèrent dehors en désordre tandis que le grondement s'intensifiait et que la terre était agitée de secousses singulières. Dans la nuit froide qui s'achevait, le petit groupe se mit à courir à toutes jambes vers les voitures. Le ciel se diluait légèrement derrière la silhouette sombre de Manora. Les ténèbres se décoloraient peu à peu.

Les murs tressaillirent et le feuillage des grands arbres fut violemment secoué bien qu'il n'y eût pas de vent. Le grondement sourd devenait insupportable. Un autre éclair illumina le paysage. Un trou formidable se creusa dans le parc, dans un assourdissant fracas et de grands arbres centenaires furent engloutis. Éric monta au volant de

sa voiture. Sylvia s'installa à côté de lui.

— Vite, dit-elle. Mon Dieu...

Ils démarrèrent les uns après les autres, leurs phares balayant ce qui restait de nuit. Sans s'en rendre compte, de façon automatique, ils suivirent la voiture d'Éric Sarrasin.

La terre était de plus en plus secouée. Une tranchée se creusa, coupa l'accès de la route et ses lèvres s'écartèrent en béant... Des fumerolles violettes s'exhalèrent. Éric prit à droite à travers la campagne.

Une aube pâle, anémique, lavait le ciel couleur de prune. Les étoiles étaient de plus en plus rares. Cette nuit effarante se terminait par une apothéose d'incompréhension et par la fuite générale devant l'inconnu. Le seul salut qu'on puisse envisager.

Sylvia se retourna. Là-bas, autour de Manora qui s'éloignait, un bouleversement total se produisait. Des pitons rocheux surgissaient tandis qu'une cuvette se creusait d'où émanait une intense lueur rouge, comme la marmite du diable.

Les voitures suivaient toujours celle d'Éric, Crabe fermant la marche. Il semblait qu'ils échappaient peu à peu aux convulsions du sol. Un éclair terrifiant fit paraître le paysage d'un blanc de céruse.

Bientôt cependant le vacarme s'estompa et la tempête s'apaisa. Le sol était plus stable sous leurs roues.

Ils se trouvaient en rase campagne, ne sachant où exactement, lorsque, au bout de quelques instants, ils eurent l'impression d'être assez loin de ce fracas et de cette abomination pour pouvoir stopper et recouvrer un peu leurs esprits. Les voitures s'immobilisèrent derrière celle d'Éric.

Sarrasin mit pied à terre. Le sol était solide. Le grondement était lointain, localisé ; ici, ils paraissaient être à l'abri.

— Nous ne devons pas prendre de risques, dit Gabrino en les rejoignant.

— C'est mon avis, dit Geoffroy. Il vaut mieux mettre le plus grand nombre de kilomètres entre nous et Manora.

— Que se passe-t-il, dit Crabe en arrivant. Vous n'avez pas encore compris ? Vous voulez nous attirer d'autres malheurs ?

— Oh ! regardez... s'exclama Moebius.

— *La soucoupe volante !* dit Sylvia.

Ils étaient parvenus à l'orée du cirque où reposait l'OVNI visité par Sylvia Corail.

Et tandis qu'ils contemplaient l'étrange chose reposant, immobile et

menaçante, dans le cirque naturel, une incroyable idée germait dans leur esprit.

CHAPITRE XXV

Trois heures quarante-cinq.

Le point culminant dans l'extraordinaire était encore très loin d'avoir été atteint.

Poussés par une curiosité morbide, ils avaient voulu voir de leurs yeux et voilà qu'ils se trouvaient maintenant à l'intérieur même du vaisseau spatial. Ils avaient voulu voir ce que Sylvia leur avait décrit et expliqué !... Tout ça était par trop fabuleux, tout ça dépassait trop toutes les limites concevables, aussi avaient-ils bravé le danger, poussés par une force irrésistible et malgré le courroux de l'inspecteur Crabe.

Bien sûr, ils ne pouvaient pas ne pas penser qu'il y avait un rapport entre cet OVNI et Cavendish... Un étrange et formidable rapport qui leur échappait pour l'instant.

Et de fantastiques hypothèses dansaient un vertigineux sabbat dans leur esprit... dansaient une ronde infernale...

Sylvia était restée en bas. Elle n'avait pas voulu recommencer l'expérience. Crabe était avec elle. Il avait estimé ne pas avoir le droit de pénétrer à l'intérieur de cet objet. Il leur avait interdit farouchement de le faire, mais ils n'avaient rien voulu entendre.

Peu importait cette vision de fin du monde qu'ils venaient d'avoir. Peu importait que Cavendish et les Cavendish réapparus arrivent jusqu'à eux... Jusqu'à cette chose qu'ils commençaient à considérer comme l'engin de Cavendish. Car c'est bien cette idée qui cheminait insensiblement dans leur esprit enfiévré, cette idée qui prenait corps progressivement.

Pourtant cela ne leur donnait pas le fin mot de l'histoire, la clef de la formidable énigme.

En effet ils connaissaient tous Cavendish depuis des dizaines d'années. Ils le connaissaient bien. Ils l'avaient vu jeune étudiant, puis... Puis il y avait tout le reste de sa vie. De leur vie. Ils s'étaient vus peu ou prou à certaines occasions... Ils avaient « vieilli » ensemble... Fallait-il admettre que Cavendish avait été *parasité*, puis *muté*, puis transformé, multiplié... par...

Par qui ? Par quoi ? Par quelle effarante et indicible puissance, par quel pouvoir insensé, par quelles entités redoutables ?...

Nul échange n'avait lieu entre eux et cependant c'était bien ce à quoi ils pensaient tous...

Ils se trouvaient dans la salle de pilotage du premier étage et avaient une vue panoramique sur les alentours. L'aile ronde immense du discoïde les dominait. En bas, cloués au sol, vus en plongée : Crabe et Sylvia qui regardaient vers l'engin avec angoisse mais *ne les voyaient pas*, les rayons lumineux ne passant que dans un seul sens, de l'extérieur vers l'intérieur et non réciproquement.

Geoffroy furetait partout. Gabrino semblait médusé et se contentait de tourner la tête d'un côté et d'autre. Moebius faisait lentement le tour de cette salle qui pouvait bien ressembler, selon lui, à une salle de pilotage.

Éric était en contemplation devant cette fantastique machinerie.

Ils examinaient la colonne de verre centrale contenant le sablier métallique. La colonne de verre de fort diamètre dont la paroi transparente laissait voir les deux cônes unis par leur sommet, le cône supérieur étant renversé. Ils s'approchaient pour mieux examiner les innombrables petites taches lumineuses qui couraient dans tous les sens à grande vitesse. Tantôt s'enroulant autour des cônes, tantôt sautant de l'un à l'autre, tantôt *s'extériorisant*, alors petit globe en relief dans l'espace situé entre la colonne de « verre » et le sablier métallique.

— Fantastique, dit Moebius entre ses dents. Regardez... Il y a là des couleurs que nous n'avons jamais vues... des couleurs nouvelles... inconnues...

— Effectivement, dit Gabrino. C'est inimaginable...

— Par conséquent, conclut Geoffroy, notre rétine peut être impressionnée par d'autres fréquences... par des fréquences nouvelles...

— C'est ce qu'il semble, reprit Moebius.

— Nous ne devons pas nous attarder ici, fit remarquer Éric. Nous avons voulu voir. Nous avons vu... Si Cavendish revenait...

— *Pourquoi dis-tu cela ?* coupa Gabrino sèchement.

— Je ne sais pas... J'ai l'impression de résumer l'impression générale...

Il y eut un silence.

Autour de la colonne centrale, se tenaient, sans aucun support matériel, trois anneaux de « cristal » de même diamètre, bien séparés

les uns des autres, et à hauteur d'homme.

Ils continuèrent malgré eux l'inventaire de l'intérieur de l'OVNI sans évidemment comprendre rien à ce qu'ils avaient sous les yeux.

Comme Sylvia la première fois, leur attention fut attirée par le pupitre périphérique. La paroi était divisée en deux segments. Le segment supérieur comportait la « vitre » circulaire qui laissait voir le spectacle extérieur. C'est ainsi qu'ils aperçurent alors Sylvia, qui, ayant probablement changé d'avis et échappant aux injonctions de Crabe, se dirigeait vers l'appareil. Le segment inférieur était un pupitre unique encerclant la pièce. Là, également, couraient de multiples étincelles lumineuses à très vive allure. Tout ça avait l'air immatériel. Certaines étaient si rapides qu'elles réalisaient des traits horizontaux et colorés à peu près stables. D'autres stoppaient net ou s'enroulaient en spirale ou dessinaient des images bizarres, des créneaux, des arabesques, des sinusoïdes, des familles d'isoclines, des oscillations de relaxation, etc.

En continuant de détailler la pièce, Éric tomba en arrêt devant un groupe de boules brillantes comme du métal, lesquelles, défiant les lois de la pesanteur, se tenaient dans l'espace à hauteur de ses yeux. Il y en avait six de différentes tailles. Elles étaient immobiles ou presque. En effet, en les observant attentivement, on pouvait constater un léger spin affectant chaque élément, en rotation sur lui-même, ainsi qu'un léger mouvement d'ensemble. Tel un système planétaire en miniature, ces boules tournaient en plus autour d'une boule centrale. Atome ou Univers ? Il y en avait trois groupes répartis en antigravité dans la salle de pilotage.

La technique de cet appareil était absolument inconnue et probablement fabuleuse.

Enfin, il y avait quatre cubes près du pupitre circulaire, diamétralement opposés deux par deux, aux quatre points cardinaux. Des sièges ? Et si oui, pour quels occupants ?

— Que faisons-nous ? demanda Sarrasin. Il faudrait fuir maintenant avant que *quelqu'un* n'arrive...

— C'est vraiment fantastique. Notre encéphale ne peut avoir accès à ces éléments d'une technique supérieure à la nôtre de peut-être plusieurs millions d'années... Je donnerais cher pour avoir quelques explications, et sur le fonctionnement, et sur les formes d'énergie, et surtout...

— ... sur le lieu d'origine de cet engin, dit Sylvia en faisant son apparition sur le seuil.

Son joli visage était blême. Ses yeux dont la couleur rappelait la

chair pâle des glycines, étaient pleins d'une angoisse intense.

— Éric, continua-t-elle. Ne restons pas là... je vous en supplie. Il faut fuir ces lieux... Fuir Manora... Fuir ce vaisseau... *Ils* vont arriver... *Ils* vont certainement arriver...

— Exact, dit Moebius. Nous avons déjà échappé à Manora et à ses sortilèges, nous n'allons pas...

— Regardez, fit Éric tout d'un coup, oubliant le danger encore une fois.

Alors, comme cela s'était passé pour la jeune femme la première fois, ils aperçurent les êtres plats qui descendaient lentement le long de la paroi du pupitre. Il y en avait une dizaine. De différentes formes.

— Enfin quelque chose qui paraît vivant, dit Gabrino en s'approchant.

— Attention, dit Sylvia. C'est ce dont je vous ai parlé, c'est dangereux. Ils envoient un rayon électrogène. Ils m'ont obligée à aller *là-haut... là où est la bête...*

Les taches, multiformes, nigrescentes et « vivantes » descendaient en se déformant lentement. Elles atteignirent le sol et lorsque la dernière les eut rejointes, elles observèrent un temps d'arrêt. C'est à ce moment-là que le sas se referma.

Sylvia tressaillit jusqu'au plus profond d'elle-même.

— C'est une folie, murmura-t-elle. Le sas s'est refermé et nous ne savons pas le manœuvrer.

Mais les taches ne se dirigeaient pas vers eux. Au contraire, elles semblaient les fuir et allaient se répartir de place en place tout le long du pupitre, faisant tout le tour de la salle. Quand cette opération fut terminée, elles demeurèrent immobiles. Les cinq amis se regardèrent, une lueur de terreur dans le regard. Une idée terrible leur traversa l'esprit. Mais il faut bien le dire, ils avaient tenté le diable.

— Il ne faudrait pas...

Sylvia eut un long frisson. Elle regarda Crabe, en bas, qui levait la tête et essayait de scruter ce que l'engin avait dans les flancs. Bien entendu, il ne les voyait pas.

L'aube pâlisait de plus en plus. On distinguait les montagnes tout autour, la campagne, et les voitures garées plus loin.

— Nous sommes prisonniers de cet engin, constata Éric et son cœur s'affola dans sa poitrine.

Sylvia vint le rejoindre et lui prit le bras. Ses mains tremblaient légèrement, sa lèvre inférieure palpitait.

Gabrino se précipita vers le sas refermé et ses mains cherchèrent un mécanisme. Mais il ne trouva rien.

— S'il s'agit d'êtres invisibles ! lança Moebius. Et que...

Une sorte de terreur panique les prenait maintenant. Ils étaient comme paralysés.

C'est à ce moment précis qu'Éric pensa pour la première fois aux *Grands Expérimentateurs Intergalactiques*. Il sursauta intérieurement, regarda ses amis.

— Il y a des êtres invisibles autour de nous, dit-il. Nous sommes perdus. Il y a des influences psychiques...

Il reconnut une influence sur son moi intérieur et aussitôt s'aperçut que la peur qui l'étreignait semblait l'abandonner.

— Que se passe-t-il ? demanda Gabrino.

Alors il sembla à Éric qu'il agissait comme un automate. Étaient-ils parasités comme l'avait été Cavendish ? En présence de quoi se trouvaient-ils, de quelles formes de vie invisibles et toutes-puissantes ? L'idée que le vaisseau pouvait appareiller lui vint, mais cela ne l'effraya plus comme quelques minutes auparavant. Il se tourna vers Sylvia : son visage était plus coloré, elle souriait légèrement.

Ils étaient sous une influence, c'était plus que sûr. À nouveau il pensa aux Grands Expérimentateurs. Il vit alors Gabrino lever la main et faire un geste qu'il aurait considéré comme une pure folie, mais que l'influence qu'ils recevaient atténuait. Gabrino leva la main, et, prenant une boule entre ses doigts, lui fit exécuter un cercle orbital. Il la relâcha. Une vibration affectait l'appareil tout entier.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Sylvia d'une voix voilée, mais mieux assurée pourtant.

Gabrino eut l'air étonné. Il essuya une sueur moite sur son front.

— Je ne sais pas, dit-il. Quelque... quelque chose... me...

Il ne pouvait terminer sa phrase.

Éric eut un moment d'effolement, l'espace d'un éclair, puis il se calma intérieurement à nouveau. L'idée qu'ils appareillaient pour CASSIOPEE ne l'effrayait nullement. C'était naturel. C'était dans l'ordre des choses.

Geoffroy venait de s'asseoir sur un cube et manœuvrait quelque chose qu'on ne voyait pas.

Sylvia dit :

— *Whizzhl e drulk i Kknzzprst...*

ET CELA NE LEUR PARUT PAS ÉTRANGE...

Elle abaissa un volant le long de la colonne centrale.

— *Rkknustzz ide okrss...* répondit Éric, et cela ne l'étonna nullement.

— Tout est O.K., dit Geoffroy. *Kkksustzz ada wurstywkt wi Aabszxs...*

Éric vint à son poste et manœuvra le curseur de couleur immatériel. Aussitôt, les Zina s'emballèrent et la Cronade s'inclina, associant dans son mouvement la clé pour la libération lente de l'Énergie Tête.

La lueur vénale Z éclaira le dessous de l'appareil.

Ils virent alors l'homme de la Terre appelé Crabe s'enfuir à toutes jambes.

Éric se tourna vers Ambz... vers Sylvia (tout se mélangeait en lui en ce moment. Les psychostats laissaient passer des interférences) et attendit les ordres. Il vit le commandant du vaisseau enlever sa robe et apparaître en slip métallisé brillant, les seins nus, adorable dans l'harmonie de ses formes, les deux barres brillantes en forme d'insigne cassiopéen gravées au-dessus de son sein gauche.

Elle lui sourit.

— *Wuzthxzg ed Bzzkm den wrssttazkikk...*

Sa voix était mélodieuse, si pure, si *skrashvd...*

C'était le signal du départ.

Éric jeta un œil sur les autres, Barhmkst, Rrzzms et Kkxhnsk...

Tout était en place maintenant. Il fit coulisser le Mank vers Zonyrst et souleva la clef de Zene.

CHAPITRE XXVI

Quatre heures quinze.

L'engin quitta lentement le sol en éclairant d'orange les lieux environnants.

Les psychostats en tissu nerveux, greffés dans leur encéphale près de la zone limbique, les libéraient peu à peu de leur condition de terriens. Leur mission sur la Terre était terminée. Leur action conjuguée ne se soldait pas par une éclatante victoire, car il était difficile de lutter contre les agents de CANOPE dont la puissance était près d'égaliser la leur ; celle des Grands Expérimentateurs Biologiques Intergalactiques, qui avaient *ensemencé la Terre* il y avait des siècles, et qui étudiaient l'évolution de cette vie artificielle vers une hypothétique maturité intellectuelle et morale.

Mais les Canopéens étaient des adversaires redoutables, essayant de profiter de cette vie planétaire et de s'immiscer en elle... de la parasiter à leur seul avantage... Malheureusement, ce faisant, ils mettaient en danger l'évolution à long terme des cultures humainesensemencées, des sociétés biologiques créées sur certains globes par les Grands Expérimentateurs, en faisant avorter, pour leur seul profit, le potentiel d'évolutivité intellectuelle.

La façon dont les envoyés de l'Empire de Canope agissait était odieuse et criminelle, essayant de vivre sur ces masses humaines et d'attirer à eux la majorité des avantages, les noyant dans le paupérisme, le plaisir et l'avènement des instincts les plus bas. Ils compromettaient ainsi la transformation vers les forces psychiques, vers la noogenèse, voulue par Cassiopée et catalysée expérimentalement par ses agents. Tout au long de l'histoire humaine, c'était la lutte entre ces deux empires.

L'engin s'élevait lentement, lentement, rougeoyant d'une lumière intense dans le ciel de la Terre, tandis que Crabe, seul sur la lande déserte, observait cet effrayant prodige.

— J'ai eu Andromède, dit Sylvia. Tout va bien. Il faudra probablement aller faire un tour sur Sigma de Ceti. Planète alpha.

Les psychostats les avaient complètement libérés de l'inhibition

nécessaire lors de toute mission charnelle. Pour parasiter les hommes, les Canopéens *naissaient* réellement sur Terre. Pour leur mission, les Agents de Cassiopée *naissaient* également sur Terre : les psychostats dont ils portaient le germe leur dissimulaient longtemps leur vraie condition, de façon à ce que les sondes psychiques des *autres* ne les découvrent pas trop tôt. Mais Cavendish le Canopéen avait été *guidé* et ils s'étaient trouvés rassemblés. Certains agents comme Cavendish avaient le pouvoir de se muter en êtres-machines pour diriger l'invasion. À point nommé, c'était un combat *incessant* de forces psychiques qu'ils se livraient. Cavendish les avait attirés dans le piège de Manora et avait émoussé contre eux ses armes mentales (ils étaient insensibles à toute autre forme d'énergie destructrice) à l'origine de ces mystérieux fourmillements. Eux avaient réussi, le tenant sous le feu croisé de leurs forces psychiques réunies, à l'exclure de leur continuum. De façon unitaire ou multiple. Créant sans le savoir des solutions de continuité, des trous dans l'espace-temps.

Le vaisseau spatial était venu entièrement téléguidé de Cassiopée et était resté tapi dans la dimension X, ne s'étant révélé progressivement et matériellement qu'à l'approche probabiliste du danger immédiat et de la nécessité d'un décollage d'urgence. Toutes ces actions : arrivée d'un engin de secours, reconnaissance réciproque des êtres et du matériel, réapprentissage instantané des manœuvres, des langages et des techniques, dissolution des psychostats, étaient des actions conjuguées et presque synchrones. Mais Sylvia était entrée *trop tôt* dans l'engin et en raison de son psychostat, n'avait pas été tout de suite reconnue. Elle avait même failli être dévorée vive par la cosmoméduse qui *n'intégrait* pas son intellect, sa personnalité habituelle et ne se croyait plus asservie. Tout s'était bien passé finalement. Mais c'est aussi parce qu'elle était le commandant du Vaisseau, que les Canopéens avaient déclenché sur elle tous leurs moyens, se vengeant sur l'innocent Jérémie. Quant aux larves de la cosmo-méduse, c'était la nourriture habituelle des cosmonautes de Cassiopée.

Donc, mission terminée pour l'instant. L'ennemi principal quittait la Terre pour un Temps T grâce à l'engin-robot s'entretenant lui-même, se réparant lui-même, machine vivante enfermée dans les sous-sols de Manora. Et qu'ils avaient découvert. Son départ imminent était à l'origine du tremblement de terre localisé. Mais Cavendish laissait en place dans la société d'importantes castes de parasites. Il faudrait recommencer. Revenir. Lutter. Défendre les souches humaines des Grands Expérimentateurs et mener à bon port leur vie temporelle...

L'engin prit soudain de la vitesse et Crabe le vit littéralement fondre dans le firmament.

Interloqué, il vit également une autre étrange lueur verte s'élever du côté de Manora. S'il ne comprit pas sur-le-champ qu'il avait eu affaire à deux races d'extra-terrestres se livrant une lutte sans merci, mais ne pouvant s'entre-détruire car trop puissantes, il n'en fut pas loin.

Il regagna sa voiture dans un curieux état d'hébétude.

La nuit se diluait de plus en plus.

Combien de temps était-il resté là, en réalité, après le départ de l'engin, il n'aurait su le dire...

Le ciel était blanc partout à l'Orient maintenant. D'un blanc immense et lactescent. Crabe était infiniment songeur... Il venait d'assister à un événement mémorable et indicible... à quelque chose de formidable et des pensées étranges tournoyaient dans sa tête. Il se rappelait tous les faits et tous les détails de cette incroyable nuit, sauf en ce qui concernait la *terrible vision interdite*. Il pensa à Cavendish et à ses doubles.

Quelque chose corrigea mentalement double par ubiquité.

Ubiquité...

Il ouvrit la portière de sa voiture. Une odeur de brûlé le saisit. Il jeta un regard à l'arrière. De la braise !!! Sur le siège, consumant le tissu !... À l'endroit où il avait mis les livres... ceux qu'il avait emportés de chez Cavendish... Ceux des sous-sols...

Il prit son extincteur et enneigea les charbons ardents, puis, quand il se fut assuré qu'il n'y avait plus aucun danger, il nettoya le coussin et monta au volant.

De plus en plus songeur, presque comme un automate, il démarra et chercha à s'orienter et à rejoindre la route. Il pensait aux amis qu'il venait de quitter. Qui venaient de le quitter.

— Et si c'étaient ?... murmura-t-il.

Il s'interrompt. Il ne voulait pas que ce soit ça. C'était impensable. Il s'y refusait encore...

Il rejoignit bientôt le chemin carrossable. La nuit reculait comme une bête devant l'aube rayonnante et nue qui se levait dans toute sa splendeur...

— Gabrino... Gabrino... répétait-il tout bas.

Ça lui disait quelque chose, bien sûr. Il avait déjà vu ce nom-là quelque part.

Et soudain, cela lui revint. Ce fut comme un éclair éblouissant. Alors il frissonna longuement dans le petit matin, devant l'aurore qui étendait son voile de lumière blanche sur la lande. C'était ça !... C'était bien ça ! Mais c'était un secret fabuleux ! Et qu'est-ce que cela

voulait dire ? Que signifiait ce nom, cette coïncidence, ce retour de l'Histoire ?...

Crabe avait l'esprit enfiévré tout d'un coup. Fallait-il croire à un certain recommencement, à un certain cycle des hommes et des événements ? À une certaine logique dans l'illogique ?...

Il ne savait plus ce qu'il fallait croire. Il se ressaisit et préféra admettre que ceux qu'il avait vus cette nuit, Sylvia et ses amis, étaient prisonniers des extra-terrestres et avaient été enlevés sous ses yeux. C'était plus conforme à la raison, à sa raison... À la logique terrienne du moment.

Et pourtant...

Quelle coïncidence ! Quelle ahurissante coïncidence !

Gabrino... Augustin Gabrino n'était-il pas un personnage historique de la seconde moitié du XVII^e siècle ? Né à Brescia, n'avait-il pas créé lui-même une secte de fanatiques qui, sur les données des Jansénistes, avaient reçu pour mission de combattre l'Antéchrist ?...

Mais alors QUI était Cavendish EXACTEMENT ? Et que signifiaient tous ces mystères, tous ces symboles, tous ces messages ?...

Des hirondelles poussaient leurs cris stridents dans le ciel pur, ivres de liberté, de vitesse et d'azur... Une plage aveuglante d'or liquide annonçait la gloire du soleil levant. Les yeux un peu fixes, Crabe conduisait machinalement, comme dans un songe.

Il ne pouvait plus ne plus penser à cette fameuse secte de chevaliers créée par Gabrino et à son but insolite...

Il y eut comme un formidable galop de chevaux quelque part.

... L'étrange secte des Chevaliers de l'Apocalypse...(3)

Il faisait tout à fait jour quand l'inspecteur Crabe émergea de son rêve intérieur peuplé d'étranges phantasmes, ayant définitivement oublié l'essentiel.

La voiture s'enfonça dans la légère brume matinale qui s'exhalait de la terre mouillée, tout contre le disque immense et rouge du soleil...

Et la nuit garda son secret...

FIN



-
- 1 Rigoureusement authentique.
 - 2 Moule, modèle ; terme employé en Biologie cellulaire.
 - 3 Authentique.



ANTICIPATION-FICTION

Robert CLAUZEL



Là, devant Sylvia Corail, le long de la paroi verticale du panneau, une ombre descend lentement. Une sorte de plage ou de tache noire glisse et atteint le sol, s'y coule, devenant alors plan horizontal.

Sylvia recule d'un pas.

D'autres taches naissent au même endroit, polymorphes, et glissent à leur tour, deviennent planes et se regroupent autour de la première. Puis elles se mettent à avancer très lentement dans la direction de Sylvia.

La jeune femme les observe de tous ses yeux, comme hypnotisée. Il n'y a aucun relief. Même pas une fraction de millimètre. Ce sont vraiment des taches vivantes, à même le sol. « Des êtres plans », pense-t-elle. « Des êtres à deux dimensions », et sans le vouloir, elle évoque la démonstration d'Einstein concernant les êtres plats devant la sphère.

Et soudain elle sursaute.

Toutes les issues viennent de se refermer.